HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

MES

RÉCAPITULATIONS.

Paris.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,

55, *Quai des Augustins.*

J. N. BOUILLY.

PARIS.

LOUIS JANET.

625m

MES

RÉCAPITULATIONS

PAR J. N. (Jean Nicolas) BOUILLY

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

—

Tome Premier.

. . . . *Ille potens sui*
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse : vixi!
(Horace.)

« Heureux et maître de soi, qui
» chaque jour peut dire : « J'ai
» vécu! »

185104
31.10.23

PARIS

LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

59, RUE SAINT-JACQUES,

au fond de la cour.

PQ
2198
B65Z52
1836
t.1

INTRODUCTION.

—

Chacun de nous fait ses récapitulations : chacun de nous a ses souvenirs. Ils agissent plus ou moins sur notre ame. Ceux-là ne s'y présentent que par intervalle et s'évanouissent comme une ombre légère; ceux-ci nous poursuivent, nous tourmentent sans cesse; d'autres s'offrent à notre pensée, comme un rayon du soleil, qui vient après l'orage féconder la terre

et colorer les fleurs. Cela prouve qu'il n'est pas un seul trait de notre vie, dont le temps ne conserve la trace, soit pour nous récompenser quand nous faisons le bien, soit pour nous punir quand nous avons fait le mal.

Oh! que l'espèce humaine serait meilleure, si lorsqu'on se décide à telle ou telle action, l'on pouvait se dire : « Le souvenir de ce que je fais là, ne me quittera qu'à la mort! »

J'ai souvent rencontré dans le monde des personnes plus occupées de leurs souvenirs, que du moment présent. Au milieu des plaisirs d'une brillante fête, j'ai remarqué des figures tristes, des regards inquiets. J'ai vu dans le séjour du crime et de la captivité un front serein, le sourire de l'innocence et la douce expression d'un bonheur inaltérable. J'ai entendu

regretter au faîte des grandeurs, les fatigues d'une vie laborieuse et le repas frugal qu'on faisait dans une obscure chaumière. Tant il est vrai qu'on ne saurait effacer l'empreinte d'un sentiment profond, ni se soustraire à la mémoire du cœur.

Nous vivons tous de souvenirs, surtout dans nos vieux jours. C'est bien souvent tout ce qui nous reste et devient notre consolation contre les rigueurs du sort, au milieu des infirmités de l'âge. Il est si doux, quand on arrive au port, de mesurer l'espace qu'on a franchi à travers tant d'écueils et malgré mille tempêtes ! On aime alors à remonter par sa pensée, le fleuve de la vie, à retrouver sur ses rives ce qui charma notre enfance. J'ignore qui du plaisir ou de la peine, fait sur nous la plus vive impression ; mais il m'est démontré que le plai-

sir laisse plus longue souvenance. Le vieux guerrier ne parle que des combats où il fut vainqueur ; l'ancien magistrat que des arrêts où il fit triompher l'innocence : le poète octogénaire trouve un reste de chaleur pour réciter les vers qui lui valurent une palme académique; la dame surannée raconte avec ivresse les hommages dont on entoura ses beaux jours ; eh ! quel est le vieillard aimable qui ne laisse échapper un sourire au récit d'une espièglerie de jeunesse, ne tressaille en voyant un jeune couple amoureux ; et ne répète alors avec Virgile : « Oh ! si les dieux me ren» daient mes premières années ! »

C'est donc pour causer avec moi-même, que j'écris mes *Récapitulations*. Cette causerie du cœur est tout à la fois la plus sûre et la

[1] O mihi præteritos referat si Jupiter annos !

plus profitable : heureux qui s'y livre souvent et sans remords ! A Dieu ne plaise que j'aie l'intention de faire ici mes confessions ! Je me garderai bien d'imiter en cela l'homme célèbre dont le génie seul pouvait faire excuser l'audace. Jamais on ne peut faire de soi-même une peinture fidèle : ou l'on se flatte par calcul, où l'on s'abaisse avec orgueil. Se classer au-dessus de ce qu'on vaut, est le fait d'un ambitieux ou d'un sot : se classer au-dessous est le fait d'une dupe ou d'un lâche. Redouter l'opinion publique est une faiblesse ; la braver une imprudence. Il faut dans le sentier de la vie, prendre une marche assurée, conserver franchement son allure, et se dire avec un des sages de l'antiquité : « Fais en tout pour le mieux, » et laisse aux Dieux le soin du » reste ! »

Si toutefois quelque lecteur patient et bénévole daignait parcourir ces *Récapitulations*, je le préviens d'avance de ne s'attendre à aucun ordre, à aucun plan médité. La mémoire d'un septuagénaire est une immense vallée où tous les objets se présentent pêle-mêle à sa vue affaiblie. Le site le plus riant y touche au ravin le plus sauvage : la ronce y serpente à travers les fleurs ; et le fruit le plus suave, le plus salutaire, s'y confond avec la plante vénéneuse. Comment choisir parmi tant de productions variées? on saisit la première qu'on trouve sous sa main, qu'on a ramassée dans le cours d'une longue carrière ; et qui forme une partie de ce tout qu'on acheta par tant de travaux et de soins, qui procura tant de peines, de jouissances ; de ce tout souvent bien peu de chose, et n'of-

fraut plus à l'imagination d'un vieillard, qu'une confusion générale, sans pouvoir lui désigner la moindre préférence.

J'écrirai donc à la dictée de ma mémoire et de mon cœur : je laisserai ma plume errer à l'aventure et retracer tout ce qui peut donner une juste idée de la profession de l'homme de lettres, d'un heureux de la terre, qui vécut sans haine et sans envie, n'enchaîna jamais sa chère indépendance, n'écrivit que pour être utile, et consacra la majeure partie de ses travaux aux femmes dont il fut le constant adorateur, auxquelles il doit ses succès les plus durables, le charme de ses beaux jours et la consolation de sa vieillesse.

Personne plus que moi, j'ose le dire, ne basa constamment sa conduite sur ce bel adage de Salluste

que j'offre pour boussole à tous ceux qui se proposeront de braver les orages et d'affronter les tempêtes dont est menacée la nacelle du littérateur [1] : « J'aime mieux » la liberté que la gloire ; et ja- » mais je n'employai mon talent à » nuire... voilà mes titres ! voilà » ma noblesse ! »

Peut-être aussi le lecteur complaisant de ces *Récapitulations* pourra-t-il éprouver quelque intérêt en parcourant cette galerie littéraire qui, bien que sans ordre ni symétrie, lui offrira les portraits fidèles d'un grand nombre de personnages célèbres, les anecdotes, les mots heureux, les traits remarquables de leurs contemporains recueillis pendant un demi-siècle, dans le palais des rois et

[1] Libertatem gloriâ cariorem habeo, neque ingenium ad malèfaciendum exercui. Hæc sunt meæ imagines, hæc nobilitas.

dans l'humble réduit de l'artisan; dans les cercles d'étiquette, dans les réunions des chansonniers et des artistes; aux temples de tous les cultes, aux foyers des théâtres, au boudoir des femmes à la mode; en un mot dans le monde sacré comme dans le monde profane..... Ce qui surtout pourra captiver l'attention du lecteur, c'est qu'il découvrira dans cette causerie du cœur la véritable liberté d'opinions, qui n'en flatte aucune et les respecte toutes, cette inaltérable impartialité qui donne le droit de peindre fidèlement, d'offrir des tableaux vrais et variés, susceptibles de faire comparer le siècle présent avec le siècle passé, et d'apprendre à méditer sur l'avenir.

On ne trouvera dans ce recueil, véritable musée littéraire, ni cet esprit de parti qui défigure tout,

ni cette routine timorée qui rétrécit l'imagination, bannit l'enjouement, altère la vérité, ni ce système de coteries dont l'abus exclusif tend à amoindrir tout ce qui ne leur appartient pas, à louer avec outrance quiconque s'inscrit parmi leurs initiés. Je n'ai jamais fait partie que de réunions modestes et paisibles, consacrées au culte des muses, et ne connaissant de bienfaits que ceux qu'on répand sous le voile du mystère. Si quelquefois je me suis montré dans les cercles brillans de la capitale, ce fut pour étudier le monde, et non dans le dessein de m'y faire remarquer. Si, dans ce moment même, je suis attiré chez les puissans du jour, je m'y présente sans prétention, comme sans enthousiasme; et, sous la déférence qui leur est due, j'ai soin de leur faire sentir que je ne veux au-

cune faveur, aucun titre qui pourrait nuire à mon indépendance. Rien n'a pu me faire dévier du sentier que j'ai choisi sur la montagne de la vie, de cette position à mi-côte, où l'on ne craint ni la foudre qui, comme le dit Horace, frappe toujours les monts les plus élevés, ni les débordemens des fleuves qui noient les bas fonds. Enfin, j'ai cherché sans cesse à conserver ce moyen terme de l'ordre social où l'on a le bonheur de répéter avec Martial [1] : « Je ne » veux être ni tourmenté par le » besoin, ni rassasié par l'abon- » dance. »

Ainsi que le vénérable et bon Ducis, grand modèle à suivre en fait d'indépendance, j'ai désiré pouvoir dire : « De moi toujours » je fus propriétaire. » Et comme

[1] Nec volo quod cruciat, nec volo quod satiat.

cette propriété ne devait pas exciter beaucoup d'envie, j'en ai joui délicieusement jusqu'à ce jour. Mon modeste asile fut souvent la retraite de l'amitié; mais ce sentiment ne m'était inspiré que par un très petit nombre d'affidés. Aimant de bonne foi, je ne voulais pas être dupe; et jamais je ne me suis attaché véritablement qu'à ceux qui, comme moi, faisaient consister le bonheur dans l'indépendance, et savaient conserver cette dignité d'homme qui rend l'amitié plus honorable et plus sûre. Ce joli vers de Martial n'est point sorti de ma mémoire [1] : « Quiconque veut être mon ami, » doit être libre. » Il fallait donc, pour être admis dans ma retraite, se ranger sous le niveau de l'égalité. Et pourtant on comptait dans

[1] Sit liber dominus qui volet esse meus !

les réunions qui se formaient chez moi, des personnes d'une haute naissance et d'un rang élevé, se confondant avec plaisir parmi les gens de lettres et les artistes dont j'étais entouré, parmi les femmes d'une beauté parfaite et d'un talent remarquable qui se groupaient autour du *vieux Conteur*, dont elles aimaient à recevoir des avis dictés par l'amour et le respect qu'elles inspirent. Dans ces réunions où chacun était apprécié à sa juste valeur, où la haute célébrité serrait la main de la célébrité naissante, où le plaisir bannissait toute prétention, où chaque initié participait au bonheur commun, soit par l'éclat de son talent, soit par le charme d'une conversation brillante, animée, on ne formait pour ainsi dire qu'une seule famille, on éprouvait ce charme inexprimable de la confusion de

tous les rangs, de toutes les professions ; et je me rappelais alors cet adage d'un ancien poète romain dont notre La Bruyère a répété plusieurs maximes, et retracé quelques traits caractéristiques [1] : « La » meilleure parenté est celle du » cœur. » Le moyen, d'après cela, de renoncer à mes chères habitudes, de changer mon allure si commode, ma marche à petites journées, et d'oublier jamais ces belles paroles d'Horace [2] : « Je n'échan- » gerais pas mes loisirs et mon in- » dépendance contre les richesses » de l'Arabie. »

Toutefois il faudra dans ces récapitulations qu'on me permette de parler souvent de leur auteur ; et c'est, je l'avouerai, ce qui me coûtera le plus. Mais je remplirai

[1] Conjunctio animi maxima est cognatio.

[2] Nec otia divitiis Arabum liberrima muto.

cette tâche avec tant de franchise et de bonhomie, qu'on me pardonnera peut-être de placer humblement mon nom à côté de celui des personnages dont je retracerai tel ou tel trait remarquable, dont je répèterai tel mot heureux qui pourra intéresser mes lecteurs. Je prends ici l'engagement sacré de ne rapporter que ce que j'aurai vu, entendu, noté fidèlement et longtemps médité. J'ai toujours regardé comme un sacrilége ces traditions insidieuses qui peuvent ternir une réputation établie, et détruire l'opinion qu'une personne de mérite a laissée sur sa tombe. Ah ! qu'ils sont redoutables ces compilateurs d'anecdotes secrètes, de piquantes saillies, qui, pour briller dans le monde, ou pour tenir le dé dans un cercle, ne craignent pas de s'égayer aux dépens d'un absent, souvent même d'un ami, d'un

bienfaiteur, en couvrant leur morsure venimeuse d'un récit piquant, d'une grace assassine, qu'on est convenu d'appeler de l'esprit et du bon ton! Jamais, dans mes habitudes chéries, dans mes occupations littéraires, jamais il ne m'est échappé la moindre pensée, le moindre mot qui pût blesser mon semblable. J'ai constamment redouté ces jouissances éphémères où l'imagination brille aux dépens de la conscience; et j'aimai toujours à pouvoir me réfugier dans mes souvenirs.

Si c'est là qu'on trouve en effet son châtiment ou sa récompense, il m'est bien doux de pouvoir attester à la face du ciel, et la main posée sur le cœur, que dans tout le cours de ma carrière, déjà très prolongée, rien ne retrace à ma mémoire un repentir amer, un seul reproche que puisse me faire

l'honneur ou la délicatesse. Plus je récapitule ma vie, et plus j'éprouve ce calme de l'ame, cette juste fierté que produit le for intérieur; en un mot, cet aplomb de soi-même, trésor précieux que ne sauraient altérer les efforts de l'envie..... Je promène partout mes regards avec sécurité, sans craindre qu'aucun être vivant ne me fasse baisser les yeux. Je ne rencontre pas, en achevant de descendre la montagne de la vie, un mécontent, un offensé, qui me trouble dans ma marche paisible : j'aperçois même sur ma route quelques heureux que j'ai faits, des amis empressés de me serrer la main, de jeunes littérateurs venant consulter ma vieille expérience, des femmes de tous les rangs, de tous les âges, daignant m'aborder avec intérêt; et surtout un grand nombre de jeunes filles

me désignant comme leur *vieux Conteur*, me consultant comme leur fidèle ami.

J'achèverai le voyage entouré de ces groupes charmans : ce cortége vaut bien celui des grands de la terre. Le véritable bonheur, c'est d'être estimé pour ce qu'on vaut. La grandeur la plus réelle et la plus durable, c'est celle que nous font nos actions et nos écrits : c'est l'or sans alliage, le régulateur de la conscience, l'espoir d'un sommeil de paix; et l'on peut répéter et s'approprier ce beau passage de Tacite [1] : « ..... Et quand » ma dernière heure arrivera, je » ne veux point descendre dans » la tombe avec chagrin, inquié-

[1] Quandòcumque fatalis et meus dies veniet, statuar tumulo, non mœstus et atrox, sed hilaris et coronatus; et pro memoriâ mei, nec consulat quisquam, nec roget.

» tude, mais gaîment et couronné
» de fleurs, sans qu'il faille après
» moi délibérer, ni intercéder
» pour ma mémoire. »

MES

RÉCAPITULATIONS

LA

PLUS VIVE IMPRESSION

De mon Enfance.

—

Privé de mon père, avant d'avoir reçu le jour, j'en avais retrouvé la tendresse et les soins dans le second mari de ma mère. Vincent-de-Paul Bourguin, avocat en parlement et professeur de

philosophie au collége royal de Tours, fut pour moi ce que son illustre patron avait été pour les jeunes orphelins de la France. Il dirigea mon éducation, et voulut être mon répétiteur dans toutes mes études. Jamais avec lui de ces leçons pénibles où le maître fait sentir avec pédantisme sa supériorité : jamais de menaces effrayantes, jamais de reproches humilians; il se rappelait toujours cette belle pensée de Térence [1] : « Il vaut mieux retenir les enfans par » l'honneur et les sentimens, que par la » crainte. »

Aussi fut-il toujours le confident de mes pensées, de tous les penchans de mon ame. Il devint bientôt le vengeur de mes droits envahis par des hommes puissans : en un mot, il ne cessa d'être mon guide et mon bienfaiteur, pendant

[1] Pudore et liberalitate liberos retinere satiùs esse credo quàm metu.

les trente-huit premières années de mon existence; et je ne fais que remplir ici le plus sacré des devoirs, en consacrant à sa mémoire les premières lignes de cet ouvrage, en déposant sur sa tombe l'hommage public de mon respect et de ma reconnaissance.

Nous possédions à deux lieues de la ville de Tours, ma patrie, une habitation dans un site ravissant, au milieu d'une grande étendue de bois et de prairies délicieuses. Aux beaux jours du printemps j'y accompagnais ma mère; et l'histoire naturelle occupait alors mes instans de loisir. Un *Réaumur* à la main, je parcourais avec ivresse tout ce que la nature étale de plantes et de fleurs dans le beau jardin de la France. J'avais entre autres formé la plus riche collection d'insectes, de papillons; j'en connaissais les familles, les alliances, les diverses métamorphoses; et, dans cette étude attachante, infinie, j'admirais

chaque jour l'étonnante reproduction des êtres et l'immense variété de la nature.

J'avais découvert, dans mes courses champêtres, un nid de fauvettes au milieu d'un buisson d'aubépine en fleurs, dont les rameaux nombreux, étroitement enlacés, rendaient en quelque sorte, inaccessible l'entrée de ce nid, formant un peloton de petites plumes et de la laine la plus fine. Rien de plus ravissant que ce joli réduit qui contient ordinairement une nombreuse famille, et dont la mère a seule l'entrée par un petit trou toujours ouvert du côté du midi, mais qui devient, pour ainsi dire, imperceptible, lorsque la fauvette s'y est réfugiée au milieu de ses petits.

Je comptais à peine dix ans, et j'eus le désir, bien naturel à cet âge, de m'approprier cette charmante nichée, dans l'espoir d'élever ces oiseaux sous l'aile de leur mère. Je saisis donc l'instant

favorable où celle-ci, portant à son bec une provision de graines et de vermisseaux, se glisse furtivement dans le réduit qui recèle sa couvée: j'en intercepte l'issue d'une main avide; j'arrache le nid à tous les liens qui l'attachent, aux épines dont il est entouré; je l'enveloppe avec précaution dans mon mouchoir, afin que rien ne puisse en déranger la symétrie; et je l'emporte, ivre de joie, à mon appartement. Là, je couvre d'herbages frais une ample volière dont on m'avait fait présent; je remplis d'une eau limpide les vases de plomb dont elle est garnie; je couvre d'un sable fin la planche qui en forme le sol, et j'y place mon cher trésor sur lequel se fondaient les riantes espérances d'un jeune naturaliste. Bientôt la fauvette s'échappe de son nid, et parcourt, en se froissant les ailes, toute l'étendue de la volière.

Son agitation est extrême : les plu-

mes de sa tête se hérissent; on voit jaillir de ses yeux flamboyans le dépit, la colère, le désespoir de l'amour maternel. Elle voudrait et n'ose s'élancer sur la main sacrilége qui découvre le nid où se trouvent quatorze petits, rangés dans un ordre admirable, et qui tendent le bec en poussant des cris plaintifs. Je comtemple un instant ce chef-d'œuvre de la nature ; et, désirant faire cesser le supplice de cette mère effarée, je me retire, bien convaincu que dans mon absence elle appâtera sa couvée. Je ferme la porte de mon appartement, afin que mes chers prisonniers soient à l'abri de toute importunité, et je cours instruire ma mère et mon beau-père de mon heureuse découverte, et de l'espoir enivrant d'élever cette nombreuse famille à laquelle je me proposais de donner la volée, lorsque j'aurais pu, tout à mon aise, étudier leur croissance, leurs habitudes et les progrès de la na-

ture. Mon beau-père sourit à mon projet ; et son approbation mit le comble à ma joie.

Le soir je rentre dans mon appartement : je soulève avec précaution la gaze verte dont j'avais recouvert la volière, et j'aperçois ma fauvette voltigeant encore avec effroi, et ne paraissant aucunement occupée de ses petits qui me semblaient invoquer la becquée avec plus d'instances que jamais. Je m'imagine que c'est ma présence qui trouble ma famille adoptive ; je baisse de nouveau la gaze, et peu-à-peu je m'endors en rêvant à mes grands projets de naturaliste. Oh ! quel plaisir ! lorsque ces quatorze petits auront acquis la force de voler, d'aller les déposer, avec leur mère, au milieu des bosquets qui ombrageaient le bas de nos jardins ; et là de leur ouvrir la volière d'où ils prendront leur essor, pour se répandre dans tout le voisinage ! « Lorsqu'au prin-

« temps prochain, me disais-je, ramené » dans ces bosquets par un doux sou- » venir, j'entendrai çà et là le chant » ravissant d'une fauvette, je m'écrie- » rai : « C'est un de mes chers petits ! »

Jamais je n'avais été bercé de songes plus délicieux : jamais je n'avais passé de nuit plus douce et plus paisible ; mais, quels que soient les charmes d'un sommeil où l'on goûte la satisfaction de soi-même, le chagrin souvent nous attend au réveil. A peine le soleil darde-t-il ses rayons à travers la fenêtre de ma chambre, que je me lève avec précipitation. Je m'avance doucement vers la volière : j'écoute ; pas le moindre bruit. J'examine ; pas le plus simple mouvement. Surpris, inquiet, j'écarte le voile qui couvre ma nombreuse famille ; et j'aperçois la fauvette sur ses petits, les ailes étendues. Sa tête est inclinée vers eux ; son bec est enduit d'une matière visqueuse. J'ouvre la porte

de la volière ; et cette mère, la veille si farouche, ne change point d'attitude. J'avance doucement la main ; je la touche : même immobilité. Enfin je la soulève : elle était morte, raide et glacée. Mais ce qui me confond et me déchire, c'est de voir le crâne de chacun de ses petits meurtri, brisé : la barbare et malheureuse mère les avait tués tous, les uns après les autres; et, cédant aux efforts inouis qu'elle avait faits et aux angoisses les plus cruelles de la nature, elle avait payé de sa vie le plus horrible sacrifice.

Oh ! quelle vive impression ce spectacle affreux fit sur tous mes sens ! Je ne pouvais en détourner mes regards ; mais bientôt, chancelant, éperdu, je pousse un cri lamentable qui retentit jusqu'à l'appartement de mon beau-père. Il accourt inquiet, et s'imagine qu'il m'est arrivé quelque grave accident. Je veux lui parler, le rassurer :

l'émotion que j'éprouve me coupe la voix. Je fonds en larmes, et lui désigne la volière. Il comprend tout : il est lui-même saisi d'étonnement ; mais, habitué à profiter de la moindre circonstance pour faire passer dans mon ame tout ce qui pouvait l'élever à la hauteur de la sienne, et me donner une juste idée de la dignité de l'homme, il me prend dans ses bras, et me dit, d'une voix expressive que je crois entendre encore : « Tu vois, cher enfant, ce que » produit la captivité. Cette mère, qui » t'offre l'image de la plus atroce bar- » barie, m'offre à moi celle de l'hé- » roïsme que produit l'horreur de l'es- » clavage. Privée de la liberté, sans » espoir qu'elle lui serait rendue, elle » a voulu préserver ses petits de l'af- » freux tourment qu'elle ressentait sous » ces barreaux. O pouvoir irrésistible » de l'indépendance ! si tu produis un » pareil effet sur les faibles animaux,

» quelle sera donc ta puissance sur » l'être que le créateur dota de l'intel- » ligence suprême ! » A ces mots, il me fit promettre de ne jamais perdre le souvenir de la leçon terrible, mais salutaire, que je recevais de la nature, et me recommanda d'en faire usage dans toutes les circonstances de ma vie. Pendant trente ans, soit dans les entretiens que nous eûmes ensemble, soit dans les lettres qu'il m'écrivit, jamais il ne manqua de me rappeler ma fauvette. Si je lui confiais les premiers penchans d'une ame aimante, le choix d'une honorable profession, les projets d'un hymen qui me semblait être avantageux, il me répondait toujours : « *Souviens-toi de ta fauvette !* » Flatté de mes succès dans le monde et dans l'art dramatique auquel je me livrais, craignait-il que je n'en fusse ébloui au point de m'attacher au char de quelque beauté célèbre, ou de quelque grand du jour, il me répé-

tait encore : « *Souviens-toi de ta fauvette!* » Si mes écrits, répandus dans l'intérieur des familles, m'attiraient la bienveillance des princes et m'exposaient à l'enivrante séduction qu'ils exercent souvent sur ceux qui les entourent, il me disait avec une expression plus forte : « *Souviens-toi de ta fauvette!* » Enfin, dans ses derniers momens, lorsque, d'une main défaillante, il me fit les plus touchans, les plus mémorables adieux, il les termina par ces mots : « *Souviens-toi de ta fauvette!* »

Le lecteur, d'après ce récit fidèle, m'approuvera sans doute d'avoir commencé ce recueil par une anecdote qui, bien que simple en elle-même, n'a pas cessé d'avoir une puissante influence sur ma carrière. Je lui dois en effet ce que j'ai de plus précieux, ce que toujours je préférai à l'orgueil du rang, aux avantages de la richesse, au désir même de la célébrité... Ma chère indé-

pendance, l'inexprimable bonheur de me livrer à mes goûts, à mes penchans; de ne fréquenter que ce que j'aime et d'éviter ce qui me déplaît; de ne devoir à personne une minute de mon temps; d'obliger sans calcul et par le seul plaisir d'être utile; en un mot, d'éparpiller ma vie comme bon me semble, et de pouvoir me dire avec une religieuse satisfaction : « *Je n'ai point* » *oublié ma fauvette.* »

L'Inscription.

—

Les grands aiment qu'on les flatte; mais ce qui chatouille le plus leur vanité, c'est le pur hommage de la jeunesse. Celui-là n'est dicté ni par le mensonge, ni par l'ambition : c'est le cri du cœur, le *vox populi* qui donne la juste mesure de ce qu'on peut valoir et de l'estime dont on jouit.

Le siége archiépiscopal de Tours,

l'un des plus anciens et des plus importans qui soient en France, était occupé par M. de Fleury, neveu du célèbre cardinal du même nom, que Louis XIV mourant, désigna comme précepteur de Louis XV, encore enfant. Cet archevêque, dont la mémoire est honorée dans toute l'étendue du jardin de la France, aimait à cacher, sous la piété la plus vraie, une instruction profonde, un goût parfait en littérature. Il se plaisait souvent à répéter les mots les plus remarquables des anciens, les piquantes saillies des satiriques modernes; et lui-même il se livrait quelquefois au plaisir irrésistible de lancer une plaisanterie, de hasarder un calembourg.

Cette gaîté naïve, compagne ordinaire d'une foi pure et fervente, était embellie chez ce digne prélat par une charité modeste mais sans bornes. On le vit, dans un hiver rigoureux, envoyer toute son argenterie à la monnaie, pour

subvenir aux besoins des pauvres dont son palais était environné; et long-temps un service d'étain fut le seul ornement de sa table. Ce qui lui méritait surtout l'amour et le respect de ses diocésains, c'était sa piété filiale. La duchesse de Fleury sa mère, âgée de soixante-dix-huit ans, était l'objet de sa tendre vénération. Seul avec elle et sans aucune suite, il parcourait à pied les rues de la ville de Tours et les ravissantes promenades qui l'environnent, lui donnant le bras et ranimant ses forces par une conversation attachante. On les voyait sourire ensemble et recueillir avec bonté les hommages de tous les habitans qui se trouvaient sur leur passage. Sachant toutefois se dérober aux respectueux regards qu'on attachait sur eux, ils gagnaient en secret le réduit de l'indigence, étudiaient eux-mêmes ceux des infortunés qui avaient le plus de droits à leurs secours, et ne rentraient ja-

mais à la demeure pastorale, que chargés d'œuvres méritoires et de bénédictions.

J'étais alors en quatrième, au collége royal de Tours. L'usage voulait qu'à la fin des cours de l'année, les élèves qui avaient occupé les premiers rangs, subissent un examen public, pour y prouver les progrès qu'ils avaient faits. L'idée de paraître devant ses parens, ses amis, en présence des notabilités de la ville et surtout d'un grand concours de dames; excitait parmi des adolescens une vive et salutaire émulation. Je fus du nombre de ceux qui devaient subir ces épreuves tout à la fois redoutables et impatiemment attendues. Le programme de cet intéressant concours était imprimé : le premier hommage appartenait de droit à l'archevêque auprès duquel je me rendis avec trois de mes camarades. Nous nous présentâmes de bonne heure à son palais, et nous attendîmes son audience dans

une vaste galerie où, depuis quelques années, ce prélat faisait peindre à ses frais les portraits de tous les évêques et archevêques de Tours, depuis saint Martin jusqu'à lui. Ces vénérables images réunies, chacune dans un cadre ovale, par ordre chronologique, couvraient toutes les surfaces de cette enceinte imposante, et présentaient à l'observateur une série de quatorze siècles. Cette collection très curieuse venait d'être terminée; et le peintre, chargé depuis cinq ans de cette grande entreprise, mettait la dernière main au portrait de M. de Fleury. Le cadre qui le contenait était suivi de deux autres destinés à retracer les traits de ses successeurs; et dont par conséquent la toile était blanche. Nous fûmes frappés, mes camarades et moi, de l'extrême ressemblance qu'offrait le portrait de notre vénérable archevêque; et le peintre, nommé *Canavas*, fut enchanté de notre

suffrage. « Ainsi donc, lui dis-je, cet » ovale qui suit immédiatement l'i- » mage de notre prélat, ne sera peint » qu'après sa mort? — Sans doute. » me répondit l'artiste. Je le prie alors de me permettre de tracer sur la toile blanche deux mots latins : Il me donne un crayon noir, et j'écris au milieu de l'ovale : « *Nunquàm pingendus!* » Canavas me suit de l'œil et me demande ce que signifie cette inscription latine. Cela veut dire, lui répond un de mes camarades : « *Puisse-t-il n'être jamais* » *peint!* » En ce moment même, M. de Fleury reconduit jusqu'à la porte du grand salon une personne notable de la ville, et m'aperçoit reformant plusieurs lettres de l'inscription. Il s'avance avec curiosité : je m'éloigne de quelques pas, interdit et les yeux baissés. A peine l'archevêque a-t-il porté ses regards sur ce que je venais de tracer, qu'il tressaille, vient à moi, et me dit

avec un véritable attendrissement : « Cher enfant, où avez-vous pris cette » inscription? — Dans mon cœur, répondis-je en rougissant. « Eh! qui a » pu vous inspirer une aussi heureuse » idée? — L'amour et le respect, mon- » seigneur, que vous inspirez à tous vos » diocésains. — J'ai reçu en ma vie bien » des hommages, » reprit-il, avec une vive émotion; « je fus exposé souvent » à des éloges enivrans; mais aucun n'a » pénétré aussi avant dans mon cœur, » n'a frappé aussi délicieusement mon » imagination, que ce vœu si touchant » tracé par la main de la naïve adoles- » cence. » A ces mots, il dépose sur mon front un baiser paternel : je saisis une de ses mains que je baise avec transport : il prend mon bras et nous conduit, mes camarades et moi, dans son salon de réception, où il accepte, avec une affabilité ravissante, l'offrande du programme de notre concours.

« J'irai, mes chers enfans, » nous dit-il en parcourant la série de questions auxquelles nous étions soumis. « Oui, » je veux prouver par ma présence » combien vous m'êtes chers. » Un valet de chambre vient en ce moment avertir sa grandeur que la duchesse, sa vénérable mère, l'attend pour déjeuner. « Mettez quatre couverts de plus; » reprend vivement M. de Fleury; « ces ai- » mables enfans déjeuneront avec moi. » Bientôt, en effet, il nous conduit à la salle à manger, où la duchesse, presque octogénaire, nous fit l'accueil le plus gracieux, surtout lorsque monseigneur lui eut expliqué ce que j'avais écrit dans la galerie. L'excellente mère, qui adorait son fils, fut touchée jusqu'aux larmes; et me faisant placer à côté d'elle, m'ordonna de l'embrasser. Oh! quel excellent déjeuner nous fîmes, mes camarades et moi! que de friandises! que de sucreries fabriquées

dans tous les couvens de la ville et du diocèse ! *Ververt* ne fut ni plus choyé ni mieux régalé. Nous étions confus de toutes les caresses qu'on nous prodiguait ; et mes jeunes condisciples attachant sur moi leurs regards satisfaits, semblaient me dire que c'était à mon heureuse inscription qu'ils étaient redevables de l'honneur qu'ils recevaient, et surtout du déjeuner délicieux qu'ils expédiaient avec un appétit qui charmait le prélat. « Ce *nunquàm pingendus!* » répétait-il en me regardant ; « ne s'ef- » facera jamais de mon souvenir, non » que je croie à l'immortalité ; grands » et petits, nous sommes tous soumis » aux coups du sort ; et, comme le dit » Properce[1], la mort nous attend tous, » les uns plus tôt, les autres plus tard. »

On conçoit aisément que je fus empressé de raconter cette aventure à mon

[1] Longiùs aut propiùs mors sua quemque manet.

beau-père, à mon cher instituteur. Il ne put s'empêcher de me féliciter de l'idée que j'avais eue, et surtout de la manière franche et laconique avec laquelle je l'avais exprimée. « Je conçois », ajou- » ta-t-il, « que l'archevêque qui se tar- » gue de mots heureux et de savantes » citations, ait été surpris, ému de cet » hommage d'un écolier de quatrième ; « et ce début doit te faire honneur. » En effet, M. de Fleury répétait, à qui voulait l'entendre, mon *nunquàm pingendus* : il voulut qu'il restât écrit de ma main sur l'ovale ; il y fit mettre mon nom, et me désignait partout comme un des enfans de la ville qui devait un jour lui faire honneur. Les grands sont toujours prodigues d'éloges, quand on flatte leur vanité. M. de Fleury ne se contenta pas de toutes ces manifestations d'estime et d'honorables espérances ; il voulut féliciter lui-même mes parens, et vint les visiter. Il poussa

l'urbanité jusqu'à se faire escorter d'un dignitaire de la cathédrale, cousin-germain de ma mère; et me pressant de nouveau sur ce sein pastoral, refuge des infortunés, il s'informa, avec autant d'esprit que de délicatesse, à quelle profession l'on me destinait « C'est lui seul qui la choisira, » répondit mon clairvoyant beau-père : « je » cherche avant tout à en faire un » homme, et j'ose espérer qu'il en sen» tira toute la dignité. — Ah! s'il vou» lait entrer dans les ordres, » dit mon oncle germain, qui accompagnait l'archevêque, « je lui résignerais un de mes » bénéfices, le jour même où il serait » tonsuré. — Et moi, » ajouta le prélat, « je l'attacherais à mon secrétariat » particulier... » Ma mère se confondait en remercîmens; mais mon digne Mentor gardait le silence; et son regard expressif semblait me dire en ce moment : « *N'oublie pas ta fauvette.* »

PREMIER

MOUVEMENT DE DIGNITÉ

DE SOI-MÊME.

—

Mon nom que l'archevêque avait fait mettre au bas de l'inscription, et cette prédiction si flatteuse que je serais un jour classé parmi les enfans de la ville, qui lui feraient honneur, exaltèrent mon imagination, et firent germer dans mon ame ce patriotisme qui, depuis plus de cinquante ans, ne s'est

jamais affaibli. Je fis dans mes études les progrès les plus rapides ; et m'attachai particulièrement à mériter l'estime et l'attachement de tous mes condisciples. Je les obtins et j'en reçus peu de temps après la preuve la plus touchante; je ne puis résister au plaisir d'en faire ici le fidèle récit.

On était au milieu d'un hiver rigoureux : la cour des classes du collége de Tours, assez spacieuse, était couverte d'une neige abondante dont la surface avait été durcie par la gelée de la nuit. La sortie de l'étude était employée à une demi-heure de récréation que tous les élèves mettaient à profit, en formant deux armées belligérantes ; chacune composée d'environ cent cinquante étourdis qui, ramassant la neige dont ils formaient des boulets, en les pressant dans leurs mains, les lançaient à l'ennemi qui ripostait avec la même ardeur. L'empereur de chaque classe comman-

dait sa légion : l'attaque et la défense étaient dirigées avec une tactique remarquable, qu'on avait puisée dans les récits de Quinte-Curce et de Plutarque; et le combat ne finissait que lorsque la neige, froissée dans le choc général, n'était plus qu'une poussière épaisse, mais sans consistance, formant alors un nuage à travers lequel il était impossible de distinguer les objets. Le préfet des classes, homme aimable et prévoyant, fut instruit que plusieurs étudians avaient été blessés à la tête, au visage, par les boules de neige qui, fortement pressées dans les mains des combattans, devenaient un corps dur et compacte dont l'atteinte pouvait être dangereuse. Il s'empresse donc de se rendre en personne sur le champ de bataille. J'avais l'honneur de commander ma légion. Muni d'un boulet bien pressé, bien durci, je le lance avec vigueur; un funeste hasard le dirige vers

l'épaule gauche de notre vénérable préfet, le fait rebondir à la tête et jette à terre sa perruque, ce qui produit une hilarité générale. Celui-ci se retourne vers l'armée de droite dont je faisais partie, et veut savoir quel est l'audacieux qui lui a manqué de la sorte. Sa demande ne produit qu'un morne silence. Il insiste, il menace de punir l'armée entière, si elle ne désigne à l'instant le coupable; même silence. J'étais tout à la fois haletant de frayeur et saisi de joie de voir tous mes frères d'armes se dévouer ainsi pour moi. Enfin notre préfet justement irrité, ne pouvant arracher le moindre indice, déclare que tous les rhétoriciens, ainsi que les écoliers de troisième et de cinquième, composant l'armée rebelle, sont en retenue pour le lendemain, jour de congé. Il inflige en outre à chacun d'eux un pensum de 900 vers, c'est-à-dire la copie du sixième livre de l'É-

néide, où le héros troyen conduit par la sybille *Déiphobe*, descend aux enfers et voit quels sont les divers tourmens des grands coupables... Un nouveau silence succède à cet arrêt : chaque élève se résigne à subir les privations, les punitions qu'on lui impose, plutôt que d'être le délateur de son camarade. Le préfet se retire surpris de ce dévouement unanime ; mais emportant une secrète estime pour le coupable, quel qu'il fût.

Comment peindre tout ce qui se passait en moi ? Oh ! que j'étais fier d'appartenir à cette vaillante et généreuse jeunesse, digne, selon moi, de celle de Sparte et de Rome ! Quelle vive et profonde émotion me faisait éprouver un si courageux dévouement ! Que de serremens de main je donnai, je reçus ! que de protestations et d'épanchemens de la plus pure, de la plus constante amitié ! Achille et Patrocle ne furent jamais plus

étroitement unis que je le fus avec chacun de mes fidèles amis, de mes nobles compagnons. L'idée qu'ils supporteraient tous pour moi une pénible retenue, agrandissait mon être, et mouillait mes yeux de délicieuses larmes.

Je résolus de me montrer digne de tant d'estime, et, nouveau Régulus, de me sacrifier pour la république, dût-on me couper les paupières, m'exposer plusieurs jours aux ardeurs du soleil, et m'enfermer ensuite dans un tonneau garni de pointes de fer. Dès le lendemain matin, je me présente donc chez le préfet des études; et après lui avoir certifié que l'atteinte qu'il avait reçue, était involontaire, je lui déclarai que c'était moi qui avais lancé au hasard la boule de neige; j'ajoutai que je réclamais pour moi seul le châtiment de cette faute, et que je le suppliais de m'accorder la grace de mes généreux amis. « J'y consens, » me répond le

préfet, en attachant sur moi un regard scrutateur; « mais c'est à condition » que tu resteras au cachot tout le temps » qu'ils iront passer à la promenade. » — « J'accepte, et m'y rends à l'instant » même. » A ces mots, je cours porter l'ordre au concierge qui m'enferme entre quatre murs, dans une obscurité profonde, où je n'avais pour grabat que deux bottes de paille sur lesquelles je ne m'étendis pas comme un criminel confus et condamné; mais où je m'assis la tête haute, le visage serein et le cœur palpitant d'une héroïque satisfaction. J'étais depuis une demi-heure à peine dans ce réduit obscur, m'élevant à la hauteur de la noble expiation que je supportais avec fierté, lorsque mon oreille est frappée de mille *vivat* qui retentissent dans les cours du collége : soudain j'entends ouvrir précipitamment les portes de ma prison, où quatre de mes jeunes amis se précipitent

en m'annonçant qu'ils ont l'ordre de me délivrer. Je les suis, et en sortant je trouve à l'entrée de la prison le préfet qui m'attendait. Il me serre dans ses bras, et me dit : « J'ai dû punir » une étourderie qui pouvait devenir » dangereuse; mais je dois pardonner » à celui qui réunit à ce point l'estime » et l'amitié de tous ses condisciples. » Viens avec nous à la promenade, et » n'oublie jamais qu'il n'est point de » puissance plus réelle, point de bien » plus précieux, point d'honneurs plus » enivrans, que de se voir cautionné » par de nombreux amis, que d'être » l'objet de leur dévouement et de leurs » sacrifices. Eh ! quel jeune cœur ne » battrait pas comme le tien? Quel » homme d'honneur ne serait pas heu- » reux et fier de ta demi-heure de pri- » son? Puisse un pareil moment ne s'ef- » facer jamais de ton souvenir ! »

Les paroles de cet excellent homme

retentissent encore à mon oreille. Elles m'ont guidé plus d'une fois dans des circonstances périlleuses, et m'ont convaincu que c'est dans les colléges et dans les lycées, qu'on prend les premières idées d'égalité, qu'on trouve les fondemens de sociabilité, le précieux essai de ses forces, cette juste évaluation de soi-même, cette mise en commun de plaisirs et de peines, de succès sans orgueil, de défaites sans bassesse; en un mot ce véritable civisme qui range sous le même niveau tous les membres de la grande famille, et ne permet de s'élever qu'à ceux qui peuvent en augmenter la gloire et la prospérité.

PRIX

DE VERS FRANÇAIS.

—

Ce *nunquàm pingendus* que l'archevêque de Tours avait répandu dans toute la ville, m'avait donné une petite notabilité qui chatouillait mon amour-propre. Je me gourmais, je m'écoutais parler. Mon père adoptif, mon habile instituteur, en éprouvait une secrète souffrance; et, sans jamais m'humilier,

il saisissait toutes les occasions de me corriger de cette vanité naissante qui n'eût fait de moi qu'un sot.

Doué d'une ame aimante et prompte à s'épancher, j'employai les prémices de ma lyre naissante à chanter les Chloris du jour. Plusieurs petits bouquets que je leur adressai, et qu'elles trouvaient charmans, délicieux, m'accréditèrent dans les salons; et, si j'osais hasarder cette expression, me *doratisèrent* dans les cercles les plus distingués de la ville de Tours. Mon beau-père s'amusait de tous ces succès d'écolier, et me laissait librement éparpiller mes petits vers, tout en me soutenant que je n'avais point reçu l'influence céleste, que rien n'annonçait en moi le génie du poète, et que j'aurais seulement la facilité du versificateur.

Je terminais alors ma rhétorique, et les concours pour les prix approchaient. Notre professeur, zélé partisan de la

poésie élégiaque, nous avait fait parcourir les auteurs latins les plus célèbres en ce genre. Tibulle, Properce, Ovide, ornaient notre mémoire de tout ce que le sentiment a de gracieux et de touchant. Après eux les poètes érotiques dont les ingénieuses productions charment l'imagination par des tableaux naturels, attachans, furent l'objet de nos études chéries. Les Jardins du père *Rapin* à qui la Touraine donna le jour, les Roses d'*Ausonne*, les Fleurs de *Jacques-Moireau*; et parmi nos auteurs français *Fontenelle* dans ses pastorales, un peu musquées peut-être, *Colardeau* dans ses héroïdes si dignes de Pope et du Tasse, madame *Deshoulières*, soit qu'elle fût bergère ou fleuriste; et par-dessus tout *La Fontaine* déplorant les malheurs de Fouquet, avaient jeté dans mon ame une teinte mélancolique dont chaque jour mon guide expérimenté cherchait à me distraire. Il est une épo-

que de la vie où le cœur a besoin de solitude et cherche à s'épancher en secret. Il semble que les premières atteintes du sentiment nous inspirent autant de honte à les laisser paraître, que nous trouvons de charme à les éprouver. « Allons, » me disait mon beau-père, « je n'aurai fait de toi qu'un versifica- » teur à l'eau rose, qui chantera les » amours des bergers, les bondisse- » mens des agneaux, les chastes allian- » ces des fleurs et le doux murmure des » ruisseaux. Peut-être tu pourras t'éle- » ver jusqu'à décrire le voyage des » abeilles, les travaux républicains des » fourmis et les grandes révolutions » des insectes; mais dussé-je t'arrêter » dans ton vol bucolique, et te contra- » rier dans tes hautes pensées, je te le » dis encore, tu n'es point né poète. »

Cet arrêt, quoique sorti d'une bouche habituée à ne proférer que la vérité, me paraissait rigoureux; et je m'imagi-

nais sentir en moi cette influence céleste que me refusait mon instituteur.

Un événement inespéré vint mettre le comble à mon illusion. Parmi les différens sujets qui furent donnés aux rhétoriciens du collége de Tours, dans la composition des prix, on proposa pour celui de poésie française, la traduction libre du *Pervigilium Veneris*, petit poème charmant, dont les images fraîches et riantes avaient enchanté nos jeunes imaginations. Notre professeur de rhétorique, nommé *Le Tort*, quoique sexagénaire, expliquait, ou plutôt traduisait ce chef-d'œuvre antique avec une chaleur entraînante. Il nous avait autorisés à jeter dans notre travail quelques idées empruntées aux poètes élégiaques dont nous avions parcouru les œuvres pendant le cours de l'année. Doué d'une heureuse mémoire, familier avec ces diverses poésies, dont j'avais fait une étude particulière, je

composai l'esquisse qu'on va lire; et j'obtins, à mon grand étonnement, la première couronne. Il serait difficile d'exprimer ce que je ressentis, lorsque le préfet du collége prononça mon nom comme celui du vainqueur. Mon premier regard lancé sur mon beau-père, semblait lui dire : « Et vous croyez que » je ne suis pas poète ! » Je le vis sourire; et quoique flatté de mon triomphe, il me parut écouter avec un sang-froid qui me désespérait, les vers suivans que je livre à la patience du lecteur, lui rappelant ce passage de Juvénal [1] : « Soyez indulgent pour la » jeunesse ! »

[1] Indulge veniam pueris.

TRADUCTION LIBRE

DU

PERVIGILIUM VENERIS,

OU

Description du Printemps.

Salut, ô du premier de mai
Beau ciel d'azur, brillante aurore !
Par le souffle embaumé de Flore
Tout renait, tout s'est ranimé.
Joyeux printemps, source féconde,
Ornement et trésor du monde,
Parais, viens charmer à la fois
Les enfans, les vieillards, les bergers et les rois !
Joyeux printemps, oui ton aimable empire
S'étend sur tout ce qui respire.
Fuyez, autans et noirs frimas ;
Zéphire caresse, badine :
On ne trouve plus sur ses pas
Que la neige de l'aubépine...
Doit aimer en ce jour
Qui n'a connu l'amour :
Cœur que son feu dévore,
Doit brûler plus encore.

Oh! de quelle douce vapeur
Toute la terre est arrosée !
On voit s'élever une fleur
Sous chaque goutte de rosée.
Du beau sang de Vénus
Le rosier se colore :
Du fruit cher à Bacchus
Le bouton vient d'éclore.
Que j'aime de l'iris
Les tiges odorantes,
De ces lilas fleuris
Les touffes élégantes !
Un vert frais et riant
Tapisse la prairie :
Du chêne verdoyant
La cime est rajeunie.
Sous ces jeunes rameaux,
Au bord de ces ruisseaux
Tout m'émeut, tout m'attire
Et l'air que j'y respire
Est si délicieux,
Que dans ma rêverie,
Je croirais que les dieux
Y versent l'ambroisie...
Doit aimer en ce jour.
Qui n'a connu l'amour :
Cœur que son feu dévore,
Doit brûler plus encore.

L'abeille dès l aube du jour,
Étendant son aile engourdie,
Part et s'envole aux bosquets d'alentour,
En murmurant contre la perfidie
Du pâtre dont l'avidité
Lui déroba le fruit du travail de l'été.
L'hirondelle dont la prudence
Fuit des hivers l'effet cruel,
Déjà reparaît et s'élance
Sous la voûte de l'arc-en-ciel.
Dans les creneaux d'une muraille
Le tendre et constant passereau
A son bec emporte la paille
Qui, de ses chers petits, doit former le berceau.
Des habitans de l'air contemplons le délire !
Ils semblent annoncer à tout ce qui respire
Qu'aimer est la suprême loi.
Combien de jeunes pastourelles
Rêvent déjà, sans trop savoir pourquoi,
En les voyant battre des ailes !...
Doit aimer en ce jour
Qui n'a connu l'amour :
Cœur que son feu dévore,
Doit brûler plus encore.

A la ville portant son lait,
Nisa si fraîche et si jolie,
N'a plus qu'un simple bavolet
Qu'envierait la coquetterie,

Et qu'un étroit fichu que soulève son sein ;
Mais que la fillette, à dessein,
Ou peut-être par ignorance,
N'attacha qu'avec négligence.
Le botaniste observateur
Enrichit son herbier de bocage en bocage.
Le faon timide et la biche sauvage
Pourront se dérober aux regards du chasseur
En se cachant sous le naissant feuillage.
Diane, craignez les forêts
Par le printemps nouvellement parées :
En vain du dieu d'amour vous braveriez les traits,
Vous pourriez bien perdre à jamais
Vos belles nymphes égarées...
Doit aimer en ce jour
Qui n'a connu l'amour.
Cœur que son feu dévore
Doit brûler plus encore.

Mais quels chants variés et quels divins concerts
Se font entendre dans les airs !
C'est l'alouette matinale
Qui dans son ramage enchanteur
Semble dire au vieux laboureur :
« Vois ces nombreux épis sur la terre natale,
» Que tant de fois arrosa ta sueur ! »
Sous ces ombrages frais la mésange répette
Ses chants transmis au loin sur l'aile des zéphyrs ;
Et l'on dirait que la fauvette
Chante l'aurore des plaisirs.

La linotte s'unit à cette mélodie
Par ses accens pleins de douceur ;
Et le merle rusé, railleur,
Siffle sans cesse et parodie
Le caquet bruyant de la pie,
Le bavardage du jaseur ;
Et si parfois du geai la voix trop discordante
Importune un instant les échos d'alentour,
La tourterelle gémissante
L'adoucit en disant : « Amour ! amour ! amour !... »

Mais quelle émotion soudaine
Vient à la fois par des sons ravissans
Me distraire et charmer mes sens ?
J'entends au hameau, dans la plaine,
Dans les vallons, sur les coteaux
Le doux bêlement des agneaux
Qui bondissent près de leur mère,
Le mugissement des taureaux
Qui sous le joug fendent la terre,
Le galoubet des pastoureaux
Et la chanson de la bergère...
Cessez, amis, cessez de réunir vos voix !
De sa romance amoureuse et touchante
Le rossignol fait retentir les bois :
Tout doit se taire, dès qu'il chante.

La lecture de cette idylle faite par notre respectable professeur avec une

expression bienveillante, m'attira les applaudissemens de toute l'assemblée. Le pieux archevêque qui la présidait, fut ravi de retrouver dans le rhétoricien-lauréat, l'auteur du *Nunquàm pingendus* encore présent à sa mémoire. Mais peut-être avait-il été effrayé de l'étroit fichu de la jeune laitière, et des pastourelles rêvant en voyant les colombes se becqueter. Peut-être avait-il été secrètement scandalisé du sort que je prédisais aux nymphes de Diane, s'égarant dans les forêts embellies de la verdure printanière. Il me dit donc avec une crainte toute paternelle, en me remettant la couronne. « Ce n'est » pas la dernière que vous recevrez, » cher enfant; » et m'embrassant aussitôt avec cette effusion d'un pasteur qui voudrait sauver une ouaille de son troupeau, il ajouta tout bas : « J'entre- » vois pour vous bien des séductions » dans le monde. Ah! réfugiez-vous

» dans notre sein ! » Je ne répondis que par une inclination respectueuse, et me retirai en pressant sur mon cœur le laurier que je venais d'obtenir, et qui me semblait préférable à la mitre d'or de l'archevêque, à la tiare même de Pie VI qui occupait alors la chaire de saint Pierre.

Mon excellent guide, à qui je m'empressai de répéter les paroles de l'archevêque, sourit malicieusement en voyant avec quelle adresse les gens d'église profitent quelquefois de la moindre circonstance pour essayer de se faire des prosélytes. Il me dit avec cette mâle franchise qui le caractérisait : « Te » vouer pour jamais au célibat, toi » dont l'ame expansive a déjà besoin » d'aliment; toi dont le premier ins- » tinct fut d'aimer et d'être aimé!... » Ce serait te préparer des combats où » le devoir peut-être serait moins puis- » sant que la nature. Ce serait faire le

» malheur de ta vie ; et je me suis déjà » tant occupé d'en assurer le bonheur ! » — Ah ! ne craignez pas, » lui répondis-je en me jetant dans ses bras ; « ne » craignez pas que je détruise votre » ouvrage : rien, non rien jamais ne » peut me faire *oublier ma fauvette.* »

ESSAI DRAMATIQUE.

—

Les illusions de l'amour-propre ne se détruisent pas facilement ; il faut plus d'une épreuve pour en faire tomber le voile brillant, enchanteur. Le prix de poésie que j'avais obtenu, ne faisait qu'épaissir ce bandeau sur mes yeux. Convaincu que mon beau-père se trompait, et que j'étais appelé à compter un jour parmi les poètes de la France ; enthousiaste de mon compa-

triote *Néricault-Destouches*, et m'imaginant, dans ma folle erreur, que je pourrais comme lui prendre rang dans les fastes littéraires, je composai secrètement une comédie en un acte et en vers, ayant pour titre : *La matinée à la mode*. Je mis d'autant plus de soins à terminer cet essai dramatique, fruit d'un travail assidu, que mon beau-père me répétait sans cesse, et avec intention, ce passage désespérant de Tacite : « Les poètes médiocres ne sont » connus de personne; les bons le » sont de peu de monde [1]. »

A cette époque, c'est-à-dire en 1782, la ville de Tours possédait une troupe de comédiens, remarquable par les divers talens qu'elle réunissait. On jouait la tragédie et surtout la comédie avec un ensemble et une perfection qu'on ne rencontre plus sur les théâtres

[1] Mediocres poëtas nemo novit; bonos pauci.

des provinces. Je me rappelle encore avec quelle vérité, avec quelle noble expression *Aufresne* jouait Auguste dans Cinna, le Bourru bienfaisant, le Philosophe sans le savoir, Dupuis et Des Ronais. J'entends la charmante demoiselle *Saint-Cyr*, remplissant avec un charme inexprimable les premiers rôles de la comédie, et la belle *La Chataigneraie*, ceux de la tragédie. *Baptiste* père, alors dans toute sa verve, tenait les grandes livrées, madame *Barroyer* les soubrettes, et *Caumont* les financiers. Oh ! quelle admirable émulation parmi tous ces artistes ! quel empressement dans toutes les classes de la société pour les applaudir, pour les entourer d'une juste considération ! Le talent du comédien est presque toujours en proportion de l'estime qu'on lui porte.

On concevra facilement que je fus un des plus zélés admirateurs d'une troupe

aussi riche en talens ; et je ne tardai pas à ressentir les premières atteintes de cette indomptable passion du théâtre, à laquelle j'ai consacré trente ans de ma vie et la majeure partie de mes travaux.

Je n'avais pas écrit un seul mot de ma comédie que je me proposais de faire jouer à l'insu de mon beau-père, et je la récitais par cœur. Mais comment garder l'anonyme dans une ville de province où la moindre nouveauté devient un grand événement? Le hasard vint à mon secours. Parmi les hommes de lettres qui fréquentaient notre maison, était un nommé *Hallouin*, indépendant par caractère et par position sociale, philosophe aimable, et joyeux sybarite, possédant à fond ses anciens auteurs, et se livrant lui-même à la poésie érotique, dans laquelle il s'était acquis une véritable réputation. Je lui avais déjà communiqué mes essais qu'il avait en-

courages; et le soir d'une belle journée du printemps, je le rencontrai dans les délicieux environs de la ville, récapitulant ses jolis vers et ses bonnes fortunes. Je l'abordai franchement et lui révélai mon secret. J'eus le bonheur d'exciter son intérêt à tel point qu'il me fit promettre d'écrire en entier ma comédie, dont je venais de lui réciter plusieurs fragmens, voulant en connaître le plan et les détails; et peu de jours après, profitant de la haute considération dont il jouissait, et du crédit qu'il avait auprès des comédiens, il leur fit recevoir ma pièce, attestant sur l'honneur qu'elle était d'un jeune homme de la ville dont il se faisait un devoir d'encourager les dispositions.

Au bout de huit jours, la *Matinée à la mode* fut annoncée sur les affiches, ce qui excita vivement la curiosité publique. Mon beau-père, bien loin de se douter que j'en étais l'auteur, se

disposait à juger l'anonyme avec impartialité. L'aimable Hallouin sut résister avec courage à toutes les questions qu'on lui faisait, et le jour de la représentation si ardemment attendue, vint mettre le comble à ma joie, à mes craintes. Mon cher confident avait dirigé seul les répétitions de ma pièce à laquelle il avait fait quelques corrections indispensables, en assurant toujours que c'était l'essai d'un jeune littérateur qui méritait des encouragemens.

Oh! quel tressaillement j'éprouvai, lorsque le matin de cette journée si importante, je lus sur l'affiche, placée auprès de notre maison : « *L'indigent*, » drame en cinq actes, de *Mercier*, » suivi de la première représentation » de la *Matinée à la mode*, comédie en » un acte et en vers, par un jeune ci- » toyen de la ville! » Je ne pouvais arracher mes regards de cette annonce

à la fois si flatteuse et si redoutable. Je parcourus, je crois, tous les coins de rue où cette affiche était posée. Ici j'entendais des critiques impitoyables prédisant la chute de l'anonyme; et tout mon sang se glaçait. Là, je rencontrais des ames plus charitables qui se disposaient à traiter le jeune auteur avec indulgence, à protéger son début; et je sentais un baume salutaire se répandre dans tous mes sens. Enfin, je rentre dîner, ayant grand soin de composer ma figure, de façon que mon beau-père ne pût se douter de rien. J'y réussis, au point qu'il me dit à la fin du repas : « Nous irons ce soir » entendre la pièce nouvelle. Quel » que soit l'auteur, il mérite des » égards, puisqu'il s'est couvert d'un » voile impénétrable. Nous nous pla- » cerons au parterre, parmi les juges » indépendans. S'il succombe, nous » nous tairons; s'il triomphe, nous

» joindrons nos applaudissemens à » ceux du public. » Ces dernières paroles me firent tressaillir. Je promis à mon cher instituteur de l'accompagner et de régler mon jugement sur le sien.

Nous nous rendons à la salle de spectacle, dont toutes les issues étaient encombrées d'une foule considérable ; un pareil événement fait époque en province. Ce ne fut pas sans peine que nous pénétrâmes au parterre. La présence de mon beau-père et la mienne écartèrent jusqu'au moindre soupçon sur le tremblant anonyme. Je fis bonne contenance pendant le drame de Mercier, qui ne m'avait jamais paru plus long et plus diffus. Mais dès qu'on eut baissé la toile, je sentis mes forces défaillir; profitant alors des groupes nombreux qui se formaient autour de nous, et s'agitaient en sens divers, je me séparai de mon guide chéri, je sortis du parterre, et rencontrant le cos-

tumier des comparses, dont les vêtemens occupaient un vaste magasin établi sous l'amphithéâtre, je lui offris douze francs pour m'y placer : il accepta, me procura promptement un siége sur une grande table qui servait à ses ouvriers; et au moyen de trois ou quatre trous qu'il fit dans la cloison de planches qui séparait ce magasin du parterre, je pus tout voir, tout entendre, et me livrer à mon aise aux vives impressions que j'allais éprouver.

Elles ne tardèrent pas à devenir délicieuses, inexprimables. Dès la première scène, qui se passait entre la soubrette et le valet-de-chambre au service d'une comtesse belle encore, mais prétentieuse, un portrait de mœurs, assez malicieusement tracé, disposa favorablement mes nombreux auditeurs. Bientôt ce premier intérêt fut suivi d'un assentiment général produit par la description badine que je

faisais de *la migraine*, indisposition très en vogue à cette époque parmi les dames les plus distinguées. Cette scène, à laquelle peut-être je dois ma carrière dramatique, se passait entre un jeune seigneur français, grand héros d'intrigue, et un baron allemand, excellent homme, poursuivant la conquête de mon héroïne, femme à la mode et donnant dans tous les ridicules des dames de qualité. C'était son jour de *migraine*, dont le baron demandait l'explication au roué de cour, en lui disant :

« C'est sans doute une maladie ? »

Le brillant étourdi lui répondait :

C'est un délassement de la coquetterie.
Je vais vous en donner la définition...
Parmi les femmes du grand ton
Mon cher, en France c'est l'usage
De se délasser quelquefois
Du fracas de la cour, de ce brillant servage

Dont elles observent les lois ;
Et pour cela ces dames ont fait choix
Du plus innocent stratagème.
Pendant un certain temps le rouge est en oubli :
Aussitôt le teint devient blême
Et le coup-d'œil triste, affaibli.
Alors on fait agir les dégoûts, l'humeur noire,
Un malaise cruel qui frappe tous les sens ;
Et sans peine l'on fait accroire
A sa famille, à tous ses gens
Que l'on sent à la tête une douleur horrible.
On recommande expressément
De dire aux importuns que l'on n'est pas visible ;
Et l'on se tient dans son appartement.
A travers une draperie
Pénètre à peine un demi-jour
Qui laisse toutefois admirer tour-à-tour,
La figure la plus jolie,
Deux grands yeux tendres, languissans,
Une bouche de rose et les plus belles dents.
Sur un sopha mollement étendue
On peut à peine respirer ;
Il n'est plus rien qu'on ose désirer :
Tout ennuie à l'excès, tout fatigue la vue.
Ce n'est que de son cher docteur
Qu'on puisse endurer la présence :
Docteur de vingt-sept ans dont l'heureuse influence,
Rien qu'en tâtant le pouls, fait palpiter le cœur.
D'un mal aussi cruel pour calmer la souffrance,
Jeunesse en pareille cas vaut mieux, que la science.

Mais dès le lendemain, le docteur a permis
Qu'on reçoive quelques amis.
Des affidés alors la cohorte joyeuse
Dans un riche boudoir se rend assidument,
Y conduit des plaisirs la troupe gracieuse ;
Et de la retraite aisément,
Ils forment un enchantement,
Une fête délicieuse...
Voilà, mon cher, voilà la définition
La plus claire, la plus certaine
De cette indisposition
Qu'en France on nomme *la migraine*.

Ce badinage, par cela même qu'il offrait une peinture assez fidèle des mœurs du temps, produisit sur les spectateurs un effet qui surpassa mon espérance, et contribua beaucoup au succès de la pièce dont l'auteur fut demandé à grands cris. Le directeur de la troupe vint annoncer que l'auteur était inconnu ; et cet acte de modestie ne fit qu'ajouter à son triomphe!

Je rejoignis mon beau-père dans la foule qui sortait de la salle ; et au milieu

de laquelle il exprimait franchement le plaisir que lui faisait éprouver le succès d'un enfant de la ville. « Ce n'est qu'une » bluette, » disait-il ; « mais on ne » peut nier qu'il y ait de la fraîcheur » dans le style, de la vérité dans les » portraits. Ce sera quelque jour un » de ces gentils faiseurs de comédies » de boudoir, un digne rival de Dorat, » de Barthe et de Poisinet. » J'acceptais avec ivresse une telle rivalité; et je voyais déjà ma *Matinée à la mode* sur la même ligne que *le Cercle* et *les Fausses infidélités*. Toutefois je gardai mon secret afin de jouir le surlendemain du succès de la seconde représentation de ma pièce.

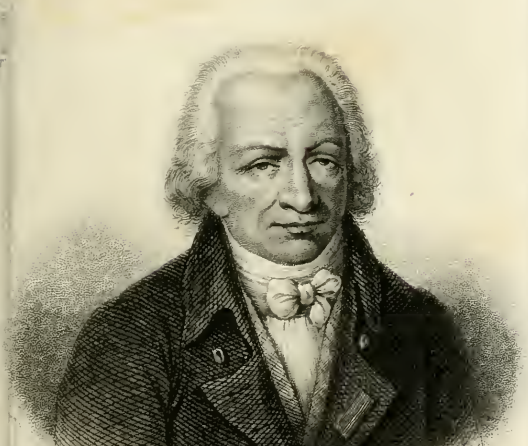
On conçoit que je passai la nuit, bercé des plus heureux songes. A peine étais-je descendu dans l'appartement de mon excellente mère, où nous nous entretenions du modeste anonyme, que notre ami, mon cher Hallouin en-

tre tout-a-coup haletant de joie, me presse dans ses bras, et me désigne comme l'auteur de l'ouvrage couronné. Mon beau-père pâlit de saisissement ; et me serrant à son tour contre son sein, il ne put s'empêcher de m'exprimer toute sa joie ; ma mère était baignée des plus douces larmes. Ils firent l'un et l'autre promettre à mon discret confident de ne point me nommer ; mais celui-ci ne prit d'engagement que jusqu'à la troisième représentation, époque où il s'était engagé avec les comédiens, à leur faire connaître le jeune auteur. La seconde et la troisième représentation obtinrent le même succès ; et le directeur d'après la révélation que lui fit Hallouin, vint prononcer mon nom qui excita les applaudissemens du plus grand nombre, et la critique de quelques envieux que ma modestie même n'avait pu désarmer. Le journal de la province m'adressa les éloges les plus

flatteurs : on me désignait du doigt dans les cercles, dans les promenades publiques ; et le chevalier de Boufflers qui venait ordinairement passer les premiers beaux jours au château de Chanteloup, appartenant au duc de Choiseul, son ami, et qu'un heureux hasard avait conduit à la troisième représentation de ma pièce, écrivit au crayon les vers suivans qu'on me remit de sa part.

A peine en son printemps, ta muse est couronnée :
A ton laurier je veux joindre une fleur.
Des modernes beautés tu peins *la matinée*
En traits brillans de grace, de fraîcheur.
Mais ta plume paraît finement acérée :
Prends garde, jeune troubadour !
Si jamais tu chantes l'amour,
Le sexe un peu piqué, te guette à la soirée.

Oh ! pour le coup j'eus la tête tournée. Des vers du chevalier de Boufflers si célèbre, si recherché ! être mis par ce poète charmant au rang des troubadours



BOUFFLERS.

dont Delille disait qu'il était *la fleur!* Je répandis partout cette honorable approbation qui donna plus de vogue à ma comédie dont le succès augmenta encore à la quatrième représentation. Je savourais ce triomphe avec délices; et je comptais le prolonger; mais mon guide prudent ne crut pas devoir me laisser plus long-temps céder aux illusions de l'amour-propre. « Tu » as su, » me dit-il, « cueillir quel- » ques fleurs printanières dont les » couleurs ont ébloui tes concitoyens : » il faut, si tu m'en crois, les sous- » traire à leurs regards avant qu'el- » les se fanent. N'abuse point de l'ac- » cueil flatteur que tu as reçu! prouve » aux habitans de la ville qui te vit » naître, que tu mérites leur estime, » en n'abusant pas de leur indulgence. » Retire ta pièce et remets-la dans ton » portefeuille comme un badinage sans » prétention, comme un premier pas

» fait sur les rives du Parnasse; mais » qui ne-peut y laisser de traces. » J'obéis, non sans un vif regret. Les comédiens murmurèrent de ce qu'on les privait de représentations qui pouvaient leur être fructueuses; mes amis de collége joignirent leurs instances à celles du public; mais mon inexorable mentor qui connaissait bien le monde et toutes les petites rivalités de province, persista dans sa résolution pour mon propre intérêt; et j'appris de lui cette vérité que je n'ai jamais oubliée dans ma carrière dramatique : « Il ne suffit pas » d'obtenir des succès, il faut encore » savoir les expier. »

MA

Thèse de Droit.

—

Mon prix de poésie en rhétorique, et le succès de ma comédie, n'avaient pu faire changer l'opinion de mon beau-père qui soutenait toujours que je n'étais point né poète, et que tous mes efforts ne feraient de moi qu'un versificateur de seconde ou troisième classe. Ennemi de la médiocrité; mais recon-

naissant en moi cette élocution qui touche et persuade, cette dignité de caractère et surtout cet amour de l'indépendance qu'il avait entretenu dans mon ame, et qui semblait annoncer que j'étais destiné par la nature à une profession libérale, mon excellent guide me détermina sans peine, à essayer l'honorable carrière du barreau, dans laquelle s'étaient illustrés plusieurs membres de ma famille. Il me plaça donc chez un procureur du baillage de Tours, pour y faire l'étude de la chicane et connaître toutes les sinuosités de la procédure, qu'on peut appeler le fond du métier; puis il m'envoya faire mon droit à Orléans, dont l'université très renommée, était composée de professeurs habiles, propagateurs des principes et des immortels travaux du célèbre *Pothier*; nom si cher aux jurisconsultes de la France, et devenu l'un des plus beaux ornemens du pays qui le vit naître.

Je me livrai avec une ardeur constante à l'étude des lois; et devins un des étudians qui se faisaient le plus remarquer. Je me rappelle encore avec reconnaissance toutes les bontés dont m'honora le recteur, M. *Salomon*, bâtonnier des avocats, le plus aimable et le meilleur des hommes. Instruit par des relations particulières que j'étais le petit-fils d'un premier magistrat; ayant peut-être remarqué dans son jeune élève une imagination vive, une grande chaleur d'ame et surtout cette allure franche et caractérisée d'un esprit indépendant, vertus constitutives de l'avocat, M. Salomon, dont j'ai grand plaisir à saluer ici la mémoire, me prit en amitié, m'attira dans son honorable demeure, m'admit aux conférences particulières qu'il avait établies, pour exercer et développer les facultés des étudians qui montraient le plus de zèle et donnaient le plus d'espérances.

Parmi nos docteurs agrégés, était un ecclésiastique protégé de l'évêque d'Orléans, et membre de l'officialité, espèce d'inquisition, qui exerçait alors une grande autorité. Ce professeur, véritable tartuffe dont la figure hypocrite et basse était l'image fidèle de son ame de boue, rappelait ce portrait frappant dessiné par Salluste [1] : « Hommes lâches dont » l'énergie et le courage ne sont que » sur les lèvres ». Celui-ci s'était fait auprès de nos chefs, le délateur de toutes nos escapades, de toutes nos étourderies de jeunesse. Il nous faisait espionner dans le monde, et jusque dans la vie privée; nous stigmatisait en quelque sorte, pour nous faire perdre l'estime de nos professeurs, et rendre par cela même, nos examens plus sévères, plus redoutables. Doué d'une

[1] Homines inertissimi quorum omnis vis virtusque in linguâ sita est.

profonde érudition et d'une facilité prodigieuse dans la poésie, il avait établi dans l'intérieur des écoles, une pancarte accusatrice où il signalait avec une intolérance insolente, tantôt en vers français, tantôt en vers latins, les folies, ou plutôt les délassemens d'une étude sèche et stérile, bien pardonnables à de jeunes étudians dans toute la fougue des passions. Un jour, entre autres, ce censeur morose m'avait désigné comme un réprouvé, parce qu'il avait appris que je fréquentais une famille protestante alliée de ma famille, et où je trouvais tous les charmes, tous les avantages d'une honorable société. Blessé d'une pareille audace, et trop jaloux de ma chère et noble indépendance, pour souffrir qu'on y portât la moindre atteinte, je traçai sous la pancarte qui contenait une douzaine de vers accusateurs, le quatrain suivant que je signai :

C'est vainement que tu rimailles,
Agrégé de tartuffe et sot réformateur :
On a rarement dans le cœur
Ce qu'on écrit sur les murailles.

Mon épigramme eut un grand succès. Le professeur-agrégé ne fut plus désigné par les six cents écoliers de droit que sous le nom d'*Agrégé-tartuffe*. Sa haine contre moi fut implacable; il chercha toutes les occasions de me prouver son ressentiment. Mais sans reproche dans ma conduite, ferme dans mes examens, j'en fus quitte pour la boule noire permanente sur laquelle je glosai plus d'une fois. Arriva l'époque de ma thèse : c'était là que le traître m'attendait. J'avais choisi pour sujet [1] : « du mariage ». Et je m'étendais sur les devoirs que ce lien solennel impose à l'honnête homme, avec tout l'é-

[1] De nuptiis.

philantrope, sans le soulèvement enfin de mes six cents camarades qui m'honoraient de leur attachement et de leur estime, j'eusse payé de ma liberté, peut-être de ma vie, le noble élan d'une imagination neuve, rêvant le bonheur de ses semblables, l'enthousiasme d'un disciple zélé des jurisconsultes philosophes dont les prédictions se sont réalisées.

Enfin arriva le jour où je devais soutenir cette thèse qui déjà m'avait attiré le blâme et l'anathème des uns, les félicitations et le dévouement de tant d'autres. Le digne recteur m'avait prévenu que je serais serré de près par mon persécuteur, qu'il m'autorisait à combattre *unguibus et rostro*. Un grand concours de monde s'était formé dans la salle de l'université : les uns étaient convaincus que je serais écrasé sous le poids des accusations dirrigées contre ma thèse; les autres, et M. Salomon lui-

même, qui partageait mes opinions, espéraient que je soutiendrais dignement la lutte; et que j'en sortirais vainqueur. L'évêque d'Orléans et tous les membres de l'officialité étaient présens. Tous semblaient former contre moi la ligue la plus accablante: je n'en fus point effrayé; un seul regard du recteur présidant cette imposante assemblée, me donnait une assurance qui fortifiait mon courage. J'avais fait une toilette recherchée, et sous une robe neuve d'avocat, que j'avais fait venir de Paris, je montai l'escalier redoutable qui conduisait à la chaire, le cœur toutefois battant avec violence et les genoux vacillans.

Je salue mon auditoire avec dignité; mais en même temps avec cette modestie qui réclame l'indulgence. Après avoir échangé quelques phrases de politesse avec mes adversaires, comme des gladiateurs se faisant dans l'arène

le salut des armes, je reçois de plusieurs professeurs des argumens auxquels je réplique avec une précision qui étonne, avec une soumission qui satisfait. Peu-à-peu la mer où je vogue s'agite et devient menaçante. Je tiens ferme le gouvernail de mon frêle bâtiment, et je brave la tempête. Alors paraît *Agrégé-Tartuffe*, qui fond sur moi comme un corsaire et veut me démâter. Je reçois sa bordée, à laquelle je riposte de tribord et de bas-bord. Atteint par quelques boulets qui le heurtent, il devient furieux et veut me couler bas. Mettant aussitôt de côté toute métaphore, il m'accuse d'impiété, d'athéisme, de sacrilége, en voulant donner une existence civile à ceux que la religion et le droit-canon rejetaient du sein de la société. Il me désigne comme un de ces novateurs qui voulaient fouler aux pieds les lois divines, les mœurs antiques, les vertus héréditaires, pour pro-

téger le vice, légitimer la prostitution, saper les fondemens du trône, de l'autel, et violer impunément les saintes paroles de l'Évangile.

Je répondis à ces imputations calomnieuses avec l'étonnement qu'elles me faisaient éprouver; et me livrant par degrés à toute l'indignation qui m'animait, je déclarai que ne connaissant aucunement les lois canoniques sous l'obédience desquelles je ne serais jamais placé, j'avais cru pouvoir donner au droit naturel toute l'extension que m'inspirait l'amour du bien public. Je soutins que le jeune légiste qui se livrait à la perfection des lois de son pays, et plaidait la cause de tant d'orphelins, n'était ni un athée, ni un dangereux novateur; mais un interprète de la nature outragée, mais un véritable inspiré de ce Dieu de bonté qui disait à à la femme adultère : *Allez, et ne péchez plus!* « Paroles sublimes, »

m'écriai-je, « que les ministres de Jé-
» sus-Christ ne devraient jamais ou-
» blier ! Sentence véritablement divine,
» qui vaut bien celles que l'hypocrisie
» écrit chaque jour d'un œil louche et
» d'une main anonyme, sur les mu-
» railles de cette enceinte ! »

A ces mots, que je proférai d'une voix retentissante, en dardant mes regards sur le basilic qui croyait me tuer des siens, un applaudissement prolongé se fait entendre dans la salle ; et mille *bravo*, que répètent mes nombreux condisciples, m'annoncent que j'ai frappé juste, et que le serpent, malgré ses replis tortueux, vient de recevoir une profonde blessure. Enhardi, fortifié par le patronage et l'assentiment de six cents jeunes élèves, et surtout par un sourire approbateur que laissait échapper en ce moment le vénérable recteur, j'aiguise de nouveau mes armes, et m'attachant à la défaite de l'ennemi,

je m'appuie sur je ne sais quel passage de saint Augustin en faveur des enfans naturels; je retrace avec chaleur tous ce qu'avait fait pour eux saint Vincent de Paule; je cite ce que la plus haute magistrature de France avait prononcé pour adoucir leur sort; et je termine en m'écriant : « Oui, tout ce qui porte » un cœur noble et compatissant, tout » ce qui connaît les devoirs sacrés d'un » père de famille, se réunit dans cet » instant à mes désirs, à ma pensée. » Laissons donc, laissons murmurer » tous ces cœurs froids, tous ces es- » prits que rétrécit l'insensibilité! Gar- » dons-nous, dans une cause aussi » belle, gardons-nous d'écouter ces » baïécltoires de profession, ces fan- » tômes humains privés des sentimens » et des jouissances de la paternité! » Bannissons de nos réunions et de nos » écoles ces égoïstes sans liens et sans » affections sur la terre, ces sophistes

» ergoteurs qui défigurent tout au nom
» du créateur de l'immense harmonie
» de l'univers, qui osent nier impu-
» demment les paroles et les volontés
» du bienfaiteur des hommes, et voiler
» la vérité, dont les rayons partent du
» ciel, en nous effrayant par de ridi-
» cules menaces, en nous asservissant
» par de grossiers mensonges ! »

A peine avais-je proféré ces mots, qu'*Agrégé - Tartuffe* me dénonce aux membres de l'officialité comme blasphémateur impie, comme propagateur des principes subversifs de la morale et de la religion. « Tant de fiel entre-
» t-il dans l'ame des dévots[1] !.. » A l'instant même tous les écoliers de droit se lèvent et désignent mon accusateur comme l'ennemi de la jeunesse et l'auteur des écrits anonymes qui jetaient le trouble dans toute l'école. A cette sor-

[1] Tantæ ne animis cœlestibus iræ !

tie violente, inattendue, la cafard pâlit et veut répondre. Ses yeux étincellent de colère; ses lèvres sont tremblantes. Tel est un serpent qui voudrait lancer son venin, et qu'effraie un danger qui le menace. Debout dans la chaire, et gardant le silence, j'attendais avec sécurité le résultat de ce terrible orage. L'évêque, inquiet lui-même de ce mouvement spontané d'une jeunesse ardente et nombreuse, se contient avec prudence, et fait signe au docteur agrégé de se retirer. Notre vénérable recteur calme en peu de mots la tempête, et déclare que les débats sont fermés. Les membres de l'université vont aux voix, et mon persécuteur n'ayant pu voter, j'ai tout à la fois l'honneur et la jouissance d'être reçu bachelier à l'unanimité des suffrages.

Ce triomphe est partagé par mes nombreux camarades, qui m'entourent en me félicitant d'avoir démasqué l'hy-

pocrite professeur avec autant de courage ; ils déclarent tout haut qu'ils sont mes garans et mes défenseurs contre toutes les attaques de l'officialité ; et que lorsqu'on est traité d'impie et de perturbateur de l'ordre social, il est bien permis d'exhaler son indignation avec quelque énergie. L'évêque garda constamment un silence qui semblait être approbateur ; et peu de temps après on apprit dans l'école qu'*Agrégé-Tartuffe* était destitué.

Jamais en effet qualification n'avait été plus méritée ; et j'en acquis moi-même la preuve par un de ces hasards qui se plaisent à confondre l'imposture et à découvrir la vérité. Sept ans à peu près s'étaient écoulés. La révolution agitait la France, et les grands instigateurs des troubles politiques avaient organisé, même au sein de l'abondance, une disette factice qui se faisait sentir dans les principales villes du royaume.

Le beau jardin de la France n'en fut pas exempt. La majeure partie des habitans de la ville de Tours manquait de pain. Je faisais alors partie des fonctionnaires publics du département, et fus envoyé, conjointement avec le maire de la ville et le procureur-syndic, négocier des farines à Orléans, dont les magasins étaient remplis. Les officiers municipaux nous accueillirent avec la plus touchante cordialité, et nous cédèrent de quoi nourrir, pendant un mois entier, la commune que nous représentions. Mais ils nous prévinrent que nous ne pourrions faire charger nos bateaux sur le port, si nous n'allions pas nous munir, dans les différentes sections, de l'autorisation du peuple. Nous résolûmes donc, mes deux collègues et moi, de nous rendre dans les cinq sections de la ville d'Orléans, dont une, entre autres, désignée sous le nom de Saint-Vincent, était

Le Traîneau.

—

Après avoir décrit la fourbe et l'audace d'un prêtre prévaricateur, je m'empresse, pour rafraîchir mes idées, et donner à mon ame sa nourriture habituelle, de rapporter une anecdote qui prouvera que, si parmi les ministres de la religion, il en est qui prennent le masque de l'hypocrisie, et cachent le caractère le plus faux, l'esprit le plus vindicatif, on en rencontre aussi qui

n'agissent que pour être utiles, secourables. Ceux-là, toujours la tolérance dans le cœur, et les paroles de l'Évangile sur les lèvres, se regardent sur la terre comme les délégués d'un Dieu de bonté, de justice et de paix, chargés de convaincre sans violence, d'instruire sans imposture, de consoler sans effrayer, de tendre la main à ceux qui s'égarent, et de les ramener au troupeau des fidèles, par une douce patience qui, tôt ou tard, attire la confiance, et fait naître la foi.

J'avouerai aussi que j'ai besoin pour moi-même, d'expier, en quelque sorte, la chaleur où je me suis laissé entraîner en peignant Agrégé-Tartuffe; et de convaincre mes lecteurs de tout le bonheur que j'éprouve à rendre hommage à ces vrais pasteurs dont tous les pas, toutes les actions, tendent sans cesse à éclairer, à secourir leurs semblables. Un vieux curé de village, qui réunit l'amour et

les respects de ses paroissiens, est pour moi l'objet d'un culte tout particulier. J'unis mes bénédictions à celles qu'il reçoit sur son passage : sa présence est pour moi l'indice de quelque bonne action ; son sourire me donne l'idée de la béatitude, et je suis souvent tenté de baiser la main bienfaisante qu'il me présente avec affection.

Tel était un de mes grands oncles maternels, le vénérable *Barnabé,* curé du village de *Veigné*, près Montbazon, sur les bords de l'Indre, à trois lieues de la ville de Tours. Frère du sénéchal de Sainte-Maure, père de ma mère, il joignait les avantages de la fortune à toutes les qualités de l'homme de bien. Je l'ai vu souvent, à l'époque où l'on récolte les foins, principale richesse de l'Indre, réduire l'office divin, pour donner aux agriculteurs le temps de soustraire, le dimanche, le produit des prairies à un orage qui se préparait. Il

avait pour principe que *qui travaille, prie*. Jamais il ne prenait sur lui que l'argent dont il pouvait disposer, parce que toujours il rentrait la bourse vide. Habitué dès sa jeunesse aux exercices du corps, on le voyait tantôt grimper au faîte d'une chaumière, pour éteindre le feu qui venait de prendre à la cheminée ; tantôt pousser à la roue, au risque de déchirer ses vêtemens, souvent même de se blesser, pour aider un habitant à faire franchir un pas difficile à son vieux cheval épuisé de fatigue ; tantôt enfin s'élancer dans l'Indre à l'époque de ses crues rapides, dévastatrices, pour sauver un enfant entraîné dans son berceau, pour aider à retirer du gouffre une génisse, une chèvre, une brebis. En un mot, il ne se passait pas d'hiver sans que ce digne pasteur ne donnât des preuves remarquables de sa force, de son courage, et de son humanité. On eût dit qu'il avait pris pour

devise ces belles paroles de Térence[1] : « Je suis homme : rien de ce qui inté- » resse mes semblables ne m'est étran- » ger. »

Mais ce qui touchait plus encore dans cet homme de bien, c'était le mystère dont il couvrait ses aumônes journalières. La soutane qu'il portait dans le courant de la semaine, n'était fermée que de cinq ou six boutons, afin d'être quittée plus facilement soit dans un taillis, soit dans un ravin, où souvent il conduisait le pauvre qui s'offrait à sa vue, presque nu, et auquel il passait sa chemise. Il en donnait jusqu'à trois ou quatre par mois ; et lorsque sa vieille gouvernante le grondait de se dépouiller de la sorte, au grand air, au risque d'altérer sa santé, il lui répondait en souriant : « *Bah ! bah ! la charité réchauffe.* »

Cette pieuse habitude de se dépouil-

[1] Homo sum ; humani nihil à me alienum puto.

ler ainsi, pour revêtir l'indigence, s'était répandue dans tout le canton, et lui mérita des jeunes filles de sa paroisse un hommage dont je le vis pleurer comme un enfant. Il avait remarqué que tous les dimanches, sur l'autel de la chapelle de la Vierge, on déposait une quenouille garnie du chanvre le plus fin, ornée de rubans blancs, et que le dimanche suivant, cette quenouillée de chanvre qu'on renouvelait, était métamorphosée en écheveaux de fil. Au bout de quelques mois, il reçut une pièce d'excellente toile, des mains de ses jeunes paroissiennes qui le chérissaient comme un père, et qui lui déclarèrent que tous les six mois elles lui feraient une pareille offrande dont elles se distribuaient le travail, sous les auspices de la mère des anges. Aussi ne se passait-il plus de semaine sans que l'heureux curé ne rentrât au presbytère après s'être dépouillé.

mon grand-oncle les plus vives félicitations. La princesse de Rohan n'osait y joindre personnellement les siennes ; mais lorsqu'elle venait à l'office divin du village, son regard et tous ses mouvemens indiquaient clairement qu'elle aurait voulu remercier elle-même son digne curé. Enfin, quelque temps après, le prince vint lui-même rendre visite à son pasteur ; et, sans lui témoigner le moindre ressentiment de tout ce qui s'était passé, il se contenta de lui dire, en lui serrant la main : « Vous êtes un » digne ministre du Seigneur. »

Tant de vertus avaient mis le curé de Veigné dans la plus haute considération. L'archevêque de Tours voulut le nommer à un bénéfice important qui venait de vaquer ; il le refusa. Les pauvres devenaient rares dans sa paroisse, et son humble fortune lui suffisait pour les secourir.

J'aurais de la peine à exprimer l'atta-

chement et le respect que je portais à cet excellent homme. Il m'honorait d'un intérêt particulier, m'obligeant à lui raconter mes folies de jeunesse. Il était ravi de mes succès littéraires, et me prédisait que je ferais un jour parler de moi. Je n'ai jamais rencontré de piété plus tolérante et plus gaie, de bonté plus naïve et d'instruction plus profonde et plus variée.

J'avais été le voir au milieu d'un hiver rigoureux : il me savait gré de ces visites inattendues qui lui prouvaient tout le plaisir que je ressentais auprès de lui. Il avait alors soixante-douze ans ; et les vieillards sont sensibles aux égards de la jeunesse. Un froid excessif avait couvert la terre d'une neige qui, fondant aux rayons du soleil, reprenait pendant la nuit une surface glacée. Tous les chemins étaient devenus impraticables : on n'apercevait pas dans la campagne un seul être vivant. Depuis cinq

jours j'étais retenu chez mon grand-oncle par un verglas continuel, qui avait empêché son vicaire de revenir de la ville de Tours, où l'avaient appelé des devoirs de famille. Un matin, lorsque nous achevions un déjeuner très abondant ; car le respectable curé aimait la bonne chère, arrive le berger d'une ferme située sur les confins de la paroisse, à plus d'une lieue du presbytère. Le malheureux était transi de froid, et contusionné par les chutes fréquentes qu'il avait faites. Il annonce que sa maîtresse, mère et aïeule de nombreux enfans, venait d'être atteinte d'une apoplexie qui mettait ses jours en danger, et qu'elle réclamait les secours de la religion. « C'est une de mes ouail-» les que j'estime le plus, » dit mon oncle « depuis quarante ans je lis » au fond de son ame, je n'en con-» nais point de plus pure... Va te ré-» chauffer, mon garçon, te réconforter

» à la cuisine, et je te suis dans un » instant. — Eh ! comment pourrez- » vous, » lui dis-je aussitôt, « vous » transporter à cette ferme ? La surface » de la terre n'est plus qu'une glace » qui ne vous permet pas d'aller à che- » val. — Parbleu ! j'irai à pied. — A » votre âge, et sur un verglas que les » rayons du soleil rendent plus dange- » reux encore ! c'est impossible. — Le » ciel disposera de moi comme il lui » plaira ; mais quand un agonisant » m'appelle, mon devoir est de voler » auprès de lui... Qu'on avertisse le » sacristain ! » A ces mots il prend mon bras et gagne l'église, où la cloche sonne l'appel à la miséricorde divine. Mon oncle, revêtu de ses habits sacerdotaux et des vases sacrés, fait sa prière, et se dispose à partir. La famille du sacristain et les plus proches habitans du village, entourent leur vénérable pasteur, et s'opposent à son départ. Ils of-

frent de le porter à bras, bien enveloppé dans son manteau. « Mais le pied » vous glissera, » m'écriai-je, « et vous » laisserez malgré vous tomber votre » précieux fardeau. » Mon oncle pensait comme moi et préférait aller à pied, en répétant que, dût-il lui en coûter la vie, il voulait se rendre auprès de l'excellente mère de famille qui l'appelait. « Son voyage est encore plus sérieux » que le mien, » disait-il avec expression; et je ne saurais me dispenser d'al» ler l'y préparer. — Eh bien ! » répliquai-je vivement, « il me vient une idée » qui pourra tout concilier. Rentrez » auprès de votre feu, mettez vos bot» tes fourrées, enveloppez-vous bien de » votre manteau, et je suis à vous. »

Je mande aussitôt le taillandier du village, et lui fais poser deux lames en fer sous un vieux fauteuil de bois que j'avais remarqué dans la cuisine, et qu'occupaient ordinairement les pau-

vres qui venaient se réchauffer au feu du pasteur. Je lui demande ensuite s'il ne pourrait pas mettre quelques pointes à mes chaussures, ainsi qu'à celles du berger et du sacristain. Il me répond que rien n'est plus facile : en effet tout fut exécuté selon mes ordres. Je fais également ferrer en pointes de fer le bout de trois bâtons ; je place mon respectable oncle sur le traîneau fait à la hâte; je m'y attelle avec mes deux compagnons de voyage, et nous voilà traversant le village, d'un pied ferme, au milieu de l'admiration qu'inspirait le zèle du curé, et des vœux qu'on faisait pour notre heureux retour.

Mon traîneau réussit au gré de mes souhaits : coulant avec facilité sur le verglas, il rendait notre cher fardeau bien léger. L'émotion du vieillard était si vive, si encourageante ! « Cher en- » fant, » me disait-il avec un regard attendri ; « cher enfant, combien je

» te remercie! C'est Dieu qui t'a inspiré, » c'est Dieu qui te récompensera. » .... Enfin nous arrivâmes à la ferme : tous les enfans de la mourante avaient jonché de paille l'entrée de leur demeure, espérant que le jeune vicaire, dont ils ignoraient l'absence, oserait braver la rigueur de la saison. Qu'on juge de leur surprise, en voyant leur vieux pasteur qui venait lui-même remplir le plus beau, le plus sacré de ses devoirs ! Oh ! que de larmes d'attendrissement, que d'actions de graces entourèrent mon vénérable ami ! Ils lui demandèrent la permission d'aller prévenir leur mère, leur aïeule, afin de lui éviter une trop grande émotion qui pourrait achever de l'éteindre; et bientôt nous fûmes admis auprès d'elle.

Mais je dois faire ici ma profession de foi; je n'avais point vu jusqu'alors accomplir les cérémonies religieuses auprès des

agonisans : le spectacle dont je fus témoin me pénétra d'un respect et d'un attendrissement qui jamais ne se sont effacés de mon souvenir. Oh ! qu'il est beau, qu'il est sublime, ce ministère sacré qui donne le droit de soulager l'être souffrant, de rassurer son ame inquiète, et de lui servir d'appui pour quitter ce monde, en faisant luire à ses yeux presque éteints une nouvelle lumière ; en l'aidant, pour ainsi dire, à quitter sa dépouille terrestre, pour se revêtir d'une enveloppe immortelle !... C'est, de tous les attributs du sacerdoce, celui qui donne le plus de droits à la reconnaissance des croyans, aux respects de ceux-là mêmes dont la foi serait chancelante. C'est dans ce moment solennel qu'un prêtre tolérant, consolateur, est véritablement l'interprète de Dieu. Je ne connais aucun rang parmi les hommes qui soit au-dessus de celui-là. Combien sont utiles et respectables ceux qui

savent en remplir les devoirs au profit de l'humanité souffrante ! Mais aussi combien sont coupables ces ministres fanatiques, désespérans, qui profitent de la faiblesse que produit la douleur, d'une conscience agitée, d'un aveu plein de repentir, pour menacer au nom d'un Dieu qui peut-être a déjà pardonné, pour tourmenter une imagination malade, pour empoisonner un reste de vie par le tableau terrible d'un supplice éternel !

Ce ne fut point le langage que mon excellent oncle tint à la femme pénitente : il la soutint dans l'aveu naïf de ses torts, la fortifia dans son espoir du pardon. Il lui retraça le bien qu'elle avait fait pendant soixante ans, et l'assura qu'il expierait facilement auprès de la divine justice le peu de fautes qu'elle avait pu commettre. Faisant alors approcher d'elle ses enfans et ses petits-enfans, qu'elle avait tous comblés de

bienfaits, il les lui fit bénir en lui disant : « Femme de bien, vénérable » mère de famille, prenez courage! » Dieu vous rendra la bénédiction que » vous venez de donner à votre nom- » breuse lignée... » Commençant alors les paroles sacramentales, il l'administra comme un ami, comme un frère qui pourvoit aux besoins d'un long voyage. Aussi, l'agonisante ne cessait-elle de répéter avec le sourire de la béatitude : « Oui, grace à vos bontés, à vos priè- » res... je sens... que je vais m'endor- » mir en paix... appuyez votre sainte » main sur mes lèvres... et recevez l'ex- » pression de ma reconnaissance ! »

Elle nous suivit des yeux, jusqu'à ce que nous fussions sortis. Je l'examinais avec une attention scrupuleuse; et je remarquai sur ses traits altérés l'empreinte d'un calme heureux et d'une pieuse résignation. Nous replaçâmes le consolateur des affligés et l'appui des

mourans, sur le traîneau que je me félicitais plus que jamais d'avoir inventé : nous nous y attelâmes de nouveau, le sacristain et moi; et nous regagnâmes après une heure de marche, le village de Veigné, dont tous les habitans à la porte de leurs demeures, nous saluèrent par mille acclamations de joie. Presque tous accompagnèrent leur digne pasteur à l'église où ils unirent leurs actions de graces à celles que celui-ci rendit à Dieu qui l'avait soutenu, protégé dans sa course pastorale. On parla dans toute la contrée du traîneau dont mon oncle prétendait que le ciel m'avait donné l'idée; et qui fut ensuite imité par tous les curés des environs, lorsque la rigueur de l'hiver semblait mettre un obstacle à l'accomplissement de leurs devoirs.

Mon grand-oncle conserva son traîneau jusqu'à sa mort, et voulut, dans ses derniers momens, qu'il fût remis à

ma mère, sa nièce chérie, comme un souvenir de l'heureuse inspiration de son fils. Elle-même le conserva religieusement ; et lorsque certains esprits méticuleux et frondeurs se plaignaient devant elle de l'énergie avec laquelle je poursuivais les hypocrites, les intolérans, cette femme de bien, cette excellente mère leur désignait mon traîneau, et leur disait : « Voyez comme il » sut aider, honorer les ecclésiastiques » amis de l'humanité !... Celui qui s'at- » telle à un vieux fauteuil, pour traîner » un pasteur septuagénaire à une lieue » de sa demeure, en bravant la rigueur » du froid, en s'exposant à s'estropier » et peut-être à perdre la vie... celui- » là ne saurait être un ennemi de la » religion »

MA

RÉCEPTION D'AVOCAT

Au Parlement de Paris.

—

La carrière du barreau fut pendant long-temps l'objet de ma plus vive ambition, le but constant de mes travaux, la seule profession qui paraissait convenir à mes goûts, à mes habitudes, à ma chère indépendance. Je résolus donc de m'y livrer tout entier sous les aus-

pices d'un de mes oncles germains nommé *Soreau*, jurisconsulte renommé dans Paris, ami et condisciple des avocats les plus célèbres. Arriva bientôt le jour où je devais prononcer mon serment. Cette cérémonie était imposante : on ne pouvait être reçu qu'à l'audience de grand'chambre, par le premier président qu'entouraient environ quarante conseillers en robe rouge, et dans tout l'éclat de la magistrature. Il n'était permis de franchir la barre, qu'en donnant la main à un patron présentateur qui se faisait votre garant. Le mien fut *Tronçon-Ducoudray*, dont la mâle éloquence égalait déjà les nobles qualités de l'ame. Éloquence à la fois précieuse et funeste qui conduisit son illustre auteur dans une terre d'exil où il périt victime des propagateurs de l'anarchie.

Avant de paraître à la grand'chambre, l'avocat était présenté par son patron au parquet de l'avocat-général, pour ob-

tenir son *admittatur*. Là, bien souvent il subissait un examen assez sévère : il fallait qu'il répondît à des questions qu'on lui adressait tant sur les devoirs de la profession d'avocat, que sur les principes de l'homme d'honneur. Je parus donc devant M. Séguier, digne descendant de cette illustre et ancienne lignée de magistrats, l'honneur de la France. Celui-ci avait remplacé le célèbre d'Aguesseau dont il semblait avoir hérité le rare talent et le noble caractère. Sa figure était imposante, expressive : ses yeux dardans et couverts d'épais sourcils, pénétraient jusqu'au fond de l'ame; et sa voix sonore inspirait une sorte de terreur que dissipaient bientôt les expressions gracieuses, insinuantes, qui s'échappaient de ses lèvres avec une admirable facilité. Parmi les diverses questions qu'il me fit, il me demanda quelle était, selon moi, la vertu constitutive de la

profession à laquelle je me destinais. Je lui répondis que c'était l'amour de l'indépendance. Il me regarda fixement, et me dit d'un ton ferme : « Est-ce que » vous seriez de ces jeunes novateurs » qui rêvent de grands changemens » dans les lois qui nous gouvernent? » — Monseigneur, » lui répliquai-je ; « il ne m'appartient pas d'unir ma faible voix à celle des grands réformateurs ; mais j'ai lu avec un enthousiasme irrésistible, votre admirable » réquisitoire du 18 août 1770, où, » sous la pourpre et l'hermine qui » vous couvrent, vous avez annoncé » les causes d'une prochaine révolution. » M. Séguier ne put s'empêcher de laisser échapper un sourire ; et signant mon *admittatur* avec un empressement remarquable, il me dit en me le remettant : « Vous êtes issu de » magistrats, portent vos lettres de » bachelier ; vous serez digne de vos

» ancêtres. — Qui mieux que vous, » monseigneur, pourrait me servir de » modèle? » Il sourit de nouveau, et me serrant la main, en me remettant mes lettres, il m'invite à le suivre. Je marche sur ses pas escorté de Tronçon-Ducoudray et de plusieurs jeunes bacheliers qui, comme moi, se disposaient au serment, qu'en effet, sur le réquisitoire de l'illustre avocat-général, nous prononçâmes entre les mains du premier président, M. Daligre, qui nous fit prendre place au barreau.

Il m'est impossible d'exprimer ce que je ressentis de joie et de dignité d'homme, en m'asseyant parmi les grands orateurs qu'à cette époque on citait au Parlement de Paris. Ils étaient presque tous présens; mes yeux avides, éblouis, parcouraient les figures vénérables de ceux dont l'éloquence, le savoir et le courage avaient tant de fois défendu le faible contre le puissant, vengé

l'innocence accusée et l'honneur outragé, démasqué le faussaire, l'hypocrite, reconquis des droits usurpés, consolé des affligés, et maintenu partout la balance de la justice... Mais parmi les visages plus ou moins expressifs qui frappaient mes regards, il en fut un sur lequel ils s'arrêtèrent comme par une puissance magique. C'était tout à la fois un mélange de candeur et de noble assurance, d'esprit et de bonhomie, de grace et de naturel. Jamais physionomie plus mobile, plus attrayante n'avait excité à ce point mon intérêt et mon admiration. Cette tête chauve, ce front découvert et ces yeux étincelans, cette pose gracieuse et sans apprêt, ce nez aquilin, cette bouche ornée des plus belles dents, et prête à devenir l'interprète d'une ame brûlante, tout produisit sur moi, je ne sais quel enchantement dont s'aperçut Tronçon-Ducoudray, qui me dit avec cette fierté

d'un grand talent rendant hommage à un talent plus grand encore : « C'est » *Gerbier.* — L'intrépide défenseur des » *Lionci* contre les jésuites? — Lui- » même. Il réunit à lui seul l'onction » et la force, le pathétique et la fine » plaisanterie, l'énergie et la modéra- » tion, la grace du style et la majesté » du débit... C'est en un mot le Cicé- » ron français.

Les Daligre, les Séguier et tous les magistrats sous la pourpre, avaient disparu : je ne voyais plus que Gerbier. J'étudiais sa pose et tous ses mouvemens : j'épiais son regard tour-à-tour imposant, enchanteur : j'étais heureux de partager l'air qu'il respirait. « Ce » n'est rien que de le voir, » me dit mon patron : « vous allez l'entendre, et » vous pourrez juger vous-même de » toutes les admirables qualités qu'il » réunit. » Bientôt en effet le Cicéron français se lève et plaide la cause

d'une jeune dame que son père désavouait, et qu'il voulait dépouiller de ses droits, pour les reporter à deux enfans qu'il avait eus d'un second mariage. Cet homme inflexible avait pour défenseur Hardouin de la Reynerie, avocat célèbre dont la figure fortement caractérisée et la voix dure, menaçante, formaient un contraste frappant avec les traits et l'organe de son digne adversaire. L'un portait dans l'ame les plus douces émotions, et attirait tous les regards sur sa jeune cliente placée tout près de lui. L'autre, par la forte structure de son corps et la vigueur de ses poumons, semblait vouloir dérober à tous les yeux le père dénaturé qu'il défendait avec une mâle énergie, et il s'efforçait de réprimer l'irrésistible émotion que lui faisait éprouver Gerbier, par ces coups droits qui portent directement au cœur, par ces preuves puisées dans la nature, et que tous

les efforts les plus vigoureux et les mieux calculés ne sauraient repousser. En effet après avoir employé toutes les armes que lui donnaient les principes du droit, et le texte même de la loi; au milieu des syllogismes âpres et serrés avec lesquels ne cessait de le harceler son redoutable adversaire, Gerbier transporté par ce feu électrique du sentiment et par ces admirables élans de la piété filiale, prie les nombreux magistrats de porter leurs regards scrutateurs du père sur sa cliente, et de celle-ci sur l'auteur de son être. Il fait remarquer entre eux une ressemblance si frappante; il fait vibrer avec tant de force l'accent de la nature, que le client d'Hardouin ne peut retenir les larmes qui s'échappent de ses yeux, pour la première fois peut-être; et cède à cette irrésistible puissance qu'en vain voudraient braver les passions les plus fortes : Gerbier s'en aperçoit; et aussitôt il s'écrie : « Magistrats, quit-

» tez vos chaises curules ! orateurs du » barreau, laissez là tous les prestiges » de l'éloquence ! regardez... oh ! regar- » dez ! la nature est plus puissante que » nous. » A ces mots le père s'élance vers sa fille, lui tend les bras ; elle s'y précipite et recouvre tous les droits de la légitimité.

Je sentis en ce moment solennel, que jamais je ne m'étais fait une juste idée du pouvoir de l'éloquence : Gerbier me semblait être un envoyé du ciel, descendu parmi les hommes pour les éclairer et réparer leurs erreurs. La profession d'avocat devint pour moi la plus belle mission que l'on puisse recevoir du créateur. Ni le souverain qui s'entoure des heureux qu'il a faits ; ni le héros qui verse son sang pour la gloire et l'indépendance de sa patrie ; ni le savant qui use sa patience et ses forces pour faire une découverte utile à l'humanité ; aucun d'eux ne me parut plus

grand, plus digne de la vénération publique et de la reconnaissance nationale, que celui qui puisant en lui seul toutes les ressources de l'esprit humain et de la puissance de la parole, éclaire ses semblables, les venge, ou les reconcilie.... Je m'unis à tous les jeunes légistes qui se pressaient autour de leur plus parfait modèle; et le portant sur nos bras de la salle d'audience, à la bibliothèque des avocats, nous lui fîmes éprouver une des plus délicieuses jouissances qu'il eût connues de sa vie : les douces larmes qui coulèrent de ses yeux, furent la juste récompense de celles qu'il nous avait fait répandre. Tant sont frappantes de vérité ces belles paroles de Tacite[1] : « Est-il un art » qui donne une gloire et une renom» mée comparables à celles dont jouit » l'orateur? »

[1] Quæ fama et laus cujusvīs artis cum oratorum gloriâ comparanda est?

Tronçon-Ducoudray me présenta particulièrement à cet homme célèbre, comme un des jeunes avocats stagiaires qui admiraient le plus son talent; et je reçus de Gerbier un serrement de main dont le souvenir me fait tressaillir encore, et qui acheva de m'inoculer l'ardent désir de m'illustrer à mon tour dans la même carrière.

Peu de mois après j'eus l'honneur de plaider ma première cause que me procura mon excellent patron; il prétendait que son jeune élève ne tarderait pas à devenir son digne émule. Encouragé par un suffrage aussi flatteur, guidé par les conseils d'un jurisconsulte aussi savant, je m'élançai comme un jeune coursier qu'on dégage de ses entraves, et qui parcourt avec la rapidité de l'éclair, toutes les sinuosités du vaste champ qu'on offre à ses regards. Je mis dans ma plaidoirie une chaleur juvénile qu'on excusa; mais en même temps une

clarté qui fixa l'attention des magistrats et surtout un élan d'ame qui les toucha. L'avocat Tronchet contre lequel je plaidais, m'adressa au moment même du choc de nos armes, d'honorables encouragemens. Je gagnai ma cause, et fus dès-lors classé parmi les jeunes athlètes qui donnaient de l'espérance.

Rien ne manquait à mes vœux, et devant moi s'ouvrait la plus brillante carrière où me portaient mes goûts et toutes mes facultés morales. Je me voyais déjà marcher un jour sur les traces de grands modèles que j'avais sous les yeux, et que j'étudiais sans cesse, lorsque le parlement de Paris par de vigoureuses et justes remontrances, où il prenait la défense du peuple, contre les impôts excessifs et les dilapidations éhontées de la cour, excita la vengeance du ministère qui détermina le monarque trop confiant et trop craintif, à le transférer à Troyes.

Ce coup de foudre de l'autorité suprême retentit dans toute la France : il porta surtout au barreau de Paris l'atteinte la plus funeste. L'arrestation et l'exil de plusieurs magistrats, firent fermenter les têtes ; et bientôt les indices d'une grande révolution éclatèrent de toutes parts. Les jeunes légistes privés des avantages de leur profession, se firent sectaires, formèrent des clubs; et soudain s'alluma ce vaste incendie qui embrasa toutes les parties de la France, opéra dans l'ordre social ces changemens et ces innovations qui firent triompher la cause sacrée du peuple, sapèrent les fondemens du trône et le pouvoir de l'antique dynastie. Les états-généraux furent convoqués ; et les ordres privilégiés cédant à la force, aux récrimina- du tiers-état, se repentirent, mais trop tard, d'avoir opéré le réveil d'une grande nation.

Je fis partie des premières associations que formèrent les légistes entre eux, où bientôt furent admis les publicistes et les grands ambitieux, qui prenaient encore le masque de l'ordre public. Mais je ne tardai pas à les connaître, à les comprendre : trop franc, trop ennemi des intrigans, pour être leur dupe, en m'associant avec eux ; trop éclairé par la connaissance de l'histoire, et l'étude particulière que j'avais déjà faite des passions humaines, je résolus de me retirer de ces mêmes associations se disant animées de l'amour de l'indépendance ; et me refugiai dans ma belle et paisible patrie, sur ces bords délicieux de la Loire, où les antiques mœurs de ses habitans se ressentent de l'air doux et salutaire qu'on y respire. Là retrouvant des parens que je chérissais, le tuteur de ma jeunesse, mon vénérable beau-père, un grand nombre d'amis, et quelques condisci-

ples, je cherchai à me dédommager de mes premiers succès au barreau de Paris, par ceux que je pouvais obtenir au théâtre qui devenait une arène séduisante, féconde; et je jetai les fondemens d'un ouvrage qui m'appela bientôt à de nouvelles destinées.

MADAME DUGAZON.

Page 61

SECOND

ESSAI DRAMATIQUE.

—

On a bien raison de dire que les premières impressions ne s'effacent jamais. Le succès de la petite comédie qu'on avait jouée sur le théâtre de Tours, m'avait donné pour l'art dramatique une secrète prédilection que je ne pouvais vaincre. Ni les études sérieuses qu'exige la profession d'avocat, ni l'at-

trait qu'elle offre à ceux qui ont le bonheur d'y débuter avec éclat, ni ces conférences nombreuses formées par les jeunes légistes qui s'y perfectionnent, ni cette entraînante camaraderie qui unit et resserre les liens du jeune barreau de Paris, rien n'avait pu ralentir mon secret penchant pour les brillantes illusions du théâtre. Bien souvent je refusai les invitations les plus honorables, les plus séduisantes; et m'arrachai des cercles les plus brillans, où j'avais l'honneur d'être admis, pour assister aux premières représentations qu'on donnait alors sur les principaux théâtres de la capitale.

Parmi les grands talens qui enflammaient mon imagination, excitaient mon enthousiasme, il en était un dont la séduction devenait entraînante, inexprimable : c'était celui de la célèbre, de l'inimitable madame *Dugazon*, actrice de l'Opéra-Comique, appelé à

cette époque *Théâtre-Italien*. J'avais admiré souvent madame *Saint-Huberti* au grand Opéra dans la tragédie lyrique, mademoiselle *Raucourt* dans les chefs-d'œuvre de notre scène française, et la brillante mademoiselle *Contat* dans la comédie; mais aucune de ces femmes célèbres ne réunissait, à mon avis, cette variété de perfection, ce mélange incompréhensible de pathétique et de gaîté, de noblesse et de simplicité, de finesse et de naturel, que faisait admirer madame Dugazon dans les différens rôles où tour-à-tour elle se montrait princesse et villageoise, soubrette et tendre mère, ingénue et coquette, opulente et pauvre femme. Elle saisissait avec une admirable vérité toutes les nuances de la nature, tous les mouvemens du cœur humain, toutes les inspirations de l'imagination la plus dévorante. A l'époque où j'arrivai dans la capitale, elle créa le rôle de *Nina, ou la Folle par amour*,

avec une perfection qu'il est impossible de décrire : il fallait la voir et l'entendre pour prendre une juste idée de cette voix pénétrante, de ce délire déchirant et plein de charmes, de cette énergie d'expression qu'elle faisait vibrer dans tous les cœurs. Bientôt changeant d'accent, de pose, et pour ainsi dire de visage, elle créa le personnage de *Sophie*, amante et institutrice du jeune *Sargines;* et s'y montra douée de cette raison, de ce noble élan, de cet amour qui anime tout et fait des héros. Jamais, jusqu'alors, je n'avais pu comprendre toute l'étendue, toute la puissance de la séduction d'une femme, et de son influence sur la destinée de celui dont elle a fait son chevalier. Je ressentais la flamme électrique dont elle embrasait l'ame de son jeune ami ; et j'aurais voulu retourner à mon adolescence, pour être guidé, soutenu, formé par une pareille institutrice..... Quelque

temps après, cette actrice incomparable offrit dans la comtesse d'*Albert* le modèle de l'amour conjugal, d'une femme forte et courageuse, qui ne connaît aucun obstacle et ne redoute aucun danger pour se montrer l'honneur de son sexe et la digne compagne d'un héros persécuté... Et, lorsqu'après avoir représenté ces grands prsonnages, elle revenait sous la cotte rouge et le chapeau de paille, ravir dans B*abet*, enchanter dans *Denise* de l'Épreuve villageoise ; ou bien sous le tablier de *Jacinthe* de l'Amant jaloux, et de *Lisette* des Événemens imprévus, exciter le rire et l'hilarité de tous les spectateurs, on ne concevait pas comment l'esprit, la grace et le talent, pouvaient saisir tant de nuances, varier à ce point les intonations de la voix, les habitudes du geste et les traits du visage. On était tour-à-tour ému, ravi, transporté ; des larmes les plus abondantes on passait au rire le

plus attrayant ; de la terreur à la gaîté la plus vraie, la plus communicative : on parcourait en un mot toutes les sinuosités du cœur humain : on éprouvait toutes les sensations qui laissent un profond souvenir... Et c'était l'ouvrage d'une seule femme, dont l'admirable instinct ne cessait d'être l'interprète de la nature, dont le talent flexible et toujours vrai, fut cité par les auteurs et les amis de l'art comme le modèle le plus accompli qu'ait jamais possédé notre scène lyrique.

Le lecteur ne sera pas étonné que je laisse aller ma plume à la dictée de mon cœur, et que je m'étende sur cet éloge si justement mérité. Madame *Dugazon* fut ma *marraine dramatique* ; elle soutint mes premiers pas dans une carrière que j'ai parcourue avec un bonheur constant, et qui eut une si grande influence sur ma destinée. Le récit fidèle que je vais faire, prouvera tout

ce que je dois à cette femme célèbre, dont il m'est si doux de pouvoir en ce moment saluer la cendre et honorer la mémoire.

Les profondes émotions qu'elle m'avait fait éprouver, achevèrent de développer en moi ce germe scénique dont, bien jeune encore, j'avais donné une première preuve sur le théâtre de la ville qui m'a vu naître. J'enviais en secret le sort des auteurs dont madame Dugazon faisait valoir les ouvrages ; et je conçus le projet de lui offrir un rôle qui fût digne de son admirable talent. Je venais de lire le Siècle de Louis XIV, par Voltaire, et j'avais été frappé de l'épisode si bien décrit dans la vie de Pierre-le-Grand, où, sous les vêtemens d'un simple ouvrier et le nom le plus obscur, le czar, jeune encore, travailla pendant plusieurs mois à la construction du premier vaisseau qui fut lancé des ports de son vaste empire. Je n'avais pu lire

sans un vif intérêt, le rôle à la fois touchant et romanesque qu'on y voit jouer à cette *Catherine Alexiowna*, née *Alfendey* qui, simple paysanne et veuve d'un soldat livonien, élevée par un ministre luthérien sous lequel s'étaient développées les grandes inspirations de son ame, avait fait éprouver au jeune charpentier de vaisseau l'amour le plus violent, l'estime la plus profonde. Cette fille de la nature, douée d'une élévation de sentimens qui captive, et d'une admirable beauté, était devenue la compagne fidèle de l'empereur des Russies, ayant été couronnée publiquement en 1712; et se montra digne d'une aussi haute destinée. Elle me parut un personnage réunissant les principales qualités qu'on remarquait dans madame Dugazon : je veux dire la vraie noblesse, la grace naturelle et les épanchemens d'un amour profondément senti. Je composai donc secrètement, pendant quelques mois

que je passai sur les délicieux bords de la Loire, un drame lyrique en trois actes, qui retraçait les amours de Catherine et de Pierre-le-Grand. J'en communiquai le plan à mon ami *Halloüin*, qui m'avait si bien servi dans les représentations de la *Matinée à la mode*. Il approuva mon travail, et me prédit un grand succès. Je revins à Paris au mois de mai 1789, avec mon beau-père qui accompagnait un de ses amis intimes, député à l'assemblée nationale. Je demandai lecture à l'administration du Théâtre-Italien, et bientôt le jour solennel fut indiqué pour que je parusse devant l'aréopage dramatique, composé à cette époque de noms imposans et de plusieurs célébrités, parmi lesquelles était madame Dugazon.

La veille de cette lecture à laquelle j'attachais tant d'importance, j'allai rejoindre mon beau-père à Versailles, et lui confiai la position critique où je me

trouvais, le priant de m'encourager par sa présence à l'assemblée générale des sociétaires du Théâtre-Italien, et de prendre, avant tout, lecture de l'ouvrage que j'avais fait à son insu. Enfin je le suppliai de me guider dans cette circonstance décisive pour la nouvelle carrière que je me proposais de parcourir. Mon beau-père ému, surpris, s'empressa d'examiner le soir même mon manuscrit avec son ami le député, homme instruit et d'une rare amabilité. Dès le lendemain matin je descends à leur appartement, ému moi-même, et redoutant la décision qu'on allait porter sur mon drame lyrique, lorsque mon beau-père, rayonnant de joie et me tendant les bras, me dit avec une vive émotion : « Bien, cher ami ! » très bien ! tu as enfin rencontré le » genre de littérature qui convient à tes » goûts, à tes moyens. Ton ouvrage » est à la fois touchant et gai, histori-

» que et romanesque. Le dialogue en
» est vif et naturel, les situations sont
» amenées avec art. Je serais bien
» trompé si tu n'intéressais pas tes
» juges. Mon ami et moi nous t'es-
» corterons pour paraître devant eux.
» Toutefois il faut te préparer à de
» grands obstacles dans la carrière dra-
» matique, et ne pas oublier ce que
» pense Martial : « On prise peu les
» auteurs vivans ; ils excitent trop
» l'envie [1]. »

Nous partîmes tous les trois pour Paris : c'était vers le 12 juillet 1789.

La chaleur dévorante de l'atmosphère était en comparaison de celle des têtes qui fermentaient alors dans Paris. Nous nous rendons à une heure précise à l'assemblée générale des sociétaires du Théâtre-Italien, composée

[1] Vivis... fama negatur : hi sunt individiæ nimirùm.

d'artistes célèbres, dont le suffrage était si digne d'envie. D'un côté se trouvaient placés *Clairval*, *Granger*, *Michu*, *Narbonne*, *Trial*, *Chenard*, *Courcelles*, *Philippe*, etc., de l'autre étaient groupées mesdames *Gontier*, *Carline*, *Saint-Aubin*, *Adeline*, *Crétu*, etc. Madame *Dugazon* s'était assise en face de moi ; et ses yeux flamboyans, la grace imposante de son maintien, sa respiration haletante et ses narines gonflées, annonçaient qu'elle portait à ma lecture un intérêt tout particulier. J'ai su depuis que Granger, à qui j'avais communiqué ma pièce pour obtenir lecture, l'avait prévenue qu'il y avait un rôle digne de son beau talent. Ma jeunesse, une élocution vive et pénétrante, dont j'étais doué à cette époque, mon beau-père et son digne ami, placés derrière moi, et dont les belles figures et les cheveux blancs commandaient le respect ; tout se réunissait

pour inspirer de l'intérêt en faveur du jeune auteur pâle et n'osant lever les yeux sur l'auditoire dont il était environné.

Je lis mon premier acte, et j'entends dire qu'il promet. Je prends de l'assurance et donne à mes différens personnages toute l'expression qui leur convient. L'attention de mes juges redouble; des signes d'approbation leur échappent. J'achève mon second acte, et j'aperçois des larmes qui s'échappent des yeux de madame Dugazon. Oh! qu'elles étaient précieuses pour moi! Je crus voir qu'elle éprouvait une attraction véritable pour le personnage que je lui destinais; et je lis mon troisième acte avec plus de vigueur encore et plus d'entraînement. A peine avais-je proféré les derniers mots de la pièce, que tous mes auditeurs se lèvent spontanément, et déclarent que la pièce est reçue d'une voix unanime, et sans

scrutin. « C'est votre premier ou-
» vrage, » me dit madame Gontier avec cette franche gaîté qui la caractérisait ; « en ce cas, vous nous en ferez
» d'autres et succéderez à notre vieux
» *Sédaine*. » Cette prédiction me mit hors de moi. « Je demande à mes
» chers camarades, » ajoute aussitôt madame Dugazon, « la permission de
» donner en leur nom le baiser d'ini-
» tiation à notre jeune auteur... » A ces mots je m'avance et l'embrasse avec une ivresse mêlée d'un certain égarement qui ne lui déplut pas. Elle rougit, me serra la main, et me demanda quel était le musicien qui serait chargé de mon ouvrage. Je répondis que je l'ignorais, et qu'à peine arrivé de mon pays, incertain sur la réception de ma pièce, je n'avais pas osé choisir un collaborateur. « Eh ! bien, » reprend cette femme adorable, « j'en ai un à
» vous proposer, et dont vous serez

» content. Allez vous reposer quelques » instans dans la loge qui vous est » préparée, et revenez me prendre; » je vous conduirai de suite, avec » nos deux semainiers, chez celui » qui seul peut donner à votre bel » ouvrage tout le charme musical » dont il est susceptible, et assurer le » grand succès que nous en atten- » dons. »

Je me retire avec mon beau-père et son ami: ils m'embrassent à leur tour, et m'accompagnent jusqu'à la loge de M. *Chenard*, où je me repose quelques instans, et je redescends le plus promptement possible rejoindre mon aimable protectrice. Celle-ci me conduit, avec MM. Clairval et Narbonne, auprès d'un personnage illustre, dont l'accueil flatteur et l'honorable présence complétèrent une des plus belles journées de ma vie, puisqu'elle fixa ma destinée et me fit produire par la suite les

trente-quatre ouvrages que j'ai fait paraître sur les principaux théâtres de la capitale, et qui composent la moitié de ma carrière littéraire.

PREMIÈRE ENTREVUE

AVEC GRÉTRY.

—

Nous arrivons rue Poissonnière, en face de la rue Beauregard : je vois encore d'ici la porte-cochère de l'hôtel où nous entrâmes. On m'avait nommé, chemin faisant, le compositeur célèbre auquel j'allais être présenté ; et au nom de celui dont les admirables, les nom-

breuses productions avaient enchanté mon enfance, enthousiasmé ma jeunesse, j'éprouvai un saisissement de crainte et de respect qui m'ôtait la respiration. Mes aimables guides me rassurèrent, et bientôt nous fûmes introduits dans le cabinet de travail de l'immortel auteur de tant de chefs-d'œuvre dont s'est enrichie notre scène lyrique.

Je m'imaginais trouver dans Grétry qui s'était illustré depuis si long-temps, un vieillard affaissé sous le poids des ans et de ses nombreuses couronnes. Quelle fut ma surprise, de voir en lui l'homme encore dans la force de l'âge, dont le maintien, le geste et le langage annonçaient l'entière conservation de ses facultés morales! Tout ce que l'esprit et la finesse ont de plus ravissant, était empreint sur sa figure vénérable. A travers cette dignité d'un grand artiste habitué à d'éclatans hommages,

perçait une bonhomie qui charmait et rapprochait les distances. Un vieil accent liégeois qu'il avait conservé depuis son enfance, donnait à ses paroles je ne sais quel attrait qui en doublait l'expression. Je croyais voir Anacréon rajeuni, ou bien Orphée ayant pris une nouvelle forme, pour enchanter les mortels par les sons ravissans de sa lyre.

Madame Dugazon l'embrasse, en l'appelant *bon père :* c'est ainsi qu'ils le nommaient tous; et me présente comme le jeune auteur d'un ouvrage dont la lecture venait d'obtenir les suffrages unanimes de la Comédie Italienne. Les deux semainiers s'empressèrent de lui remettre la délibération qui exprimait le désir qu'il fît la musique de ma pièce; et Grétry, jetant sur moi un regard scrutateur, me dit avec un sourire malin : « Je conçois qu'à » votre âge on s'empare aisément de la

» tête des femmes; mais vous êtes un » habile enchanteur, puisque vous » exercez le même empire sur les » hommes... Je remercie beaucoup les » sociétaires de la Comédie Italienne » de me procurer une alliance avec un » jeune auteur qui ranimera ma vieil- » lesse; et j'accepte avec empresse- » ment une union qui s'annonce sous » d'aussi favorables auspices. » En achevant ces mots, il me tend la main que dans mon premier mouvement je fus tenté de baiser avec respect; mais une secrète fierté me retint : je me bornai, non sans effort, à la serrer avec une vive émotion. « Toutefois, » reprend Grétry, « je demande à con- » naître l'ouvrage : quand voulez- » vous m'en faire la lecture? — De- » main, si cela vous convient. — Bien » volontiers; mais pas avant deux » heures. Je vous demanderai la per- » mission de faire entendre votre

» poème à ma femme et à mes deux » filles, que je consulte toujours en » pareil cas. Je juge volontiers les si- » tuations musicales ; mais les femmes » ont un tact, un goût, une habitude » des convenances, qui donnent, selon » moi, une grande importance à leur opi- » nion sur les productions de l'esprit. »

Je répondis que je n'avais pas moins de confiance dans le jugement des dames, et que j'aurais un grand plaisir à lire mon ouvrage en présence de l'honorable famille Grétry. « Je vous demande, » bon père, » ajoute madame Dugazon, « à revenir entendre cette nouvelle » lecture : notre jeune auteur la fera » avec une chaleur et une vérité d'ex- » pression que je voudrais imiter dans » le rôle très important qui m'est des- » tiné. Dussé-je éveiller son amour- » propre, je dirai devant lui que c'est » un des lecteurs les plus vrais, les » plus pénétrans que j'aie entendus de

» ma vie. » Je baissai les yeux à cet éloge sorti d'une bouche aussi expressive ; et nous nous séparâmes en nous promettant d'être exacts au rendez-vous du lendemain.

J'en fais ici l'aveu, je passai la nuit dans la plus vive agitation : *Catherine Alfendey* ne fit pas une plus vive impression sur le czar des Russies, que celle qui devait représenter ce personnage dans ma pièce, n'en avait produit sur tous mes sens. Son patronage si flatteur, excitait ma reconnaissance ; sa haute célébrité commandait mon admiration ; la grace de ses manières et sa touchante beauté, m'enchaînaient à son char parmi ses plus zélés admirateurs. Je la priai d'accepter le titre de ma *marraine ;* et à partir de ce moment, je n'ai pas cessé jusqu'à sa mort, de lui porter l'attachement respectueux et la gratitude vivement sentie de son filleul dramatique. Je n'avais alors que vingt-

cinq ans : j'étais doué d'une ame expansive, d'une imagination facile à s'enflammer ; et sans un heureux hasard qui vint me distraire de ce penchant que je n'osais définir, je fusse à coup sûr devenu l'esclave soumis, le soupirant téméraire, insensé d'une divinité que les princes du sang royal et que les personnages les plus célèbres de cette époque, entouraient de leurs hommages, enivraient de leur encens.

On se doute bien que le lendemain je fus le premier au rendez-vous. Madame Dugazon marchait pour ainsi dire sur mes pas. J'avais fait ce jour-là, par je ne sais quel motif, une toilette très recherchée ; et les deux semainiers de la Comédie-Italienne m'ayant désigné comme un jeune homme bien né, fils ou proche parent de députés du tiers-état, ce qui devenait alors un titre imposant, Grétry me présenta à sa femme et à ses filles avec une distinction

remarquable. La dame de la maison était une bonne et franche Lyonnaise, à la figure ouverte, au coup-d'œil expressif, aux manières aisées. Sa fille aînée, image vivante de son père, avait épousé M. *Marin*, fils d'un riche capitaliste. Elle était l'auteur de la musique du *Mariage d'Antonio*. Sa figure charmante portait l'empreinte de la mélancolie et d'une secrète souffrance. Sa sœur cadette, nommée *Antoinette*, âgée de seize ans, était un chef-d'œuvre de grace et de beauté. Jamais regard n'avait pénétré plus avant dans mon cœur. C'était une flamme irrésistible, et en même temps un charme inexprimable de modestie et de candeur. Il régnait dans son maintien, dans tous ses mouvemens, une aisance et surtout une dignité qui ravissaient, imposaient tour-à-tour. La première impression qu'elle produisit sur moi, fut si forte, que j'eus de la peine à

proférer les premières lignes de mon manuscrit. Mais bientôt le désir de faire agréer mon ouvrage à l'illustre compositeur qui devait l'embellir de son talent; et l'espoir d'intéresser mon auditoire, me rendirent toute ma force et ranimèrent mon courage. Mon débit parut naturel, expressif : après la lecture du premier acte de ma pièce, je vis les figures s'épanouir, je remarquai des signes d'approbation ; et j'avais à peine achevé de lire le second acte, que Grétry se lève et me fiance comme son collaborateur. Encouragé par un suffrage aussi précieux, transporté par l'effet que je produisais, je mis dans la lecture de mon troisième acte, un élan si chaleureux, une élocution si touchante, que j'aperçus des larmes dans tous les yeux, surtout dans ceux d'Antoinette qui me parut plus ravissante encore. Grétry m'embrasse, me remercie de réchauffer ainsi ses vieux

ans; et promet que sous trois mois la musique de Pierre-le-Grand sera terminée. Madame Dugazon me félicite de nouveau, non-seulement sur ma pièce, mais sur la manière avec laquelle j'en faisais sentir toutes les nuances; et la belle Antoinette dont je guettais le son de voix, laisse échapper de ses lèvres de roses : « Je ne connais que l'abbé » Delille qui lise aussi bien que mon» sieur. » Ces paroles tombèrent sur mon cœur, comme les gouttes d'une rosée vivifiante; et me firent tressaillir au point que Grétry lui-même s'en aperçut, et me dit avec une expression toute paternelle : « Allons, remettez» vous! les éloges des femmes sont » enivrans. J'ai passé par là : ils sont » presque toujours le présage d'un » succès; aussi, rarement mes filles se » sont-elles trompées sur les différens » poèmes qui m'ont été présentés. Le » vôtre leur plaît; et cela me confirme

» dans l'espoir que j'ai de cueillir avec » vous une nouvelle couronne. — Il » m'est bien doux, » répondis-je, « d'avoir des garans tels que ces dames ; » et je serais trop heureux si, sous » leurs auspices, je pouvais ramasser » une feuille qui s'échapperait de vos » nombreux lauriers. » Grétry me serre de nouveau la main, et nous annonce alors que devant partir sous peu de jours, pour Lyon, patrie de sa femme, accompagné de sa famille, il emportera mon ouvrage dont il prend l'engagement de rapporter la partition terminée, à son retour des bords du Rhône. Il m'invite à dîner pour le lendemain, avec ma chère marraine qui me reconduit à mon hôtel dans sa voiture, et me fait promettre de la visiter le plus souvent que je pourrai, me choisissant pour son lecteur particulier, et m'inscrivant dès ce moment même au nombre de ses amis. Je crus apercevoir dans

cette invitation si flatteuse, des projets de séduction; mais je me trompais : cette adorable femme aussi délicate que constante dans ses liaisons, était, à cette époque, attachée à l'un des plus brillans princes de la cour, qui l'idolâtrait; et le vif intérêt qu'elle me témoignait, n'était que le mouvement naturel de son ame, que l'effet de l'amour de son art, la portant sans cesse à traiter avec affection tous ceux qu'elle jugeait capables d'alimenter son admirable talent.

J'en eus le lendemain la preuve convaincante. Pendant tout le dîner chez Grétry, qui pour moi, fut un des plus délicieux que j'eusse fait de ma vie, elle ne cessa de parler du bonheur qu'elle éprouvait à lancer les jeunes auteurs dans la carrière, à se les attacher par les liens durables de l'amitié; et me saisissant la main, elle ajouta du ton le plus aimable : « N'est-ce pas que

» vous aimerez toujours un peu votre » marraine? — Mon attachement et » mon respect pour vous, ne finiront » qu'avec votre célébrité, » lui répondis-je, en déposant sur la belle main qui serrait la mienne, le baiser le plus expressif. « Je serais bien trompé, lui dit Grétry, si votre filleul ne vous » faisait pas honneur. — Ne trouvez-» vous pas, » ajoute Antoinette, « que » l'ouvrage de monsieur a quelque » chose de la manière de notre bon *Sé-*» *daine?* — Beaucoup, » dit madame Dugazon, « cela m'a frappée. — Per-» sonne, » répliquai-je, « n'admire » plus que moi, ce peintre de la na-» ture, qu'on ne sait pas toujours » apprécier. Quant à moi, c'est le » modèle que j'étudie avec le plus de » zèle et d'admiration. — Vous ai-» mez Sédaine; » me dit vivement madame Grétry : « Eh bien, je vous » le ferai connaître. Il est brusque

» et même un peu sauvage ; mais le » plus franc et le meilleur des hom- » mes : je suis sûre que vous l'aime- » rez. »

Après le dîner, ma belle marraine qui jouait dans la seconde pièce, me conduisit au Théâtre-Italien dans sa voiture ; et me dit avec cet intérêt d'une véritable amie : « Que pensez-vous » d'Antoinette Grétry ? — C'est, » ré- pondis-je, « l'assemblage le plus par- » fait de tout ce qui peut plaire, inté- » resser. — Elle a vivement saisi les » situations attachantes de votre ou- » vrage. — Elle paraissait en effet y » porter quelque attention. — Je se- » rais bien trompée, si votre lecture » n'avait pas laissé dans son ame une » profonde impression. J'ai vu ses » grands yeux bleus se mouiller de » larmes. — Elles ont failli me couper » la voix, arrêter ma respiration... C'est » une jeune personne parfaitement or-

» ganisée. — Oh! ce sera une femme
» encore plus distinguée par les quali-
» tés de l'ame, que remarquable par sa
» beauté. C'est l'idole de son père : il
» prétend qu'elle l'inspire dans ses
» compositions. — Elle doit être déjà
» très recherchée dans le monde? —
» Sans doute, mais tout ce qui tient
» aux lettres, aux arts, a plus d'attraits
» pour elle, que le prestige éblouissant
» de l'opulence ou de la grandeur; et
» pourtant elle est à même de s'allier
» à certains grands personnages de la
» cour : c'est la filleule de la reine...
» Qu'avez-vous, et d'où vient cette al-
» tération qui se peint sur votre vi-
» sage? — Elle est, dites-vous la filleule
» de la reine? — Marie-Antoinette
» l'aime beaucoup : il ne se passe pas
» de mois qu'elle ne la fasse venir à
» Versailles, où toujours elle la com-
» ble de présens. Chaque fois que sa
» majesté vient à notre théâtre, après

» avoir fait au public ses trois révé-
» rences d'étiquette avec une grace
» inimitable, elle cherche des yeux sa
» charmante filleule ; et de sa loge, lui
» envoie un baiser, aux applaudisse-
» mens de tous les spectateurs. — Un
» pareil honneur doit tourner la tête
» de la jeune personne. — Eh bien,
» pas du tout : elle porte sans doute à
» son auguste marraine le dévouement
» le plus respectueux et le plus tendre ;
» mais elle fuit les grands et ne recher-
» che que la société des littérateurs ou
» des artistes. Ce n'est qu'au milieu
» d'eux, me disait Grétry, qu'elle trouve
» l'aliment qui convient à son cœur,
» à son imagination. Elle n'épousera
» jamais qu'un homme de talent ; et
» n'ambitionne que de partager un jour
» quelque célébrité digne de celle de
» son père. — En ce cas, » répli-
quai-je, « elle court risque de rester
» long-temps fille.... Et ce serait grand

» dommage.... » En ce moment, la voiture s'arrêta devant la porte des acteurs du Théâtre-Italien; je donnai la main à ma chère marraine, et j'allai m'établir à l'orchestre fréquenté par les auteurs ayant leurs entrées. Là, j'unis mes applaudissemens à ceux d'un public nombreux entourant l'inimitable *Nina* de leurs hommages, et me retirai de bonne heure à l'appartement que j'occupais dans un hôtel solitaire, afin de partir le lendemain dès six heures, pour aller instruire mon beau-père à Versailles du succès inespéré que j'avais obtenu chez Grétry, et du bonheur inexprimable que j'éprouvais de l'avoir pour collaborateur. Je me voyais déjà partager sa destinée, la plus digne d'envie. En effet, jamais jusqu'alors je n'avais rencontré de mortel aussi favorisé de la nature et de la fortune. Haute célébrité, grande aisance, bonheur domestique, ivresse paternelle, noble indépendance,

il réunissait tout, et pouvait dire avec Martial [1] : « Je rassemble ici tout ce » qui peut rendre heureux. »

[1] Vitam quæ faciunt beatiorem... hæc sunt.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

—

C'était le quatorze juillet, jour si mémorable dans nos annales. En traversant le quartier Montmartre, pour gagner les voitures de Versailles, je remarquai parmi le peuple une grande agitation. On avait annoncé que quarante mille hommes de troupes royales allaient fondre sur Paris, et mettre tout à feu et à sang. Plus de soixante mille habitans de la capitale, qui, pendant la

nuit, s'étaient procuré des armes au Garde-Meubles, aux Invalides, et plusieurs pièces d'artillerie, formaient une armée civique, et faisaient entendre ces cris de toutes parts : « *A la Bastille!* » *A la Bastille!* » Je crus que c'était quelque secret agent de la cour qu'on avait arrêté, et dont on voulait s'assurer. Je monte en voiture vers six heures et demie; et, en approchant de la barrière des Bons-Hommes, j'aperçois un grand rassemblement du peuple des faubourgs, qui incendiait les bâtimens des préposés aux douanes. Mes covoyageurs et moi, nous eûmes beaucoup de peine à traverser en voiture cette émeute effrayante, et ce ne fut que vers dix heures que nous arrivâmes à Versailles. Je m'empressai d'aller annoncer à mon beau-père et à son ami le député, ce qui se passait dans Paris, et me rendis avec eux à l'assemblée nationale, où je fus admis parmi les suppléans. La

séance fut vive et remarquable. Une députation envoyée au roi pour l'avertir du danger dont on était menacé, étant revenue instruire l'assemblée que le monarque persistait dans ses dispositions contraires au vœu du peuple, et n'écoutait que les perfides conseillers qui trompaient sa justice, abusaient de sa confiance, il fut arrêté qu'on resterait en permanence, tant que cette crise entre le peuple et le monarque ne serait pas terminée. On parlait d'un attentat proposé par les grands faiseurs de la cour, contre la personne des députés du tiers-état. Ceux-ci projetaient de leur côté de se rendre à Paris, et d'aller délibérer sous les auspices du peuple qu'ils représentaient. Les têtes s'échauffèrent : Mirabeau, le jeune Barnave derrière lequel je me trouvais placé, firent briller les plus admirables élans de patriotisme. La moitié de la journée se passa dans de vives conférences entre

les ministres de Louis XVI et les représentans de la nation. L'attaque était aussi forte que la défense, et l'exaspération paraissait égale des deux côtés, lorsqu'on vient annoncer que la population de Paris s'est emparée de la Bastille, et qu'on promène dans les rues la tête du gouverneur de Launay, ainsi que celle du prévôt des marchands. La surprise et la terreur succèdent tout-à-coup aux dissensions, au choc des intérêts particuliers. Les députés du tiers-état, si dédaignés par les grands privilégiés qui se partageaient les faveurs du monarque, ne songèrent plus qu'à préserver la famille royale des dangers qui la menaçaient, et résolurent de lui servir de rempart. Ils décrétèrent qu'ils passeraient la nuit suivante sans désemparer, dussent-ils tomber eux-mêmes victimes de la fureur du peuple qu'avaient excitée les prétendus défenseurs du trône. Cette seconde nuit

fut encore plus pénible que la précédente : au moindre bruit, on craignait une invasion ; mais les députés, fermes sur leurs bancs, et songeant moins à leur danger personnel, qu'aux maux affreux dont la France était menacée, donnèrent en ce moment le plus admirable exemple de ce que peuvent, de ce que doivent faire les délégués d'une grande nation. Leur dévouement pour l'auguste personne du roi, toucha ce prince dont le naturel était bon, mais timide; juste, mais facile à s'égarer. Le duc de Liancourt, l'un des principaux officiers de la couronne, l'éclaira sur la situation de la capitale, sur le mouvement qui se propagerait dans toute la France, et le détermina à révoquer les mesures désastreuses qu'on lui avait fait prendre. Il se rendit au sein de l'assemblée, sans pompe et sans escorte, lui annonça qu'il voulait être un avec la nation; qu'en consé-

quence, il faisait éloigner les troupes dont Paris était entouré, et rappelait au ministère M. Necker, l'idole du peuple. Une députation de l'assemblée nationale se transporte aussitôt à l'hôtel-de-ville de Paris pour annoncer ces changemens inespérés; et la capitale, qui, depuis deux jours, se préparait à repousser le sac et le pillage, passa de la plus grande stupeur et de la plus violente exaspération à l'allégresse générale, aux cris de joie et de bénédictions pour le souverain que venait d'éclairer l'immuable vérité. Leçon précieuse et salutaire pour les rois qu'aveuglent le prestige de la puissance, l'habitude funeste de la domination, et qui, par une seule parole sortie du cœur, par le moindre trait de justice, qu'on regarde comme un bienfait, calmeraient les plus grands orages, et ramèneraient tous les cœurs que leur avait aliénés une maladroite tyrannie. Mais cet

empire conciliateur ne saurait s'exercer que par les princes qui n'ont pas tout-à-fait perdu l'amour et la confiance de ceux qu'ils gouvernent. Sans cela, tous leurs efforts seraient vains. Cela me rappelle ce bel adage de Tacite que devraient répéter les puissans de la terre, lorsqu'ils s'exposent à perdre l'amour du peuple[1] : « Dès qu'un prince est » odieux, le bien ou le mal qu'il fait, » tourne également contre lui. »

Si les deux nuits dont je viens de parler furent pénibles pour les députés du tiers-état, et leur causèrent de vives alarmes, elles furent pour moi bien précieuses, bien profitables, puisqu'elles me procurèrent l'avantage inappréciable de gagner l'attachement et l'estime d'un des jeunes députés populaires dont j'admirais le talent, et dont la

[1] Inviso semel principe, seu benè, seu malè facta premunt.

figure expressive et les manières gracieuses m'inspiraient le désir d'une liaison dans laquelle j'entrevoyais déjà toutes les jouissances de l'esprit et du cœur. Je veux parler de ce jeune Barnave, de cette illustre victime du patriotisme basé sur l'honneur et sur les douces inspirations de l'ame. J'eus l'occasion, dans cette circonstance critique, pendant laquelle je ne quittai pas mon beau-père et son digne ami, de communiquer avec cet orateur si véhément et si persuasif. Nos cœurs s'entendirent, nos goûts et nos opinions nous rapprochaient sans cesse; et, quoique je n'eusse point qualité de représentant du peuple, il vit en moi le partisan le plus sincère des nouvelles doctrines, un jeune avocat plein d'ardeur et de courage, qui désirait faire un nouveau cours d'éloquence à la grande école de la tribune publique. Il me fit admettre dans les réunions particulières des dé-

putés du tiers-état, où s'élaboraient tous les décrets qui devaient régénérer la France, et préparaient cette admirable constitution de 1791, source féconde et régulatrice des droits sacrés du peuple et du souverain, qui, créant une monarchie appuyée sur deux pouvoirs populaires, maintenait la dynastie française, prévenait de grands malheurs; et à laquelle je m'applaudirai, jusqu'à mon dernier jour, d'avoir pu contribuer comme légiste et comme citoyen.

Dans ces réunions particulières des députés du tiers-état, je remarquais principalement *Mirabeau*, m'offrant le modèle de la plus admirable éloquence; *Bailly*, se faisant distinguer par sa douce et insinuante philosophie; *Mounier*, par sa science profonde du *droit des gens* et sa logique serrée, entraînante; *Sieyès*, par cette ardente propagation des droits imprescriptibles du ci-

toyen ; *Rabaut de Saint-Étienne*, par cette heureuse tolérance des différens cultes ; *Camus*, par son austère probité et cette indépendance de caractère qui lui firent dévoiler tant d'abus, dont il fut l'énergique réformateur ; *Le Chapelier*, par sa tête bretonne et son cœur éminemment stoïque, animant ses nombreuses allocutions, et parvenant presque toujours à en faire supporter la prolixité; *Dupont de Nemours*, par l'intégrité la plus inaltérable et cette urbanité patriarcale qui lui firent faire tant de prosélytes à la cause de notre indépendance ; *La Fayette*, par cette grace chevaleresque et cette inoculation du plus brûlant patriotisme, qu'il venait de recevoir aux plaines de Monmouht et dans les bras de Washington ; *Alexandre de Lameth*, digne frère d'armes du héros des deux mondes, et comme lui préférant le titre de citoyen aux vaines

prérogatives de la naissance ; *Tronchet*, *Treilhard*, *Touret* et *Merlin*, légistes profonds, grands compilateurs de lois, préparateurs infatigables et fondateurs de ce Code civil, éternel monument de l'égalité des droits en France, sous lequel a disparu pour jamais l'affreux dédale de la chicane; enfin, ce jeune avocat qui, dès l'âge de vingt-deux ans, avait fait entendre au parlement de Grenoble l'énergique défense de la cause du peuple ; cet orateur du tiers-état, provoquant le serment du Jeu de Paume, non moins solennel et non moins profitable à la liberté que celui des trois célèbres Helvétiens au vallon de Riéden ; ce digne représentant d'une grande nation qui fit déclarer inviolable la personne de ses députés, provoqua la suppression des droits féodaux ; mais ne voulant qu'une liberté pure, telle qu'elle était empreinte dans son ame magnanime, et s'opposant avec cou-

rage aux désordres de l'anarchie. En un mot, cet illustre et infortuné Barnave, qui paya de sa tête l'honneur d'avoir arraché la famille royale à une mort certaine, et que Mirabeau désignait comme *une jeune plante qui monterait haut, si on la laissait croître*..... C'était, dis-je, dans ces réunions particulières des membres les plus célèbres de l'assemblée constituante, au milieu de ces hommes forts de pensées, de dévouement et de courage, que sous les auspices de celui qui daignait m'honorer du titre de son ami, je m'inoculai l'amour de ma patrie, la secrète ambition de la servir par mes écrits, l'immuable résolution de ne jamais compromettre ma dignité d'homme ni ma chère indépendance. Mais en même temps ce fut à cette belle école de l'éloquence oratoire et de la véritable liberté, que je m'armai contre ceux qui ne craignent pas de la défigurer pour

alimenter leurs intérêts, satisfaire leurs passions ; et noyant dans le sang des plus honorables victimes le niveau de l'égalité dont ils décorent leur bannière, s'abandonnent sans réserve à tous les excès, font succéder à la tyrannie d'un seul celle bien plus désastreuse et bien plus révoltante, d'une populace effrénée, mettant sa jouissance à immoler ceux dont elle ne reçut que des bienfaits... monstres affamés, pour lesquels rien n'est sacré ; héros de carrefour, n'ayant à la bouche qu'une sacrilége insolence, dans les yeux que la flamme hideuse de la fureur ; et vont proscrivant au hasard, et frappant aveuglément tout ce qui, comme eux, ne porte pas des lambeaux, ou ne parle pas leur langage révoltant.

Je les ai combattus plus d'une fois au péril de ma vie, ces anarchistes effrénés ; plus d'une fois j'ai soustrait à leurs fureurs le beau pays qui m'a vu

naître; et je ne cesserai jamais de les démasquer, de les signaler à cette belle jeunesse avide de tout ce qui frappe son imagination, et par cela même, si facile à s'égarer... Jeunes gens, qui sortez des bancs de nos lycées, et croyez, en écoutant d'imprudens novateurs, que vous allez renouveler avec eux les héros de Sparte et de Rome, dont les hauts faits sont gravés dans votre souvenir, gardez-vous, ah! gardez-vous de seconder, par un zèle imprudent, par une confiance coupable, ces agens stipendiés des ennemis de l'ordre public! Habituez-vous à sonder le cœur de l'homme, non d'après quelques paroles énergiques avec lesquelles on éblouit un instant; mais d'après les actions de ce même homme et sa position sociale! Ne confondez jamais le citoyen de bonne foi, l'honnête artisan, l'excellent chef de famille avec l'intrigant qui se vend à tous les partis; avec

l'exagéré que gêne, que fatigue l'empire des lois; et qui ne trouve d'aliment pour son imagination flétrie, que dans le bouleversement général, dans l'assassinat, le pillage et l'incendie..... Jeunes Français, espoir, ornement de ma belle patrie, vous dont une éducation soignée a développé les heureux dons que vous aviez reçus de la nature; vous dont les tendres parens font chaque jour de nouveaux sacrifices pour vous poser honorablement sur la scène du monde; *jeune France*, dont j'aime tant à prononcer le nom, à laquelle j'ai consacré mes travaux les plus chers, écoutez, écoutez le vieux conteur de vos mères, de vos sœurs, de vos jeunes amies; écoutez un ancien fondateur de notre indépendance; en un mot, un ami de ce *Barnave*, que chacun de vous eût été fier de prendre pour modèle! Permettez-moi de terminer ce chapitre politique de mes *Récapitulations* par le récit

succinct et fidèle de la destinée de ce même Barnave qu'ont pleuré les véritables amis de la liberté, et qui doit servir d'exemple à tous ceux que séduit et qu'entraîne la licence dont il deviennent les premières victimes !

Barnave, dont l'extérieur séduisant répondait aux nobles qualités de son ame, était doué de cette élocution pénétrante qui porte la conviction dans tous les cœurs et fait de nombreux partisans. C'était surtout parmi les jeunes députés qu'il comptait des amis dévoués et fidèles. Il improvisait à la tribune dans les questions les plus importantes ; et plus d'une fois il lutta victorieusement contre Mirabeau lui-même, qui semblait se complaire à se mesurer avec lui. C'était le coryphée des jeunes orateurs : on résistait difficilement aux élans de son imagination, à cette raison puissante avec laquelle il résumait les diverses opinions, et sur-

tout à ce son de voix qui caresse l'oreille, en même temps qu'il produit la plus entière conviction. C'était principalement dans les discussions où il fallait de l'entraînement, que ce digne représentant exerçait un grand empire sur tous ses auditeurs. Il fut ravissant, admirable, lorsqu'il justifia La Fayette d'avoir participé secrètement à la fuite de Louis XVI et de sa famille. Cette harangue, une des plus belles que j'aie entendues, lui valut un grand honneur et lui coûta la vie. Nommé avec Latour-Maubourg et Pétion pour protéger le retour du monarque fugitif, il se rendit avec eux à Varennes ; et là, au milieu des vociférations du peuple et des armes menaçantes des gardes nationaux, il fit l'épreuve que l'ame la plus forte, la plus stoïque n'est pas toujours à l'abri de cette pitié, de cette déférence irrésistible qu'inspire un auguste malheur. Un de ces événemens

d'où dépend la destinée, et qui soumettraient l'esprit le plus fort, le caractère le plus énergique, attacha Barnave aux augustes captifs par les liens imprévus de la reconnaissance. Dans un moment où ce fidèle délégué de l'assemblée nationale, pénétré de toute l'importance de sa mission, haranguait le peuple à la portière de la voiture du roi, auprès duquel il était placé, et qu'avec cette énergie et cette profonde sensibilité de l'orateur, homme de bien, il invoquait le respect qu'on doit toujours à des accusés, un peloton de gardes nationaux échauffés par le vin, égarés par les imprécations dont on accablait la famille royale, mettent Barnave en joue, et vont trancher son honorable vie, lorsque tout-à-coup madame Élisabeth, sœur du roi, pousse un cri perçant, se jette sur le député patriote et lui fait un bouclier de tout son corps. Cet

auguste et généreux dévouement, l'aspect de cette belle femme, l'angélique douceur de ses traits, et cet irrésistible ascendant de la vertu qui ne calcule ni le rang ni l'opinion pour secourir son semblable, tout concourut à sauver Barnave du danger le plus imminent.

Mais quelle impression profonde fit sur lui ce trait de dévouement et de courage! son trouble était si grand, que d'abord il ne put proférer aucune parole. Ce ne fut qu'après une émotion bien naturelle, qu'il put adresser à la princesse, de ces remercîmens que, malgré toute son éloquence, il ne pouvait dignement exprimer. La présence de Pétion le gênait, il retenait son ame à deux mains; mais la sœur du monarque lui parut être un ange terrestre, qui s'était revêtu d'une enveloppe royale, pour offrir le modèle accompli du sexe auquel Barnave portait un dévoue-

ment si respectueux et si tendre. Celui qu'il ne cessa de prouver à sa libératrice, quelque légitime qu'il fût, devint son arrêt de mort. On attribua à un changement d'opinion, à l'infidélité civique la plus coupable, ce qui n'était que le pur élan de la reconnaissance. Barnave ne se montra plus à la tribune, sans exciter la défiance parmi ceux-là même qui tant de fois avaient admiré son beau talent, son noble caractère. Il s'aperçut, mais trop tard, que cette liberté, dont il avait été l'un des plus ardens propagateurs, était devenue une horrible licence et qu'il n'en pouvait plus réprimer les excès. Après une détention de quinze mois, il fut traduit devant les tigres dévorans, usurpateurs éhontés du titre de juge. Retrouvant parmi eux des compagnons de ses études, des coopérateurs de ses efforts patriotiques, il crut un moment qu'il échapperait au sort dont il était

menacé. L'énumération des services nombreux qu'il avait rendus à la cause sacrée du peuple ; la vive émotion qu'elle produisit sur l'auditoire qui l'entourait ; sa jeunesse et son extérieur si ravissant ; en un mot la dignité qu'il mit dans sa défense, et cette éloquence admirable devenue dans ce moment suprême, le chant du cygne : rien ne put le faire absoudre de l'intérêt qu'il portait à madame Élisabeth ; on avait résolu sa mort. Il entendit son arrêt avec calme et résignation, marcha à l'échafaud comme la victime sans tache qu'on immole aux faux dieux. Là seulement frappant du pied, il s'écria, en levant les yeux vers le ciel : « Voilà » donc le prix de tout ce que j'ai fait » pour la liberté ! ».

Ainsi périt à la fleur de l'âge, l'un des plus brillans orateurs français ; un de ces jeunes plébéiens, qui, comme il le disait lui-même, avait trop d'acti-

vité dans l'ame, trop de chaleur dans la pensée, et surtout une confiance trop aveugle dans la fidélité de ses amis et dans la reconnaissance des hommes. Sa mort me causa une vive et profonde affliction. J'avais appris de lui à m'élancer de toutes mes forces, pour la cause du peuple et la défense des opprimés : comme lui j'espérais m'inscrire au nombre des bienfaiteurs de mon pays.... oh! quel désenchantement vint s'emparer de mes nobles pensées ! quel funeste avenir se déroula tout-à-coup à mes yeux, pour ceux qui consacraient leur existence à sauver celle de la vertu persécutée !.... Comme Barnave, je ne tardai pas, quoique sur une scène moins vaste, à m'apercevoir qu'une secrète envie s'attache toujours à faire payer cher des succès oratoires. Comme Barnave, j'éprouvai l'injustice et l'ingratitude de ceux dont j'avais su conserver la fortune et la vie. Comme Bar-

nave enfin, j'appris à mes dépens, qu'il est un terme où l'énergie patriotique doit s'arrêter; où l'homme de cœur et de probité devient dupe de sa franchise, de ses épanchemens, de ses sacrifices; et me repliant sur moi-même, fuyant et redoutant ces esprits exaltés qui, semblables aux oiseaux de mer, précurseurs des orages, n'existent que dans le choc des partis et la tourmente révolutionnaire, je restai toujours dévoué à la gloire, à l'indépendance de mon pays; mais je pris pour devise et pour régulateur de ma conduite, ces paroles de Térence, dont la vérité m'est démontrée à mesure que j'avance dans la vie, et que j'étudie les hommes: « La licence nous conduit tous à la dé» pravation [1]. »

[1] Deteriores omnes fimus licentiâ.

LA REINE

MARIE-ANTOINETTE.

La prise de la Bastille et la réunion des trois ordres, donnaient aux députés du tiers-état, une attitude imposante et le juste prix du noble courage qu'ils avaient montré dans leurs délibérations. Les grands de la cour ne les regardaient plus, soit dans les rues de

Versailles, soit dans les promenades du parc, avec cet air de mépris et de distance qu'ils avaient conservé jusqu'alors. On commençait à sentir cette égalité d'homme à homme, à reconnaître que tout Français délégué par une province entière, avait un caractère honorable qu'il lui était permis de soutenir avec dignité. Les plus grands seigneurs, les princes du sang et le souverain lui-même, témoignaient pour les représentans de la nation, une déférence très remarquable. En un mot, le clergé, la noblesse et les plébéiens, s'étaient mêlés, confondus, et ne formaient plus qu'une seule et grande famille.

Mais parmi tous les hauts personnages de la cour, aucun n'avait une urbanité plus séduisante, une grace plus parfaite et plus communicative que la reine Marie-Antoinette encore dans tout l'éclat de la beauté. Elle semblait avoir fait une étude particulière de ga-

gner tous les cœurs, et de régner sur eux encore plus par l'amour, que par les prérogatives du rang et de la puissance. C'était tout à la fois Sémiramis et Didon ; ou bien Eucharis et Calypso. Jamais on n'avait réuni plus d'attraits et de majesté : jamais on n'avait été plus digne de l'idolâtrie d'un grand peuple. Chacun éprouvait à son aspect un saisissement dont il était difficile de se rendre maître. Il fallait tout le respect qu'elle inspirait, pour baisser les regards devant elle, et les détourner du plus parfait chef-d'œuvre de la nature. Elle joignait à tous ces dons précieux un son de voix sonore et pénétrant, une repartie vive et brillante, mais sans despotisme, sans nulle afféterie : elle savait ordonner avec un charme tout particulier : on n'était point humilié d'obéir à ses ordres. On s'attachait à sa personne pour ce qu'elle valait, et non pour ce qu'elle était : avantage bien rare pour les têtes

couronnées! Comme le dit Sénèque : « Les rois ont peu d'amis qui s'attachent à eux seuls [1]. »

Marie-Antoinette en fit elle-même l'expérience : jamais aucune souveraine, douée de tout ce qui fait chérir et respecter, ne fut entourée de plus d'intrigues attentatoires à son repos, à sa majesté. Jamais femme ne fut plus abusée dans sa confiance, plus trahie dans ses affections. La cour de Louis XVI était livrée, à cette époque fatale, aux intrigues de personnages puissans qui voulaient envahir toute l'autorité, aux machinations d'habiles et célèbres jongleurs, prétendant tout asservir aux prestiges éblouissans de leur art mensonger. Le monarque lui-même, dont la timidité était portée jusqu'à la sauvagerie, s'occupait de la chasse, des arts mécaniques, de l'instruction préli-

[1] Pauci reges, non regna colunt.

minaire de ses enfans; et laissant tous les ambitieux manœuvrer à leur aise, il oubliait toujours qu'un roi doit tenir d'une main ferme les rênes de l'état que Dieu lui a confiées, et garder le suprême pouvoir, seul conservateur de la majesté du trône et du bonheur du peuple.

Cette insensible condescendance à tous les caprices et à la morgue insolente des gens de cour, avait amené la révolution. Vainement les grands privilégiés voulaient alors en arrêter le torrent; il débordait de toutes parts. La reine, qui chaque jour en faisait la pénible épreuve, s'étudiait sans cesse à calmer les esprits, à déjouer les agitateurs, en redoublant de grace et de bonté. Depuis long-temps l'usage réunissait tous les jeudis sur la terrasse de l'Orangerie, ce que la cour et la ville avaient dans les deux sexes, de plus remarquable par l'élégance des formes, des manières,

en un mot par cette tournure française qu'à cette époque enviaient et cherchaient à imiter tous les étrangers qui visitaient le magnifique séjour de Versailles. La plus brillante société de Paris s'y réunissait ce jour-là même. On eût dit le rendez-vous de tout ce que la nature et l'art pouvaient créer de plus ravissant. L'imposante beauté des jardins, la magnifique collection des statues de nos grands maîtres; des fleurs innombrables des quatre parties du monde; des gazons toujours frais, et l'odeur enivrante de cinq cents orangers dans toute leur parure, qui s'élevait jusqu'à la terrasse comme une vapeur enivrante; cette vaste étendue des bois de Satori, ce lac immense, appelé la pièce des Suisses; ce bruit caressant des jets d'eau, des cascades qui percait à travers les plus délicieux ombrages; et surtout ce riche et curieux mélange de princes, de grands

seigneurs, de magistrats, de légistes, d'industriels, d'artistes composant, pour ainsi dire, l'élite de la nation : tout charmait les yeux, exaltait l'imagination; tout inspirait une secrète fierté d'appartenir au peuple tout à la fois le plus énergique, le plus instruit et le plus policé de l'univers.

La reine ne manquait jamais de venir embellir de son auguste présence un concours aussi rare, aussi varié. Mais elle ne s'y montrait que sous la toilette la plus simple, et dépouillée de tous les ornemens de la royauté. Soit qu'elle voulût éviter ce cérémonial d'étiquette qui la fatiguait; soit qu'elle éprouvât quelque plaisir à se faire remarquer moins comme reine de France, que comme une des plus belles femmes de son royaume, elle descendait de ses appartemens, sous un simple vêtement blanc, sans la moindre recherche; mais dessinant les plus belles formes. Ses

longs cheveux blonds étaient réunis en tresses, sous un simple chapeau de paille. Elle donnait ordinairement le bras à l'une de ses dames d'honneur; et suivie seulement d'un chasseur remarquable par sa taille élevée et sa figure imposante, elle se promenait comme une simple habitante de la ville ou des environs, traversait les différens groupes qui se formaient sur son passage; et semblait dire par son regard et son maintien, à toute cette brillante jeunesse française empressée sur ses pas : « Qui de vous ne serait le » chevalier, le défenseur de sa reine? »

Souvent après avoir parcouru plusieurs fois toute l'étendue de la terrasse, elle venait s'asseoir sur un des bancs de marbre blanc qui s'y trouvent posés de distance en distance. Et là, s'épanchant avec cette gracieuse urbanité et cette gaîté de bon ton dont elle offrait le modèle le plus parfait, elle passait en re-

vue toutes les personnes défilant sous ses yeux. On eût dit qu'elle devinait la pensée de ceux qui attachaient sur elle des regards avides, et semblaient lui dire : « La reine de France n'a rien à » craindre au milieu de nous. » Entourée en effet de tant d'hommages qu'elle méritait à tant de titres, Marie-Antoinette s'abandonnait avec confiance à tous les prestiges dont elle était environnée... Hélas ! tout est illusion pour les grands de la terre ; et comme le dit Juvénal : « La suprême puissance, » dès qu'on la flatte, se croit égale aux » dieux [1]. »

Je me mêlais souvent dans la foule nombreuse qui tous les jeudis, de sept à neuf heures du soir, remplissait dans les grands jours d'été, la terrasse de l'Orangerie. Tout ce que l'élégance et la mode avaient de plus ravissant, était

[1] Cùm laudatur, dìs æqua potestas.

étalé par l'un et l'autre sexe dans ce royal séjour. Jamais on n'a vu, jamais peut-être on ne verra la grace et la galanterie françaises portées à un aussi haut degré de splendeur et de perfection. Jamais surtout l'empire des femmes ne fut exercé par elles avec plus de succès. On croyait être environné des houris, on se croyait transporté par un pouvoir magique, au paradis de Mahomet... Un soir je revenais du Petit-Trianon, séjour enchanté non moins que les jardins d'Armide. J'y avais conduit une jeune dame des environs de Tours, enceinte de quelques mois, et qu'accompagnait son père, ancien militaire et chevalier de Saint-Louis. Nous étions revenus à pied, et ma jeune compatriote excédée de fatigue, cherchait quelque endroit commode où elle pût se reposer. Mais toutes les places étaient prises, tous les bancs étaient occupés. La jeune dame se décide alors

à s'asseoir sur un des carrés de gazon que l'abondante rosée du soir rendait humide : la jolie promeneuse était tout en sueur; un pareil repos devenait dangereux; nous nous y opposâmes son père et moi : et tandis que nous cherchions les moyens d'y suppléer, j'aperçois à vingt pas de nous, un des bancs de marbre qu'occupaient seulement deux femmes, dont l'une me tournait le dos, et dont l'autre qui paraissait à peu près sexagénaire, causait avec la première du ton de la plus grande intimité. Je prends ma course et vais m'emparer de la partie du banc qui restait vide, en m'asseyant un peu familièrement à côté de l'inconnue; celle-ci, surprise et blessée peut-être d'un pareil acte de possession, se retourne et lance sur moi un regard imposant... Je reconnais la reine. Surpris à mon tour et troublé à cet aspect majestueux, je recueille mes esprits, et

je m'excuse de mon étrange méprise, en désignant le chasseur de sa majesté, qui dans ce moment même, éloigné de sa maîtresse, occupé à voir des bateleurs faire leurs tours d'adresse, m'avait fait prendre le change. La reine ne put s'empêcher d'approuver mes raisons par le plus gracieux sourire; et sur ce que j'ajoutai que la place dont je m'étais si imprudemment emparé, était destinée à une jeune dame enceinte, accablée de fatigue, Marie-Antoinette me dit avec une affabalité qu'embellissait un ton de la plus gracieuse plaisanterie : « Il ne faut pas que » cette dame soit privée des hauts faits » de son digne chevalier : veuillez, » monsieur, veuillez aller l'inviter de » ma part à venir occuper auprès de » moi la place que vous avez si vaillamment conquise. » Je courus instruire ma belle compatriote de mon étrange aventure, et de l'honorable in-

vitation dont j'étais porteur. La jeune dame éprouva la plus vive émotion, et déclara que, malgré son extrême fatigue, elle n'oserait jamais s'asseoir auprès de la reine. « Mais cette invitation, » lui dit son père, est un ordre auquel ne » peut se soustraire la fille d'un cheva- » lier de Saint-Louis. » En achevant ces mots, il l'entraîne sur mes pas, et la présente lui-même à Marie-Antoinette qui, à la vue d'un vieux militaire décoré, se lève, le salue avec la grace la plus majestueuse, et fait placer à ses côtés la jeune dame à la fois si touchée et si interdite, qu'elle ne peut d'abord proférer une parole. La fatigue et l'émotion font couler sur sa figure charmante une sueur dont s'aperçoit la reine; et à un signe fait à son chasseur revenu derrière elle, celui-ci court chercher dans les appartemens un coussin de velours sur lequel s'assied, d'après les vives instances de sa majesté,

la jeune dame que ce trait de bonté touche au point que des larmes s'échappent de ses yeux. Elle voudrait exprimer sa reconnaissance ; mais le respect la retient, l'admiration lui coupe la voix. « Ces bancs de marbre sont trop » froids pour vous dans ce moment, » ajoute Marie-Antoinette, avec un accent qui partait du cœur. « Votre état » exige les plus grands soins ; il est » tout naturel que la reine de France » prenne soin du petit-fils d'un che- » valier de Saint-Louis... nous ne sau- » rions trop nous entourer de servi- » teurs fidèles. » En prononçant ces derniers mots, elle porta les yeux sur moi, pour juger sans doute de l'effet qu'ils produiraient. Je repartis à l'instant même avec cet élan d'un cœur français qu'exaltait cette scène ravissante : « Eh ! qui ne donnerait son sang » et sa vie pour votre Majesté? »

Ma charmante compatriote un peu

remise de son émotion, trouva la force de répondre aux questions que lui fit la reine sur le beau jardin de la France qu'elle habitait, sur l'âge, le caractère et la profession de son mari, sur les plaisirs qu'offrait la capitale; enfin sur ce qui l'avait frappée le plus au séjour de Versailles. « Après l'insigne honneur » dont votre Majesté daigne me com- » bler, » répond la jeune dame, « et qui » jamais ne s'effacera de mon souvenir, » ce qui m'a causé le plus de surprise, » ce qui, sur tous mes sens, a produit » un enchantement que je ne puis dé- » finir encore, c'est, je l'avouerai, le » petit Trianon d'où j'arrive, et dont » le goût, l'élégante simplicité, et cette » réunion de tout ce que les arts ont » produit de plus parfait, m'ont jetée » dans un ravissement qui m'a con- » vaincue, madame, que ce lieu de » délices ne pouvait être l'ouvrage que » d'une auguste main habituée aux

» prodiges de la perfection. » Cette réponse, faite par la bouche la plus fraîche et la plus expressive, parut plaire à Marie-Antoinette. Elle redoubla de questions sur l'esprit des habitans des bords de la Loire, exprima le regret de n'avoir jamais pu les visiter, récapitula surtout avec une intention très marquée, les preuves de dévouement et de fidélité que cette belle portion du peuple français avait dans tous les temps données à ses rois ; puis, attachant sur moi un nouveau regard observateur, elle termina par ces paroles d'une expression pénétrante : « Puissent leurs » descendans les imiter, et se convain» cre par eux-mêmes que nous ne » sommes pas indignes de leur amour ! » Le coup-d'œil qu'elle jeta sur moi en s'éloignant, ne me permit plus de douter qu'elle me prenait, à mon costume, pour un député du tiers-état, et qu'elle avait un pressentiment de tous les trou-

bles qui menaçaient la France. Je m'inclinai respectueusement, et je la suivis des yeux avec un secret tressaillement qui se renouvela plus vivement encore, lorsqu'un hasard, presque aussi étrange que le premier, me conduisit de nouveau devant cette femme adorable réunissant alors tout ce qui constitue la véritable souveraine, et dont les traits majestueux, le son de voix et le charme inexprimable sont restés pour jamais empreints dans mon souvenir.

Première Représentation

DE

PIERRE-LE-GRAND.

—

Ce fut quelques mois après cette mémorable aventure, que luit un des jours les plus importans de ma vie, et qui influa si puissamment sur ma destinée. Le 13 janvier 1790, eut lieu au Théâtre-Italien, alors l'Opéra-Comique, la première représentation de l'ouvrage en trois actes, dont Grétry s'était chargé

de faire la musique. Mon cœur tressaille encore en ce moment des diverses sensations qu'il me fallut éprouver. Mon association avec le célèbre compositeur, l'idole de la France, m'environnait de préventions favorables, de flatteuses espérances. L'élite des acteurs que réunissait notre ouvrage; le zèle et le vif intérêt qu'ils ne cessaient de me témoigner; l'effet qu'avait produit la pièce aux répétitions générales; en un mot, ces présomptions flatteuses qui circulaient parmi les diverses personnes attachées au théâtre : tout semblait se réunir pour m'offrir le présage d'un succès..... Il passa mon espérance. Les chants si gracieux et si naturels de Grétry; et tout-à-coup cette couleur et cette vérité dramatique qu'ils offraient dans les situations animées, s'emparèrent de tous les spectateurs, et les frappèrent d'un mouvement électrique, spontané. Ce n'était point, à cette

époque heureuse et si profitable à notre scène lyrique, ce n'était point par des efforts d'orchestre et des modulations bruyantes qu'on obtenait le suffrage des spectateurs; c'était par l'expression de la vérité, par des chants faciles qui se gravaient aisément dans la mémoire; c'était surtout par une peinture fidèle des temps, des mœurs et des personnages qu'on voulait représenter : c'était enfin ce qu'entendait si bien mon illustre collaborateur. Dès l'admirable ouverture de *Pierre-le-Grand*, l'enthousiasme régnait dans toute la salle. Elle peignait si fidèlement un grand chantier de constructeurs travaillant au premier vaisseau de la Russie, construit par les mains de son empereur! Elle exprimait tour-à-tour, au lever de la toile, le mouvement, l'agitation, et en même temps l'ordre des nombreux ouvriers; les coups de marteau, le bruit des haches, de la scie; on se croyait

sur les bords de la mer : on respirait l'odeur du goudron : on assistait à la préparation des cordages... Bientôt madame Dugazon, dans le rôle de la veuve d'un soldat livonien, se livrant à tout l'amour que lui inspirait le czar, qu'elle croyait être un simple charpentier, se montra digne d'un des plus grands potentats de l'Europe, et fit briller dans son rôle, le plus important de la pièce, cette ame de feu, cette grace irrésistible et ce naturel si parfait qui l'avaient portée au plus haut degré de célébrité. Elle cueillit, à elle seule, plus de la moitié des lauriers dont le public daigna nous décerner une couronne. Il me fallut paraître sur le théâtre avec Grétry, derrière lequel je me cachais, espérant que je ne serais pas aperçu sous les rayons de son auréole ; car, en ce moment même, où un auteur de vingt-cinq ans pouvait aisément perdre la tête, j'eus le bonheur de me rappeler

ces paroles de mon beau-père, assistant à cette première représentation avec son ami le député : « Ce n'est pas le » tout que d'obtenir un succès, il faut » encore savoir l'expier. » Utile vérité que je n'ai cessé de mettre en pratique, et qui toujours m'a profité.

L'usage au théâtre, est d'aller remercier les acteurs dont le talent et le zèle ont contribué au succès d'un nouvel ouvrage : mon premier tribut appartenait de droit à l'héroïne de ma pièce; et je me présentai à la loge de madame Dugazon, au moment où elle y rentrait haletante et couverte de sueur. Elle était accompagnée de Grétry qu'elle tenait sous le bras, et de plusieurs personnes qui la félicitaient sur le talent inimitable qu'elle venait de montrer. Elle se jette sur son canapé; m'aperçoit et me tend la main que je couvre de baisers brûlans. « C'est un engage- » ment pris entre vous et nous : » me

dit-elle avec cette expression qui allait si droit au cœur. « Vous vous devez » tout entier à une carrière dans la- » quelle vous débutez si bien. » Ces mots fixèrent pour toujours ma vocation ; et je promis de me livrer exclusivement à l'art dramatique. Je priai ma marraine de me permettre de sceller cet engagement, par un baiser sur ce beau front où se peignaient si bien toutes les impressions de l'ame. Elle y consentit et voulut essuyer l'eau qui coulait encore sur sa figure si noble et si ravissante ; mais me jetant à son cou, et la pressant dans mes bras, je m'écriai, en lui prenant plusieurs baisers de suite : « Oh ! que c'est bon la sueur de » l'actrice à qui l'on doit un succès !... »—Allons, allons, » dit Grétry avec son sourire malin ; « c'est un gourmet : cela » promet pour l'avenir. » Madame Dugazon ne fut aucunement blessée de mon audace ; et me voyant passer à plu-

sieurs reprises la langue sur mes lèvres, comme si elles eussent été couvertes d'ambroisie, elle ajouta elle-même en souriant avec bonté : « Notre jeune » auteur, si je ne me trompe, me ren- » dra fière d'être sa marraine. »

Comme nous nous épanchions mutuellement de la sorte, un garçon de théâtre vint m'avertir que le baron de Staël, gendre de M. Necker, demandait instamment à me parler. Parmi les couplets qu'on venait de chanter à la fin de la pièce, il en était un où Pierre-le-Grand désignait le célèbre Lefort, son confident et son ami qui l'avait accompagné dans ses voyages en Europe ; et j'avais cherché à exprimer dans ce couplet tout ce qu'un monarque doit à un ministre qui le seconde à conquérir l'amour de son peuple. Cette heureuse allusion au ministre de Louis XVI, alors si cher à la nation française, fut saisie avec enthousiasme :

on le fit repéter, et tous les regards se portèrent vers la loge de madame de Staël. Celle-ci, ne put se défendre d'une ivresse filiale bien naturelle; et ne doutant pas que l'intention de l'auteur avait été de rendre au contrôleur-général, l'hommage qu'il méritait à plus d'un titre, elle était restée dans sa loge; et avait envoyé son mari prier le jeune lauréat de venir recevoir l'expression de sa reconnaissance. Telle fut en effet la prière très instante que me fit le baron de Staël, avec toute la grace dont il était capable. Je lui répondis que j'étais en ce moment trop vivement ému, trop hors de moi, pour m'exposer à de nouvelles impressions; que je le suppliais de faire agréer mes excuses à madame la baronne, à son honorable famille; et que le suffrage d'une des jeunes femmes les plus célèbres de la France, était le complément de mon succès.

J'accompagnai donc Grétry, pour aller remercier nos acteurs dans leurs loges respectives : parmi eux étaient MM. Granger, Narbonne, Chenard et Philippe; mesdames Gonthier, Saint-Aubin et Rose-Regnault. La première surtout, avait rempli dans la pièce, le rôle d'une mère villageoise excellente femme, avec cette verve et cette perfection de vérité dont elle était le plus rare modèle. Là de nouveaux encouragemens; là de nouvelles promesses de m'inscrire parmi les auteurs qui étudiaient le genre de l'Opéra-Comique; et cherchaient principalement à imiter la manière de *Sedaine* surnommé le grand charpentier dramatique.

Le destin voulut que cette belle journée fût complète et m'environnât de toutes les jouissances qui peuvent enivrer et l'esprit et le cœur. Grétry avait coutume, lorsqu'il donnait une première représentation de ses ouvrages, de réu-

nir le soir à souper ses amis les plus intimes. Le spectacle alors commençait à cinq heures et demie, et finissait à dix. Heureux temps ! époque ravissante où les soupers étaient en vogue ; où l'on pouvait récapituler sa journée, le verre en main, entouré de ses amis et de jolies femmes ; où l'on frondait gaîment les travers du siècle, les caprices de la mode, les grands en place, les aventures galantes ; où l'on passait en revue les nouvelles productions des gens de lettres, des artistes, les succès au barreau ; où l'on formait, pour ainsi dire un recueil complet de tout ce qui pouvait remuer le cœur, exalter l'imagination, provoquer la gaîté, aiguiser la saillie, et porter au plus haut degré de perfection cette galanterie française, et ce caractère national qu'on citait dans toute l'Europe comme le plus aimable et le plus généreux ! Délicieuses soirées, charmantes réunions ! rendez-vous des

femmes brillantes et des hommes célèbres ! École utile et profitable pour l'adolescent qui débutait dans le monde, pour le poète montant sa lyre et le peintre essayant ses pinceaux! Patronage précieux pour le talent à son aurore! feu sacré composé de ce que l'ame a de plus dévorant, l'esprit de plus inflammable; et qui comme celui des vestales, entretenu par les graces et la beauté, ne s'éteignait jamais!.... Soupers français, en un mot, si bien dépeints par les chansonniers du temps, et si recherchés par les étrangers, ah ! que n'existez-vous encore ! nos cercles seraient moins tristes, moins monotones; nos spectacles mieux composés, nos jeunes gens moins tranchans, moins sérieux; et nos femmes mieux appréciées et surtout plus respectées !.... Soupers de Paris, qui exerciez une si grande influence sur la perfection du goût, la splendeur de la nation, l'empire des

lettres et des arts et la prospérité du commerce, délicieux soupers de Paris, combien je vous regrette, et de quels souvenirs vous ranimez encore la fin de ma carrière !

Je me rendis donc chez Grétry, vers dix heures et demie; et j'y trouvai la réunion la plus gaie, la plus remarquable par les beaux noms qui la composaient. Là Vien, Joseph-Vernet, Greuze, Ménageot et madame Lebrun parée de toutes les graces de la jeunesse, de tous les attraits de la beauté, formaient un groupe des plus beaux talens de l'école française. Ici l'abbé Delille, Marmontel, Sedaine et le vieux Favart, offraient la réunion de ce que la poésie et l'art dramatique comptaient de plus recommandable. Sur un grand canapé de damas cramoisi, étaient placées les deux filles de Grétry, avec les trois demoiselles *Hall*, dont le père était le peintre en miniature du cabinet de la

reine : ces cinq jeunes amies, chacune dans un genre différent, réunissaient au premier coup-d'œil tout ce qui peut éblouir les yeux; et sitôt qu'on les abordait, on éprouvait ce charme ravissant que produisent l'usage du grand monde, et le reflet imposant d'une éducation perfectionnée. Dès que le valet de chambre m'annonça, Grétry vint à ma rencontre, et me présenta à toutes les personnes réunies, comme un jeune athlète qui vient de triompher dans son premier combat. L'abbé Delille m'adressa je ne sais quelle citation latine exprimant combien nous est chère la première palme que nous cueillons : me rappelant alors ce joli vers de Juvénal que je relisais souvent à cette époque, je répondis en m'appuyant sur le bras de Grétry : « *Stratus humi palmes vi-* » *duas desiderat ulmos* : » Qu'est-ce que cela veut dire? demande mon illustre collaborateur à l'abbé Delille. Ce-

lui-ci habile et élégant traducteur des poètes latins, répond en ces termes, avec un sourire approbateur : « *La* » *palme nouvelle ramperait sur la terre*, » *sans l'ormeau qui la soutient* : » Chacun applaudit à ma citation ; Grétry me donna la plus tendre accolade, et semblait en cet instant m'élever jusqu'à lui : je vis tressaillir sa fille Antoinette ; et ses deux grands yeux bleus se mouillèrent de douces larmes : Marmontel et le vieux Favard m'honorèrent d'un serrement de main ; et Sedaine m'embrassant avec sa brusque franchise, me dit d'une voix qui retentit jusqu'au fond de mon cœur : « Je me console de » vieillir : j'ai trouvé mon successeur. »

On annonce que le souper est servi : j'offre la main à madame Grétry, bonne et joyeuse Lyonnaise, qui me fit placer à sa droite ; mais au moment où j'obéissais à ses ordres, un domestique, d'après un signe que lui fit Antoinette,

déposa devant moi une couronne de laurier et d'immortelles, qui me causa une si grande confusion, que je n'osais lever les yeux ni proférer une parole. Ma tête toutefois s'exalta, et, tout en feignant de prendre part à la conversation, devenue très animée, je fis les vers suivans que j'adressai, d'une voix altérée, à la belle Antoinette au moment où l'on but à la santé des auteurs de *Pierre-le-Grand* :

Voudriez-vous d'un jeune auteur
Égarer la raison, par ce brillant hommage ?
C'est bien assez du délire enchanteur
Que le succès de son premier ouvrage
En ce moment fait naître dans son cœur.
Que dis-je? Eh! n'est-ce pas à votre illustre père
Que je dois l'aveu du parterre
Habitué depuis long-temps
A l'admirer, à répéter ses chants ?
C'est lui qui de sa gloire en ce jour m'environne :
Et tout ce que je puis ici m'approprier,
C'est une feuille de laurier
Qui s'échappe de sa couronne.

En achevant ces mots, je pose le laurier et les immortelles sur la tête de Grétry : c'était sa trente-quatrième couronne. Il me permit d'en détacher une fleur que je conserve encore ; et voulant m'indemniser amplement de la portion qui me revenait dans le don précieux de sa charmante fille, il m'ordonne de l'embrasser : elle baisse les yeux, une rougeur subite colore sa figure céleste et la rend plus belle encore. Je pose avec une respectueuse émotion mes lèvres tremblantes sur ce front empreint de la plus ravissante candeur ; mais, quoiqu'à peine j'eusse osé l'effleurer, j'éprouvai tout-à-coup un saisissement qui m'ôta la respiration, et je sentis que de toutes les impressions que j'avais reçues dans cette mémorable et délicieuse soirée, cette dernière était celle qui pénétrait le plus avant dans tous mes sens. La jeune personne, d'un esprit remarquable, et

surtout d'une pénétration dévorante, s'aperçut aisément de mon trouble, attacha sur moi des regards scrutateurs, comme cherchant à deviner toute ma pensée; et soit présomption de ma part, soit effet du véritable délire où j'étais plongé depuis cinq heures entières, je crus m'apercevoir qu'elle me savait gré de n'avoir appuyé mes lèvres sur son beau visage, que comme le zéphir qui caresse en passant une rose nouvelle. Je ne pus me défendre, tout modeste que j'étais, de l'idée ou plutôt de la certitude d'avoir fait éprouver à l'adorable Antoinette une portion du trouble que je ressentais..... On verra par la suite que je ne m'étais pas trompé.

PREMIÈRE ENTREVUE

AVEC

LA BARONNE DE STAEL.

—

J'habitais alors un joli petit appartement rue et hôtel du *Croissant*, près celle du Gros-Chenet. Grétry demeurait rue Poissonnière, en face de celle Beauregard ; de façon que je n'avais à parcourir que la rue Saint-Roch pour me rendre auprès de lui. Mon habitation, dans cet hôtel garni, tenu par une famille

MADAME DE STAËL.

Page 11.

honorable, m'était d'autant plus chère, qu'elle formait au centre de Paris, une paisible retraite, dont la vue s'étendait sur des jardins. Ce qui surtout donnait un grand prix à ma charmante demeure, c'est qu'elle était au-dessous de celle de Berquin, dont j'entretiendrai mes lecteurs avec tout l'intérêt qu'inspire la mémoire de l'*Ami des Enfans*.

J'avais passé la nuit la plus agitée, mais la plus délicieuse. A peine étais-je éveillé, que le portier de l'hôtel vint m'instruire que les garçons du Théâtre-Italien demandaient à m'offrir le bouquet d'usage et leurs félicitations sur mon succès. Prévoyant sans doute que je paierais généreusement ma bienvenue à leur théâtre, ils avaient fait faire le bouquet le plus frais et composé des fleurs les plus rares. Il me vint à l'idée de l'offrir à celle qui, la veille, m'avait décerné la couronne dont je ne m'étais pas dessaisi sans quelque regret. Je

hâte donc ma toilette, assez recherchée à cette époque, et me disposais à me rendre rue Poissonnière, lorsqu'entre chez moi le baron de Staël. Il venait me témoigner, tant en son nom qu'en celui de la famille Necker, les remercîmens les plus flatteurs de l'allusion que le public avait saisie avec tant d'empressement. On désirait me recevoir au contrôle-général où tous les jeudis se formait une réunion de savans, de gens de lettres et d'artistes, parmi lesquels la fille du ministre commençait à se faire un grand nom. Elle avait été si vivement touchée de l'hommage public que j'avais fait rendre à son père, qu'elle voulait venir elle-même à mon hôtel garni, m'inviter à ses soirées si renommées dans la capitale. En un mot, je fus comblé de remercîmens et de félicitations par l'ambassadeur de Suède, qui me parut être le meilleur des hommes : je lui promis de

me rendre à ses honorables instances.

Je m'empressai d'aller porter mes fleurs à la belle Antoinette que je trouvai dans le cabinet de son père, occupée à écrire, sous sa dictée, un fragment de ses *Essais sur la musique:* ouvrage attachant et qui donne une juste idée de tout ce que doit surmonter un artiste, pour atteindre à la célébrité. Je demandai à mon illustre collaborateur la permission d'acquitter une dette sacrée, mais en partie seulement. Quelque brillant que fût mon bouquet, il ne pouvait valoir les immortelles et le laurier de la veille. Grétry justement avait placé cette couronne sur sa pendule, et son aspect me fit tressaillir de nouveau. Antoinette accepta mes fleurs dont elle détacha une rose qu'elle posa dans ses cheveux blonds relevés en tresses autour de sa tête, et me remercia d'un air qui ne me laissait plus douter qu'on accueillait

mon hommage avec un secret plaisir.

Enfin le jeudi suivant je me rendis, accompagné de Grétry, devenu mon guide tutélaire, au contrôle général où M. Necker me reçut avec une imposante urbanité. Dès les premiers mots qu'il m'adressa, je reconnus l'homme d'état, ami du peuple, et s'occupant de soutenir ses droits. Nous reçûmes un accueil tout aussi flatteur de madame Necker, dont la digne impassibilité et le ton d'indulgence répandu sur toute sa personne, inspiraient une vénération et en même temps une confiance entière, un dévouement sans bornes. On croyait voir une vertu chrétienne personnifiée, et descendue sur la terre pour offrir aux femmes un modèle parfait de douceur, de patience et de charité.

Quant à madame de Staël, qui reçut Grétry avec cette haute déférence qu'on doit à un homme célèbre, je n'oublierai jamais la dévorante expression de ses

yeux. Elle avait beaucoup de ressemblance avec son père : aussi remarquait-on sur sa figure quelque chose de mâle et de prononcé, qui contrastait singulièrement avec son sexe. Son teint bourgeonné et ses lèvres arides annonçaient un travail opiniâtre et bien des veilles consacrées à l'étude; ses mouvemens n'étaient point sans grace ; mais ils me semblaient impérieux, exigeans; sa voix était sonore, et sa prononciation rapide, énergique. Une secrète et continuelle préoccupation produisait quelquefois chez elle de ces distractions que réparait aussitôt un trait de flamme, une ingénieuse repartie. En un mot, le premier abord de cette femme illustre n'avait rien d'imposant ni de flatteur ; mais l'écoutait-on quelques instans, se livrait-on avec elle à des communications sociales, à des discussions politiques ou littéraires, on était ravi, subjugué. Chaque mot qui sortait de cette

bouche expressive frappait l'imagination, charmait l'esprit : tout coup portait ; et malgré la plus franche modestie qui ajoutait encore à la séduction, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître une supériorité qu'on avouait avec franchise, et qu'on supportait sans souffrance. Madame de Staël me produisait l'effet d'un génie créateur ayant pris la forme d'une femme sans beauté, afin de moins humilier les hommes qui oseraient entrer en lice avec elle.

Je ne fus plus étonné de cette justesse d'idées, de cette élocution remarquable, et surtout de ce tact si fin, de ces aperçus si profonds, en promenant mes regards sur tous les personnages célèbres dont cette muse nouvelle était environnée. Là, je remarquais *La Harpe*, dont l'œil envieux, l'attitude carrée et la morgue sardonique annonçaient l'implacable détracteur de toute nouvelle réputation. Ici l'*abbé Morellet*,

qu'on surnommait le Théologien de l'Encyclopédie, faisait abjuration de la soutane et du petit collet, pour composer des chansons gaillardes, et dire aux femmes de jolis riens. Là, *Marmontel*, par d'agréables récits, faisait oublier la froideur de son imagination et l'aride perfection de son style. Ici l'abbé *Sieyes*, au regard d'aigle, aux lèvres pincées, au large front, réceptacle des plus hautes idées libérales, rédigeait son *Essai sur les principes*, ou bien sa mémorable brochure intitulée : *Qu'est-ce que le Tiers-état?* et cela tout en racontant l'anecdote du jour, et pressant une main de madame de Staël, son élève chérie. Plus loin *Boufflers*, à la figure commune, mais ouverte et riante, et dont chaque mot, chaque plaisanterie, parfois un peu leste, provoquaient le rire, excitaient la gaîté, semblait reprocher au chevalier *de Parny* son excessive timidité, son ignorance de

son propre mérite qui déjà le faisait surnommer le *Tibulle français*. Près d'eux *Rivarol* et *Champcenets* rédigeaient dans un coin le *Petit Dictionnaire des Grands Hommes*, et flagellaient avec une audacieuse gaîté, ceux-là même dont ils se disaient les amis : jongleurs spirituels et brillans, tenant le dé qu'on leur laissait prendre pour s'amuser; égoïstes à la mode, véritables roués de cour, dont la morale était fidèlement dépeinte dans ces deux vers :

> Quel bien est solide aujourd'hui ?
> Le plus sûr est celui qu'on mange.

A cette jactance éblouissante de Rivarol, aux traits vifs et mordans qu'il décochait principalement sur les députés du tiers-état, je le pris pour un de ces grands privilégiés qui redoutaient l'égalité des droits en France ; et m'adressant à un homme dont la figure noble, imposante, et le digne main-

tien prévenaient en sa faveur, je lui demandai quel était ce grand seigneur qui soutenait son parti avec autant de verve que de malice. « Lui, grand sei-» gneur! » me répondit à demi-voix l'inconnu, ne pouvant réprimer un sourire; « c'est Rivarol. — Ah ! je ne » suis plus surpris, » lui dis-je, « de » ce feu d'artifice pétillant sans cesse; » on dirait qu'il tient un prisme en » main, pour éblouir tous ceux qui » l'approchent : il me produit l'effet » d'un fou venant de faire piler un dia-» mant dont il nous jette la poussière » aux yeux, pour nous empêcher d'y » voir clair. — Vous êtes bon physiono-» miste, » me dit madame de Staël, en éclatant de rire, et me regardant de la tête aux pieds; « ce portrait-là vaut » bien les malins croquis et les folles » caricatures que nous fait Rivarol. »

Je m'éloignai de ce groupe frondeur, mais brillant, pour m'approcher d'un

autre qui convenait mieux à mes goûts, à mon caractère. Il était composé de l'*abbé Delille*, alors dans l'apogée de sa gloire, et que j'avais déjà vu chez Grétry auprès duquel il était assis. Je demandai le nom de l'inconnu que je venais de quitter, et j'appris que c'était *Condorcet*, un des plus zélés partisans de la cause du peuple qu'il ne cessait d'éclairer dans la *Feuille villageoise*, dont il était rédacteur, et dans laquelle il faisait filtrer parmi les agriculteurs ces principes de l'égalité civique, ce système d'une grande famille, dont les membres sont égaux, et n'ont au-dessus d'eux que le chef suprême, le père commun, qui veille à leur bonheur, en maintenant d'une main ferme le pacte social et l'empire des lois.

Tout en cherchant à faire ma liste au milieu de cette nombreuse réunion, j'aperçus dans l'embrasure d'une croisée trois personnages, chacun d'un

extérieur bien différent, causant avec cette intimité de gens qui s'entendent et se conviennent : le premier était *Florian*, dont les traits pointus et satiriques contrastaient étrangement avec l'idée que je m'étais faite de l'auteur d'*Estelle* et de *Galatée* : le second était *Ducis*, dont l'admirable figure, la belle stature et le ton patriarcal, se trouvaient si bien d'accord avec ce que j'avais rêvé de celui de nos auteurs tragiques, dont la lyre pénétrait le plus profondément dans mon ame. Oh ! de quel respectueux intérêt je fus touché ! Je trouvais que ses traits étaient le reflet de son ame. Combien j'enviai le sort de ses amis ! Par quel attrait invincible je me sentais attiré vers lui ! tant il est vrai cet adage de Syrus [1] : « Une belle figure est une recommandation tacite. » Enfin le troisième

[1] Formosa facies, muta commendatio est.

personnage dont le physique chétif, les yeux baissés, et le timide maintien, annonçaient un nouvel initié dans ce cercle imposant, était *Collin-d'Harleville,* dont on venait d'applaudir au Théâtre-Français l'*Inconstant,* l'*Optimiste* et les *Châteaux en Espagne.* Il avait été amené par l'évêque de Chartres, l'un des plus aimables prélats de France, aux manières peut-être un peu mondaines, et qui causait près de la cheminée avec M. Necker et l'évêque d'Autun, ce fameux *Maurice de Talleyrand* annonçant déjà le grand rôle qu'il jouerait dans le monde politique et l'influence qu'il aurait sur les destinées de la France. Aussi Rivarol disait-il de lui : « C'est un maudit boiteux qui nous » fera faire bien du chemin. »

Madame de Staël avait eu la bonté de me présenter au groupe composé de Florian, de Ducis, et de Collin-d'Harleville. La jeunesse et la touchante

simplicité de ce dernier semblaient le rapprocher de moi ; et quoique je ne fisse qu'entrer dans une carrière qu'il avait déjà illustrée, il m'accueillit avec cette aimable et douce confraternité qui m'eût donné quelque amour-propre, si je n'avais su me classer parmi les débutans dont un premier succès, dû en partie à l'appui d'un grand nom, ne devait ni tromper le bon sens, ni exciter la vanité. Toutefois je ne pus me défendre d'une secrète satisfaction en recevant les encouragemens et le serrement de main de Collin-d'Harleville, dont j'eus, dès ce moment, le bonheur de gagner l'estime, et, par la suite, de mériter l'amitié.

Plusieurs dames du plus haut rang, ou d'une célébrité reconnue, augmentaient, par leur présence, le charme de ces belles réunions que je me promis de fréquenter le plus souvent que je

pourrais. Parmi ces dames, je remarquai la maréchale de Beauvau, tante du chevalier de Boufflers, riche en anecdotes, conteuse agréable, et se disant du parti populaire, bien qu'elle fût attachée aux prérogatives du rang et aux faveurs de la cour; la vieille madame *Dubocage*, surnommée le *Siècle ambulant*, qui, dans sa jeunesse, avait fait tourner la tête au pape Benoît XIV, et qui sous l'accoutrement ridicule et guindé du règne de Louis XV, et plus qu'octogénaire, faisait encore les délices d'un cercle nombreux, soit en récitant ses jolis vers, soit en racontant ses voyages avec une verve entraînante et la plus piquante gaîté : c'est d'elle que disait mon ancien ami Demoustier :

« On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire :
» Et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli. »

Auprès de ce *Siècle ambulant*, très

recherché dans le monde, était une autre femme de lettres, dans la maturité de l'âge, et joignant à des restes de beauté la grace la plus ravissante et l'esprit le plus délicat, embelli d'une teinte de véritable philosophie : c'était la comtesse Fanny de Beauharnais, que Buffon nommait sa fille, et dont J.-J. Rousseau recherchait la conversation. Elle avait le talent de peindre d'un seul coup de pinceau les sujets les plus graves, les plus élevés : elle prétendait que Corneille est un dieu, Racine une sirène, Voltaire un enchanteur, Shakspeare un sorcier. Parlait-elle de l'amour, elle disait que les femmes aiment de tout leur cœur, et les hommes de toutes leurs forces. C'était à chaque instant, et pour ainsi dire à chaque mot, une pensée neuve, une étincelle brillante, qui jaillissait de la bouche la plus expressive, et se gravait dans la mémoire de tous ses auditeurs.

Enfin, pour compléter ce rendez-vous des célébrités modernes, madame *de Genlis* y faisait briller cette grande connaissance du monde, ces aperçus fins et variés des mœurs du temps, des usages, des ridicules de la cour. *Adèle et Théodore*, les *Veillées du Château* et son *Théâtre d'Éducation*, la plaçaient dès-lors au premier rang des écrivains moralistes. Madame de Staël ne parlait d'elle qu'avec une respectueuse déférence; et plus d'une fois je l'entendis la défendre contre les mordantes plaisanteries de Boufflers et de Morellet qui l'attaquaient dans ses prétentions d'austérité, dans sa haine impuissante pour la philosophie. Je fis de cette femme célèbre une étude particulière : j'étais enthousiaste de la grace répandue sur toute sa personne, de l'expression de sa figure encore fraîche et ravissante. Je l'admirais passant tour-à-tour de la conversation la plus sérieuse, à tous

MADAME DE GENLIS.

Page 230

Publié
par Louis Janet

ces jolis riens de société qui amusent, captivent. Tantôt elle exécutait sur la harpe les morceaux les plus mélodieux, les accords les plus enchanteurs; tantôt elle dessinait une fleur, un insecte avec une rare perfection : jamais on n'avait montré plus d'adresse pour tous ces petits ouvrages de fantaisie qui remplissent les momens de vide, et conservent chez les femmes la précieuse habitude de s'occuper... Toutefois, je l'avouerai, je trouvais à madame de Genlis un esprit d'envie et de domination, une austérité poussée jusqu'à la pruderie, un ton décisif, improbateur, cadrant mal avec cette tolérance et cette charité dont elle parlait sans cesse. Je croyais apercevoir dans les caresses qu'elle faisait à madame de Staël, jeune encore, des appréhensions secrètes d'avoir bientôt en elle une rivale redoutable. Je l'ai vue souvent, de mes propres yeux vue, presser sur son cœur les bienfaisantes

mains de madame Necker qu'elle nommait tout haut l'*hospitalière des mansardes ;* je l'ai vue enfin porter ses lèvres sur le front de madame de Staël... Qu'on juge de ma surprise, lorsque dans son ouvrage intitulé, *De l'Influence des femmes dans la littérature*, elle traita la mère et la fille... Mais ici je m'arrête : mon respect pour la tombe qui renferme les restes d'une femme célèbre, m'oblige de garder le silence.

Je ne puis résister toutefois à citer ici l'opinion qu'émirent sur elle deux littérateurs d'un grand mérite, mais d'un caractère tout différent. Le premier était le plus affable et le meilleur des hommes, Lacépède, en un mot, qui disait : « C'est bien dommage que *ma-*
» *dame de Genlis, en nous initiant dans*
» *tous les secrets de la cour, oublie*
» *qu'elle y donne la main à ma jeune*
» *fille.* » Le second était ce poète acerbe et vigoureux qui peignit à grands

traits la faiblesse et les crimes des rois : c'est nommer Joseph Chénier, censeur impitoyable de la pruderie et de la dévotion exaltée que montrait madame de Genlis dans ses derniers ouvrages où elle osait critiquer le style et blâmer les principes de Fénélon; où elle ne cessait d'insulter Voltaire, qui du haut rang qu'il occupe au Parnasse français, riait malicieusement des petites contorsions de la prude ; et que vengea Chénier, par ce vers qui la stigmatisa, tout en donnant une leçon salutaire aux femmes brillantes qui se font dévotes, soit par système, soit par expiation de leurs folies de jeunesse :

Et toi, sainte Genlis, Philaminte des cieux.

Je terminerai cette peinture fidèle des réunions chez M. Necker, par une esquisse rapide de ce que les arts y of-

fraient de hautes renommées. Autour de *Grétry* se groupaient *Dalayrac*, *Dezède* et *Martini*, dont les aimables compositions ont contribué si long-temps à la vogue de l'Opéra-Comique. Autour du vénérable *Vien*, fondateur de la belle École française, se pressaient *Ménageot*, *Suvée*, *Vincent*, la belle madame *Lebrun;* et plusieurs autres peintres de genre, tels que *Greuze*, *Fragonard*, *Vanspandonck*, mademoiselle *Gérard*, etc. Parmi les savans on comptait *Jussieu*, *Delaplace*, *Monge*, *Lacépède*, *Dacier*, *Lalande*... En un mot on rencontrait tous les jeudis, au contrôle-général, tout ce qui pouvait charmer l'esprit, orner la mémoire, épurer le goût, agrandir la pensée. C'était, pour ainsi dire, le rendez-vous des célébrités françaises que venaient étudier celles de toutes les cours de l'Europe, et principalement les plus habiles diplomates intéressés, à cette

époque, à suivre le développement et la marche de notre révolution. On ne pouvait porter ses regards que sur des noms illustres, on n'entendait qu'un langage parfait, attachant, scientifique, on apprenait à juger les hommes sur leurs qualités personnelles, et non sur le rang qu'ils occupaient; on apprenait surtout à les comparer entre eux. On se trouvait assurément bien petit dans cette imposante comparaison; mais insensiblement on ressentait le reflet créateur du vrai talent; on grandissait sans y songer; on faisait une étude profitable du cœur humain; on recevait sans cesse une leçon de modestie, une conviction de sa médiocrité; et les efforts qu'on faisait pour en sortir, n'étaient pas toujours vains... J'en fis moi-même l'expérience : je dus beaucoup à l'honorable avantage d'être admis dans ces réunions, que je salue encore avec un respectueux souvenir.

Elles jetèrent sur le reste de ma vie cette douce sociabilité, cet heureux esprit des convenances, et cet inaltérable dévouement aux femmes qui, comme madame de Staël, savent embellir une célébrité méritée par l'attrait si puissant de la bonté.

MA

Présentation chez la Reine.

—

Je récapitulais un matin toutes les jouissances que m'avait procurées le succès de *Pierre-le-Grand;* et je rendais grace à cette providence tutélaire des jeunes auteurs, lorsque j'appris qu'un plus grand honneur encore m'était réservé. Parmi les couplets chantés

à la fin de mon ouvrage, il en était un de dévouement au roi, portant invocation pour son bonheur et sa conservation au peuple dont il s'était montré le père. Ce couplet dans la bouche expressive de madame Dugazon qui l'avait lancé avec la chaleur de son ame et l'énergie de son attachement à la famille royale; ce couplet, dis-je, dans lequel Grétry avait eu l'heureuse idée de rappeler l'air si touchant d'Henri IV à Gabrielle, avait produit sur les spectateurs un mouvement électrique, un de ces nobles élans français qui réunissent tous les cœurs, toutes les opinions. On le faisait répéter à chaque représentation de la pièce dont il animait le dénouement. Aucun assistant ne quittait sa place où debout, et s'identifiant avec l'actrice inimitable, il répétait avec elle chaque parole, chaque note de cet air antique et ravissant, qui rappelle si bien l'amour, la franchise et la valeur du

plus aimable et du meilleur de nos rois.

Cet effet populaire servait la cause de Louis XVI : il parvint jusqu'aux oreilles de la reine qui fit demander à Grétry les paroles et la musique de ce final de *Pierre-le-Grand,* dont on parlait sans cesse. Le moindre hommage que reçoivent les grands de la terre, dont la puissance est menacée, est accueilli par eux avec ivresse. Ils savent le distinguer de cet encens de cour dont ils sont rassasiés ; et reconnaissent alors, mais souvent trop tard, la vérité de ce précepte d'Ovide que devraient répéter chaque jour, à toute heure, ceux que le destin place au premier rang de l'ordre social : [1] « Ne vous laissez point sé-» duire par les mensonges de la flat-» terie ! »

Grétry était le directeur de la musique particulière de la reine : emploi

[1] Non vos decipiant blandæ mendacia linguæ!

purement honorifique, et qu'on n'accordait qu'aux plus hautes célébrités de l'Europe. Il avait, à ce titre, ses grandes entrées chez Marie-Antoinette, qui le chérissait, et l'honorait d'une bienveillance toute particulière. Il s'empressa donc d'aller porter à l'auguste marraine de sa fille, les couplets de notre ouvrage, qu'il lui chanta lui-même avec cette expression et cet accent de vérité qui l'avaient fait surnommer en France *le Molière de la musique*. Il produisit tout l'effet qu'il attendait. La reine fut émue au point que ses beaux yeux se mouillèrent de larmes : elle saisit une main du célèbre compositeur qu'elle pressa dans les siennes, et lui dit avec cette grace ravissante qui ajoutait encore à l'éclat de la majesté : « Gré-» try, je vous reconnais bien là. Je » veux chanter ces couplets au roi : il » ne résistera pas à vous en faire ses » remercîmens. »

Elle lui fit ensuite des questions pleines d'intérêt sur l'auteur des paroles, qu'on disait être bien jeune encore, et le fils d'un des députés du tiers-état. Grétry s'exprima sur mon compte avec cette chaleur qu'on porte à ceux qu'on protége, qu'on adopte ; et il reçut l'ordre de m'amener le jeudi suivant à Versailles. La reine voulait me voir, me connaître, me remercier.

Le soir même il me rencontre au foyer du Théâtre-Italien, et s'acquitte de l'ordre dont il était chargé. Sa figure, en ce moment, exprimait une sorte de joie paternelle qui me toucha vivement. Le jeudi suivant, devant partir pour Versailles, vers dix heures, je me disposais à me montrer dans cette honorable entrevue avec cette respectueuse déférence due à ma souveraine ; mais en même temps avec cette dignité d'homme qu'inspire et que donne l'amour de l'indépendance, lorsque le valet de

chambre de Grétry vint me remettre un magnifique nœud d'épée, blanc de lis et bleu de ciel, que ces dames, me dit-il, l'avaient chargé de m'offrir. Je ne sais quel instinct me persuada que cette offrande si flatteuse venait principalement de celle qui m'avait décerné le laurier et les immortelles, sans cesse présentes à ma mémoire. J'ornai mon épée de ce nœud de rubans, futilité de cette époque, bien ridicule, sans doute; mais elle me parut ravissante, puisqu'elle m'offrait un souvenir de la céleste créature dont le charme produisait sur moi l'impression la plus profonde.

Je me rendis aussitôt chez Grétry, étalant avec orgueil, avec ivresse, le nœud d'épée dont j'étais paré, et j'en fis les remercîmens les plus expressifs à la mère et à ses filles, sans m'apercevoir que ces remercîmens s'adressaient principalement à la belle Antoinette, qui me répondit en baissant ses deux

LA REINE
MARIE ANTOINETTE

Page 253

Tome
par Louis Blanc

grands yeux, mais avec cette gracieuse expression qui lui était familière, qu'en effet elle avait désiré que je me présentasse devant son auguste marraine, en véritable chevalier français. « Ce nœud » d'épée, » lui répondis-je, « étant » blanc de lis et bleu céleste, la reine » s'apercevra sans peine que je porte » vos couleurs. » Elle sentit parfaitement cette allusion à son teint d'une éclatante blancheur, et à ses grands yeux bleus les plus beaux du monde. Armé par elle d'un nouveau sourire, je donnai le bras à son digne père, et nous montâmes en voiture.

Nous fûmes introduits, vers midi et demi, dans les petits appartemens de la reine. Elle venait d'entendre la messe à la chapelle; et se débarrassant, en entrant dans son salon de musique, d'un pouf de velours noir qu'elle avait sur sa tête (c'était son diadème favori), quittant aussitôt une ample mantille

de dentelle noire, qui couvrait la taille la plus majestueuse et le cou le plus ravissant, elle nous fait approcher. Grétry n'avait pas achevé ma présentation, que Marie-Antoinette, cherchant à s'expliquer la surprise que lui causait ma figure, s'écrie vivement : « Je ne me » trompe point, monsieur : ce n'est » pas la première fois que vous vous » offrez à ma vue. — Votre Majesté, » répondis-je en souriant, « daigne se » rappeler, je le vois, ce grand jeune » étourdi, qui, sur la terrasse de l'O- » rangerie, osa s'emparer d'une place... » — Oui, oui, sur un des bancs de » marbre où j'étais assise. Je vous re- » connais parfaitement.... Grétry, » ajouta-t-elle du ton le plus gracieux, « vous pouvez vous vanter d'avoir, » dans votre collaborateur, un féal » chevalier des dames. » ... A ces mots, elle nous félicite sur notre succès ; et, me regardant fixement, elle daigne

m'adresser des remercîmens du dévouement que j'avais montré pour la cause du roi. « Cela me charme d'autant » plus, » me dit-elle avec un sourire un peu malin, « qu'on vous dit être, » monsieur, le fils d'un député du » tiers-état. — Si parmi les représentans de la nation, » lui répliquai-je, » il en est, madame, qui oublient leurs » devoirs de vrais Français..... parce » que, peut-être, on les a trop méconnus.... je supplie votre Majesté de » croire qu'il en est qui donneraient » pour elle et leur sang et leur vie; » et s'ils avaient, comme moi, l'inappréciable honneur d'approcher de » votre auguste personne, ils éprouveraient, j'ose en être le garant, que » le lien sacré qui nous unit à vous est » indestructible. — Puisse le ciel vous » entendre, monsieur! Puissent surtout » les délégués du peuple avoir votre » ame et votre noble dévouement! »

Elle change aussitôt de conversation, et, passant d'objets graves et sérieux, à cette gaîté ravissante, à cette prédilection protectrice qu'elle avait pour les lettres et les arts, elle m'adresse plusieurs questions pleines de charme et d'intérêt sur les douces illusions d'un premier succès. Je répondis qu'il ne suffisait pas de l'obtenir, mais qu'il fallait encore savoir l'expier. Elle m'examina de nouveau avec une scrupuleuse attention; et je l'entendis très distinctement dire à Grétry placé près de son ottomane : « Il est fort bien, votre col- » laborateur : tout-à-fait bien. »

Je ne pus me défendre, j'en fais ici l'aveu, d'un chatouillement d'amour-propre, qui, malgré moi, me montait à la tête; et je conçus alors toute la séduction des cours, cette folie d'ambition qui s'emparait de tant de gens, et faisait un si grand nombre d'esclaves. Je me gourmais et me redressais avec une

certaine audace dont je ne tardai pas à sentir tout le ridicule ; et, me repliant aussitôt sur moi-même, je bravai l'encens dont j'étais enivré : je secouai les chaînes déjà prêtes à m'enlacer : en un mot, je répétai tout bas ces paroles salutaires, que mon digne instituteur avait si heureusement gravées dans ma mémoire : « *N'oublie pas ta fauvette !* »

Marie-Antoinette produisit sur tous mes sens une impression d'autant plus vive, qu'elle parla d'Antoinette Grétry avec ce tendre intérêt d'une marraine. Oh ! qu'elles pénétraient avant dans mon cœur, ces paroles bienveillantes qui s'échappaient de sa bouche ! Jusqu'alors elle m'avait ébloui par sa beauté, ravi par sa grace : combien elle me toucha par cette bonté pénétrante, par cette encourageante et majestueuse familiarité qui subjuguaient tous ceux qui pouvaient l'entendre !.... « Quel » âge a maintenant ma filleule ? » de-

manda-t-elle à son père d'un ton véritablement maternel. « Dix-sept ans, » répond Grétry ; « et, depuis ce temps, » elle n'est vêtue, elle n'est parée que » des dons de votre Majesté. — J'es- » père bien, » ajoute la reine, « qu'elle » n'en perdra jamais l'habitude. Elle » réunit tout ce qui doit faire un jour » une femme distinguée, accomplie : » aussi je me charge de lui choisir un » mari. — Je crois, » réplique Grétry, avec ce sourire si fin dont il avait l'habitude, « que nous ferons mieux de la » laisser choisir elle-même. Elle s'est » fait de l'hymen un système de bon- » heur que je n'aurais pas le courage » de contrarier; et ce ne sera, je le » présume, que parmi les littérateurs » ou les artistes qu'elle cherchera le » compagnon de ses destinées. — J'ap- » prouve très fort ce système, » reprend Marie-Antoinette, « et je conçois que » le sort de sa mère lui fasse envie. Je

» pourrais aisément lui destiner un de » mes officiers, un des seigneurs de la » cour; mais, où trouver pour elle, » où rencontrer un Grétry? » En achevant ces mots, elle présente sa belle main à l'illustre compositeur ; et celui-ci s'empresse d'y déposer le baiser le plus respectueux. Vivement ému par la haute faveur accordée au grand talent, j'éprouve un tressaillement qui n'échappe point aux regards de la reine ; et ces mots, proférés avec enthousiasme, m'échappent involontairement : « Ah ! » qui n'envierait pas les prérogatives » de la célébrité ? — Vous commencez » la vôtre, monsieur, sous de trop favorables auspices, pour que je ne » m'empresse pas de l'encourager. » En parlant ainsi, Marie-Antoinette me présente de même sa main royale : surpris, éperdu, je mets un genou en terre, et j'effleure de mes lèvres tremblantes cette auguste main, dont le

contact produisit sur tout mon être une commotion si forte, que ma respiration fut arrêtée quelques instans, et qu'il me fut impossible de cacher le trouble extrême répandu sur mes traits épanouis : « Votre Majesté l'excusera, » dit Grétry, me serrant le bras et me faisant signe de me remettre : « c'est la » première fois qu'il boit l'ambroisie. » Ce mot charmant me remit tout-à-fait, et flatta la reine au point qu'elle répliqua : « On a raison de dire que vous » parlez en musique? »

En ce moment, entrèrent madame Élisabeth et la princesse de Lamballe. Cette dernière était d'une figure agréable, d'une taille svelte, d'un maintien plein de grace et de noble simplicité. Elle attira quelques instans mes regards; mais bientôt ils se portèrent sur la digne sœur de Louis XVI, sur ce modèle accompli de toutes les qualités que la nature peut rassembler dans un seul

[illegible]

[illegible]

[illegible]

être. Oh ! que d'expression sur ce beau visage, dans ce regard, dans ce maintien, dans tous ces mouvemens si dignes, si majestueux ! Eh ! comment n'être pas touché, ravi de ce son de voix qui pénètre le cœur, commande le respect, attire la confiance ? Que d'affligés cet accent délicieux a dû consoler !... Mais aussi que de malheureux il a dû faire ! Le moyen de lui résister, de ne pas oublier souvent que l'objet d'un sentiment si profond, est sous une enveloppe royale qui réduit au silence ? Oh ! que le titre de princesse me contrarie dans ces femmes qu'on ne peut s'empêcher d'aimer ! En contemplant la belle et bonne Élisabeth, je maudissais le sort de l'avoir placée si haut au-dessus de moi ; et, malgré mon système d'indépendance et d'égalité sociale, j'éprouvais en quelque sorte le désir d'être un des grands de la terre, pour avoir le droit d'adorer cette divi-

nité terrestre, et celui de l'en instruire.

On connaît l'héroïque attachement qu'elle portait à Louis XVI : elle n'avait pu, sans émotion, entendre la reine chanter elle-même au roi les couplets de *Pierre-le-Grand*; et, lorsque cette dernière daigna m'en désigner l'auteur, j'aperçus le visage céleste de la princesse se colorer d'une rougeur de satisfaction : elle daigna m'adresser, ainsi que Grétry, non des remercîmens d'usage et d'étiquette, mais des paroles qui étaient l'expression de l'ame et l'accent de la vérité. Madame de Lamballe y joignit à son tour ces félicitations d'une jolie femme, si propres à flatter, à carresser l'oreille d'un jeune auteur; et Marie-Antoinette, mettant le comble à sa ravissante urbanité, m'annonça que tous les jeudis, à pareille heure, j'avais dès ce moment mes grandes entrées auprès de son auguste personne, et qu'elle s'intéresserait tou-

jours vivement aux nouveaux succès que je pourrais obtenir. Elle chargea Grétry de remettre à sa fille Antoinette un anneau qu'elle tira d'un de ses doigts, comme un gage du dernier triomphe de son père. Madame Elisabeth et la princesse de Lamballe, détachant alors quelques fleurs d'un bouquet que chacune d'elles portait à la main, les offrirent à l'auteur de tant de brillantes compositions, pour en orner sa trente-quatrième couronne. Mon aimable guide, se rappelant en ce moment les vers que j'avais adressés à sa fille peu de jours auparavant, demande aux princesses la permission de faire participer son jeune collaborateur à ces honorables offrandes, et me remet deux des fleurs qu'il venait de recevoir, en me disant : « Je ne puis être armé » chevalier par trois dames royales, » sans que vous soyez leur écuyer. » Je presse les deux fleurs sur mon cœur

qui battait avec violence, et nous nous arrachâmes, non sans effort, de ce trio de femmes enchanteresses, qui semblaient nous donner le défi de désigner la plus séduisante... Oh! qui m'eût dit alors que ces augustes personnages qu'environnaient tant de puissance et de grandeur; que ces trois fidèles amies réunissant tant de vertus et d'attraits; que ces trois têtes rayonnantes de fraîcheur, de grace et de majesté..... Ici je m'arrête; mon sang bouillonne : mon cœur se brise, et la plume s'échappe de mes mains.

PETITE

VENGEANCE LITTÉRAIRE.

—

Nous étions de retour vers quatre heures. Grétry voulut absolument m'emmener dîner chez lui, pour nous rendre ensemble, le soir, chez le contrôleur-général qui nous avait fait inviter particulièrement à une grande fête qu'il donnait à l'état-major de la garde nationale de Bordeaux, commandée par le comte d'Estaing. Comme c'était une

réunion d'apparat, mon célèbre collaborateur, dont la noble fierté ne pouvait être comparée qu'à son beau talent, désirait que nous y parussions en grande tenue : et je lui obéis. Mais il me chargea d'une mission qui ne laissa pas de me jeter dans un trouble inexprimable : il voulut que je remisse moi-même à sa fille Antoinette l'anneau que lui avait donné pour elle son auguste marraine. C'était justement un anneau d'union, portant deux cœurs composés chacun d'un seul brillant. Il me le passa au doigt, m'ordonnant de l'offrir à cette adorable créature. On concevra facilement la vive et profonde émotion que j'éprouvai, lorsque je passai cet anneau symbolique et si précieux à l'un de ses doigts tremblans. Grétry, pour nous mettre sans doute aux épreuves, lui dit avec ce sourire malin qui donnait encore plus d'expression à sa figure vénérable : « Ta marraine a chargé mon jeune col-

» laborateur de te *fiancer en son nom.* » Le saisissement de la jeune personne fut extrême : la vif rougeur colorant son front charmant, un frémissement subit qu'elle s'efforçait en vain de réprimer : tout semblait m'annoncer qu'elle partageait mon embarras, et je m'empressai de la rassurer, en laissant échapper ces paroles avec un vif empressement : « N'en croyez rien, mademoiselle: » si jamais la reine vous fiance, elle » choisira votre époux dans un rang plus » élevé que le mien. — Du tout, » ajoute Grétry; « car j'ai déclaré à sa Majesté » que jamais tu n'épouserais qu'un » homme de lettres, ou qu'un artiste. » — Et tu as bien fait ; » répond Antoinette avec expression. « Va, je suis » plus fière d'être ta fille, que je ne le » serais, étant celle d'un grand sei- » gneur. » A ces mots, elle se jette dans les bras de son père et lui prodigue les plus tendres caresses. On parla

pendant tout le dîner de l'accueil à la fois si touchant et si flatteur que nous avions reçu des trois princesses. Je ne me lassais pas de m'étendre en éloges sur madame Élisabeth, dont chaque mot, chaque regard, chaque mouvement, était une nouvelle séduction. « La reine est bien plus belle, » m'écriai-je : « la princesse de Lamballe » est plus jolie ; mais quel reflet d'ame » aimante, de franchise et de dignité » naturelle, est répandu sur la céleste » Élisabeth ! L'admirer ne suffit pas, » dès qu'on l'approche, il faut l'idolâtrer. — Peste ! » reprend Grétry ; « il » paraît que les blondes aux yeux bleus » font sur vous un grand ravage. — » Elles ne m'empêchent pas, toutefois, » répliquai-je vivement, « d'éprouver » et de reconnaître le pouvoir des brunes, au regard pénétrant. » Je porte aussitôt mes yeux sur la charmante madame Marin, fille aînée de Grétry.

Une vive rougeur vint animer aussitôt la pâleur de son teint ; et les ingénieuses distractions d'Antoinette, achevèrent de nous tirer l'un et l'autre de l'embarras où nous avait jetés la plaisanterie de Grétry. Cette plaisanterie avait-elle un but sérieux ? Je n'osais le croire : le lecteur en jugera par la suite.

Nous nous rendîmes tous les deux au contrôle-général : l'hôtel était illuminé ; tout annonçait une fête brillante. Le grand escalier était jonché d'arbustes en fleurs et pavoisé de drapeaux tricolores. Nous pénétrons dans le grand salon où nous trouvons l'abbé Delille, Boufflers, Florian, Champcenets : en un mot, toute la cotterie littéraire habituelle. Mais ce qui me ravit, ce fut d'apercevoir *Sédaine* venant serrer la main de Grétry, en féal compagnon de gloire, et daignant me faire l'accueil le plus amical. Je l'entendis qui disait à l'abbé Delille, en me dési-

gnant : « Il y a quelque chose dans cette » jeune tête-là. »

Madame de Staël, parée de tous ses diamans qui paraissaient lui peser, nous reçut avec cette franchise et cet élan du cœur, bien préférables aux cajoleries des gens de cour et aux usages d'une vaine étiquette. Elle eut la bonté de me présenter à Sédaine, en lui disant : « Maître, c'est de tous vos élèves celui » qui sera le plus digne de vous. — » Oui, sans doute, » répond celui-ci, en appuyant familièrement son bras sur mon épaule : « il me comprend » mieux que personne, et sera mon » successeur sur notre scène lyrique. » Je laisse à juger combien ces paroles pénétraient avant dans mon cœur, et m'enflammaient du noble désir de m'en montrer digne.

Bientôt tous les appartemens du contrôle-général furent remplis de ce que la capitale et la diplomatie offraient de

personnages célèbres. Il se forme toujours dans ces grandes réunions, un petit comité d'hommes de lettres qui, retirés dans un coin, étudient le monde et les mœurs de l'époque ; font des exquisses d'après nature ; s'amusent des travers des sots à la mode, de l'aveuglement des ambitieux, de la gourme épaisse des turcarets modernes, du ton tranchant des pédans et des savans en *us*, des minauderies des coquettes surannées, du jeu de prunelles et du manége prétentieux de quelques jolies femmes ; en un mot de ce flux et reflux de toutes les petites passions qui souvent conduisent aux grandes, et font tant de dupes et de victimes. Tel était, chez madame de Staël, ce comité littéraire qu'elle appelait sa *chambre* ardente. Rivarol y brillait par ce cliquetis de mots heureux et satiriques : Boufflers, par cette verve de bonhomie et de gaîté, ne laissant pas de décocher les traits les

plus mordans sur chaque personnage qui passait à son tour dans cette grande lanterne magique. Le vieux *Sédaine* dont chaque coup de pinceau était la vérité même, et que son *Épitre à mon habit*, plaçait au premier rang de nos moralistes, Sédaine unissait, avec moins de grace sans doute, mais avec tout autant de malice et de vérité, ses observations à celles des frondeurs de profession dont il était environné. Madame de Staël faisait le plus grand cas de ce peintre de la nature : elle épiait chacune de ses idées, recueillait chaque mot qui jaillissait de sa bouche, comme l'eau pure d'une source féconde. Je m'étais glissé sur un tabouret, à l'entrée de cette chambre ardente; et je dévorais, j'enregistrais dans ma mémoire ce recueil éblouissant de mots remarquables, de pensées brillantes, d'esquisses d'un seul trait et frappantes de ressemblance. J'avais à mes côtés

un homme maigre et long, en habit brun et en perruque ronde ; riche tabatière d'or à la main ; les jambes croisées, le nez au vent et la narine gonflée. Il critiquait surtout les notabilités littéraires avec un aplomb, mais en même temps avec une insolente audace. A peine l'abbé Delille trouvait-il grace auprès de cet aristarque impitoyable. Je le pris pour un de ces modernes frérons pour qui toute célébrité devient un supplice. Je sus bientôt que c'était un ancien recteur de l'Université, un de ces censeurs humoristes de tous les écrits philosophiques renfermant quelques idées libérales. Jamais on n'avait réuni plus d'arrogance et un savoir plus profond. C'était principalement sur les auteurs dramatiques qu'il épanchait sa bile et distillait son venin. « Quel est donc, me dit-il, ce vieillard » au nez pointu, aux yeux de lynx, à » la figure de renard, qui fait faire cer-

» cle autour de lui? — C'est Sédaine, » lui répondis-je, « qui sans doute ré- » cite quelque nouveau canevas scéni- » que. — Quoi! c'est là ce maçon litté- » raire, ce fabricateur de pièces de tré- » teaux où le peuple qu'il flatte et qu'il » prétend peindre, a la sottise de » courir? » Le sang me bouillait dans les veines, et je cherchais les moyens de venger le grand *charpentier dramatique*. Je soutins que Sédaine était un homme de génie; et que si des critiques sévères qui ne le comprenaient pas toujours, lui reprochaient à juste titre de négliger son style dans des ouvrages où il ne s'occupait qu'à créer des situations, on ne pouvait refuser un véritable talent à l'auteur du *Philosophe sans le savoir* et de la *Gageure imprévue*. J'ajoutai que *Rose et Colas* était un chef-d'œuvre de naturel et de fraîcheur; que *Richard-Cœur-de-Lion* offrait une couleur chevaleresque, admirable, un intérêt ir-

résistible ; qu'enfin le *Déserteur*, *Félix*, *le Roi et le Fermier*, et tant d'autres productions que depuis quarante ans on ne se lassait point d'applaudir au théâtre... « Ne me parlez donc point, » reprit le caustique censeur, « de tous » ces faiseurs d'opéras-comiques : ce » sont de véritables jongleurs, des » charlatans forains, ce que nous ap- » pelons *la raclure littéraire*. La plu- » part de ces misérables-là connaissent » à peine les élémens de la langue » française, n'ont fait aucune espèce » d'étude, n'entendent pas, et ne » pourraient articuler un seul mot la- » tin... » Je possédais à cette époque mes anciens auteurs dont j'aurais pu facilement réciter les plus beaux passages. Ma mémoire en ce moment vint à l'aide de mon dépit, de ma colère que je dissimulai le mieux qu'il me fut possible ; et je formai le projet de ne plus communiquer avec le *Fréron*

moderne qu'en langue latine. Il me parla de M. Necker avec une mesure qui m'indiquait clairement qu'il voulait savoir ce que j'en pensais ; et je répondis par ce passage de Tacite : « *Ma-* » *gnitudinem suam malit justitiâ tueri...* » Il n'emploie que l'équité au soutien » de sa grandeur. » L'aristarque me regarde avec une attention particulière ; sa figure se déride, et une espèce de sourire vient errer sur ses lèvres amères. « Cependant, » ajoute mon interlocuteur dont je suivais les idées à la piste, « quelque hon- » nête homme que soit ce ministre, il » a de grands ennemis, d'implacables » détracteurs. — *Gloria nostra est tes-* » *timonium conscientiæ nostræ.* Notre » vraie gloire, dit Cicéron ; c'est le té- » moignage de notre conscience. — Il » paraît, monsieur, que vous êtes at- » taché particulièrement à M. Necker? » — Du tout, je vous jure! Et ce pré-

» cepte d'Ovide ne s'efface point de
» mon souvenir : *Amicitias et tibi junge*
» *pares*... Prenez vos amis dans vos
» égaux. — Monsieur, je le vois, tient
» à son indépendance? — *Servitus obe-*
» *dientia est fracti animi et abjecti*,
» nous dit le modèle des orateurs... La
» servitude est l'obéissance d'une ame
» abjecte, abattue. — Et la vôtre ne
» paraît pas l'être... Vous êtes, je le
» devine, de ces jeunes, de ces ardens
» novateurs qui prétendent tout nive-
» ler dans l'ordre social. — Je ne m'en
» défends pas : *Ego naturam unam et*
» *communem omnium existimo*..... Je
» tiens tous les hommes égaux par la
» nature. — Je pense comme vous;
» mais vous avouerez avec moi, que le
» rang, la naissance, le mérite, établi-
» ront toujours entre les hommes des
» distances qu'on ne saurait détruire.
» Vos plébéiens ne peuvent entrer en
» lice avec la noblesse française. — Je

» reconnais parmi les nobles des hom-
» mes de mérite, et dont j'honore les
» services rendus à la patrie; mais
» avouez à votre tour, que la plupart
» de nos patriciens modernes sont vrai-
» ment ce que pense d'eux Salluste :
» *Inertissimi nobiles, in quibus, sicut*
» *in statuâ, præter nomen, nihil est*
» *additamenti*... Ce sont des nobles
» sans caractère, vraies statues qui
» n'ont que l'inscription d'un nom, et
» rien de plus. — Je vois bien, » répond
mon antagoniste, « que vous êtes trop
» imbu de nos vieux auteurs, pour que
» je continue le combat. Monsieur, sans
» doute, est professeur dans un des col-
» léges royaux? — Je ne suis rien,
» vous dis-je; mais comme Virgile :
» *Quid verum atque decens curo*... Je
» cherche à connaître ce qui est vrai,
» ce qui est beau. — Vous devez oc-
» cuper un rang dans le monde? — Au-
» cun; j'eus toujours pour devise ces

» belles paroles de Virgile qu'on ne se
» lasse point de citer : *Littus ama.....*
» *altum alii teneant!...* Côtoie le ri-
» vage, et laisse aux autres la pleine
» mer ! — Mais enfin, monsieur.....
» pardonnez mon indiscrétion au vif
» intérêt que vous m'inspirez.... qui
» donc êtes-vous? — Celui qui peut
» dire avec Cicéron : *Ex se natus...* Il
» est le fils de ses œuvres. — Il vous
» est permis sans doute d'être fier
» d'une pareille naissance ; et vo-
» tre extérieur annonce que vous
» avez l'usage du grand monde. — Je
» l'étudie ; mais je ne l'aime pas, et je
» pense à cet égard comme Tacite :
» *Malo securum et secretum Virgilii*
» *secessum.* Je préfère la paisible et so-
» litaire retraite où reposait Virgile. —
» Plus vous abondez en citations et
» plus vous excitez ma curiosité... En-
» core une fois qui donc êtes-vous ? —
» Un admirateur de Tibulle dont je ré-

» pète souvent ce joli vers : *Qui sapit* » *in tacito, gaudeat ille sinu.* Le vrai » sage est celui qui sait jouir en se- » cret. — Vous avez voulu me donner » une leçon et je la mérite : vous êtes, » j'en suis sûr, un ami de Sédaine que » j'ai un peu maltraité. — Il est vrai, » je suis son élève, son admirateur... » En un mot, vous voyez dans celui » qui vous a prouvé qu'il était familier » avec la langue latine, vous voyez, » dis-je, *un faiseur d'opéras-comi-* » *ques*... un de ces *jongleurs*, de ces » *charlatans forains* que vous appelez » si galamment *la raclure littéraire*... » mais qui n'en est pas moins le plus » humble de vos serviteurs... » Je me lève à ces mots en riant aux éclats ; je vais raconter mon aventure à tout ce qui composait la chambre ardente et à madame de Staël elle-même, dont je reçus les plus honorables félicitations. Sédaine, en m'embrassant, m'autorisa

plus que jamais à me dire son élève ; et à ce titre, il m'invita cordialement à l'aller voir souvent, pour causer ensemble sur un art dont il aurait grand plaisir à me révéler des secrets qui ne me seraient pas inutiles dans ma carrière. Il m'apprit que l'individu sec et hâve avec lequel je venais de ferrailler, était un des principaux rédacteurs du *Mercure de France*, auquel il avait refusé de s'abonner ; et comme j'étais en train de citer mes vieux auteurs, je lui dis en me félicitant d'avoir été son champion : » *Invidus alterius marescit rebus opi-* » *mis*... L'envieux maigrit de l'embon- » point des autres. »

DÉJEUNER DE GARÇON.

—

L'appartement que j'occupais rue et hôtel du Croissant, était, je l'ai dit, immédiatement au-dessous de celui de Berquin. On conçoit combien ce voisinage me devenait cher, et tout l'empressement que je mettais à le cultiver. L'ami des enfans était de ces hommes dont le premier aspect commande l'estime, inspire la confiance, et dont le commerce devient de jour en jour plus

précieux. La douce sérénité répandue sur ses traits, l'expression pénétrante de son regard, le son mélodieux de sa voix, et la touchante simplicité de ses manières, tout semblait concourir à lui concilier l'amour du jeune âge, dont il était l'ingénieux instituteur et le guide chéri. Chacun, en le voyant la première fois, s'écriait : « C'est bien celui » que j'avais rêvé ! »

Les mœurs, les habitudes, la vie sociale de Berquin étaient en parfaite harmonie avec ses charmans ouvrages. Il quittait rarement sa paisible retraite où ses livraisons hebdomadaires employaient tous ses instans. L'engagement sacré qu'il avait pris avec tant de familles d'offrir chaque semaine à leurs enfans le fruit de ses veilles, ne lui laissait que peu d'heures de repos, épuisait ses forces, affaiblissait sa santé. Mais unique soutien d'une mère adorée qui habitait Bordeaux, sa patrie ; pro-

tecteur d'un grand nombre d'orphelins et de pauvres familles qu'il assistait ; et surtout occupé constamment à couvrir ses bienfaits de l'ombre du mystère, il était grand économe de son temps, se communiquait peu ; ne recevait chez lui que les personnes indispensables à la publication de ses travaux. On eût dit qu'il craignait de laisser apercevoir le bonheur modeste dont il avait su s'entourer. Il redoutait surtout les coteries littéraires, et semblait avoir pris pour devise ces paroles de Properce [1] : « Ce qui excite l'envie, ne dure pas » long-temps. »

Il était sujet à un vomissement de sang qui exigeait de prompts secours. Une nuit j'entendis du bruit au-dessus de ma tête ; et je soupçonnai que l'ami des enfans était atteint de cette hémorragie à laquelle il était habitué. Je

[1] Invindiam quod habet, non solet esse diù.

monte à son appartement dont il m'ouvre la porte en chancelant ; et je le reçois dans mes bras, pâle, abattu, et proférant à peine ces mots : « A moi !.. » De la glace sur l'estomac !.... et vite » un peu de glace !... ou je meurs. » Je le place sur son lit : je descends réveiller le portier de l'hôtel, qui, au bout d'un quart d'heure, apporte le remède indispensable et d'un effet certain. Je pose moi-même le topique sur la poitrine du malade, auprès duquel je passe le reste de la nuit. Le médecin arrive : la crise cesse ; et Berquin, tenant une de mes mains pressées dans les siennes, me dit d'une voix expressive : « Je vous dois la vie. — C'est me » rendre bien cher à l'enfance, » lui répondis-je avec une vive émotion.... J'ai souvent réfléchi depuis à cet événement, l'un de mes plus doux souvenirs ; et toujours j'ai pensé qu'il m'avait inoculé ce germe d'écrivain moraliste,

de conteur du jeune âge, auquel je dois la plus grande partie de ma carrière littéraire, et mes plus douces jouissances.

Je fus, dès ce moment, lié d'un sentiment intime avec Berquin. Il avait pris une part active au succès de *Pierre-le-Grand ;* il en était heureux, et me le témoignait sans cesse. Il ne se passait pas de jour qu'il ne descendît chez moi, ou que je ne montasse chez lui. Nous déjeunions souvent ensemble : lui, avec sa jatte de lait, sa nourriture ordinaire ; moi, avec les délicieuses productions de la Touraine, dont me comblait mon excellente mère. Berquin les partageait avec moi ; et j'éprouvais un grand bonheur de voir que les beaux fruits du jardin de la France contribuaient à ranimer les forces, à raffermir la santé de l'ami des enfans.

Il était un des grands admirateurs de Grétry : nous en parlions sans cesse.

De son côté, mon illustre collaborateur faisait le plus grand cas des ingénieuses productions du guide chéri du jeune âge. Tout ce qui portait l'empreinte de la vérité, faisait vibrer son ame, et parlait à son imagination. Il avait mis dans les mains de ses filles les dialogues attachans du fidèle peintre de nos premières sensations. Antoinette surtout, si bien organisée, les relisait souvent encore ; et je fus chargé de proposer à Berquin de le présenter dans cette honorable famille. Mais il savait que le salon de Grétry était le rendez-vous des plus hautes célébrités dans les arts, des femmes les plus remarquables par leur beauté, leurs graces ravissantes ; il craignait les séductions du grand monde, et connaissait trop bien l'emploi du temps pour l'user, disait-il, à des futilités. Il refusa donc de se rendre à mes instances, tout en témoignant le regret de ne pas voir, au moins une fois dans

sa vie, le célèbre compositeur de tant de chefs-d'œuvre. Ce dernier parut également éprouver une privation par les refus que mon voisin trop modeste, et même un peu sauvage, m'avait chargé d'exprimer.

Il me vint alors une idée toute naturelle : ce fut de proposer à mon cher collaborateur un déjeuner dans ma jolie retraite, auquel j'étais sûr d'avance que Berquin s'empresserait d'assister. Ma proposition fut acceptée, le jour pris; et voulant entourer Grétry de ceux de mes amis et de mes confrères qui l'estimaient le plus, j'invitai *Pillet*, mon compatriote et mon ami de collége, nouvellement choisi par Lafayette pour son premier aide-de-camp; *Barnave*, qui vint exprès de Versailles pour assister à ce déjeuner de garçon; un neveu du baron *de Staël*, beau et aimable Suédois, dont j'avais reçu tant de marques d'intérêt au contrôle-géné-

ral; *Dejaure*, fils d'un des premiers magistrats de la capitale, et déjà l'auteur de l'*Incertitude maternelle*; *Legouvé*, bien jeune encore, que j'avais connu chez son père, et qui dès-lors jetait les fondemens de sa belle carrière littéraire; enfin le jeune *Berton*, fils du directeur de l'Opéra, jeune élève de *Saccini*, et que bientôt la belle partition de *Montano et Stéphanie* devait placer parmi nos plus célèbres compositeurs. Il portait à Grétry la vénération la plus profonde, un dévouement tout-à-fait filial.

J'avais prévenu Berquin du nombre de mes convives, ainsi que de leur mérite particulier, afin qu'au milieu d'eux il ne fût pas trop intimidé, et qu'il pût se livrer à cette aimable urbanité qu'on admirait dans ses actions comme dans ses écrits. Grétry n'était pas moins empressé de connaître l'ami des enfans : il prétendait qu'il y avait de la musique

dans ses dialogues si naturels, si attachans ; et qu'un compositeur avait toujours quelques bonnes notes à prendre en écoutant un aussi fidèle interprète de la nature.

On se doute aisément que j'avais tout préparé pour que ce déjeuner de garçon, sans aucune ostentation ridicule, offrît amplement à mes chers convives de quoi leur prouver tout le bonheur que j'éprouvais à les recevoir. La veille de ce jour, l'un des plus mémorables de ma vie, on avait donné la quinzième représentation de *Pierre-le-Grand*, dont le succès était plus brillant, chaque fois qu'il paraissait sur la scène; et toujours l'allusion à la personne et aux qualités de Louis XVI, était saisie avec transport. Marie-Antoinette voulant sans doute jouir elle-même de cet élan français, et récompenser par son auguste présence, les auteurs de la pièce, de leur dévouement

à la cause royale, fit annoncer qu'elle assisterait au spectacle. Tout fut en mouvement non-seulement au théâtre, mais parmi les citoyens fidèles, parmi les hommes d'honneur qui composaient alors le fameux bataillon de la garde nationale, sous la dénomination des *Filles-Saint-Thomas*. C'était l'élite des jeunes gens de Paris, appartenant aux riches familles de la finance. Ce bataillon, dont la mémoire est consacrée dans nos fastes nationales, voulut profiter de cette circonstance pour offrir à la reine les hommages qu'elle méritait à tant de titres. Dès cinq heures il s'était emparé de tous les dehors, de toutes les issues du Théâtre-Italien. Marie-Antoinette, depuis le marche-pied de sa voiture jusqu'à sa loge particulièrement illuminée, trouva sur son passage une double haie de gardes nationaux de la plus admirable tenue, lui présentant les armes, et faisant retentir les

voûtes du théâtre de ces cris mille fois répétés : « Vive la reine !... Vive la plus » belle et la meilleure des femmes !... » Vive Marie-Antoinette, si digne de » notre amour !... Tout pour elle et » pour la France !... Tout pour elle, à » la vie, à la mort !... » J'étais placé derrière cette immortelle phalange, et je vis les beaux yeux de la reine se mouiller de larmes. Vingt fois elle voulut remercier ces beaux grenadiers-citoyens de l'unanimité de leurs vœux et de leurs hommages ; la parole expira sur ses lèvres. Son émotion, toutefois, ne faisait qu'ajouter à sa majestueuse beauté. Dès qu'elle parut à sa loge, tous les spectateurs debout renouvelèrent les cris si touchans qu'elle venait d'entendre ; et les trois révérences qu'elle fit à la brillante et nombreuse assemblée la saluant avec ivresse, achevèrent d'électriser tous les cœurs. Jamais la majesté royale n'avait été em-

bellie de plus de grace et de séduction. Mais ce qui mit le comble à l'enthousiasme général, c'est qu'à peine assise sur son fauteuil, et promenant ses regards dans la salle, la reine les fixa sur la loge de Grétry, située aux baignoires en face de la sienne ; et dès qu'elle aperçut sa filleule Antoinette placée auprès de sa mère, elle la salua du sourire le plus ravissant ; puis, quittant un de ses gants qui découvrait le plus beau bras du monde, elle déposa sur ses doigts un baiser de marraine qu'elle fit voler de son souffle vers sa chère Antoinette. Cet hommage public d'une souveraine au grand talent ; ce mouvement d'une ame aimante, expansive, oubliant l'étiquette, et ce qu'on appelait alors les hautes convenances ; ce mouvement, dis-je, admirable, électrique, produisit une si vive explosion parmi tous les spectateurs, que pendant plus de dix minutes, il fut impossible de

commencer le spectacle. C'étaient tout à la fois des cris de : « Vive la reine !... » Vive Grétry ! » Les regards se portaient alternativement de la loge de l'une à celle de l'autre ; et la célébrité semblait en ce moment marcher de pair avec la majesté du trône. Grétry fut contraint de s'avancer du fond de sa loge, et de saluer à son tour le public. J'étais placé derrière sa famille ; et je vis Antoinette si vivement frappée de surprise et de joie, qu'elle chancelait sur ses jambes. S'accrochant au bras de son père, elle ne put résister, ainsi que madame Marin sa sœur, à couvrir ses cheveux blancs des baisers de l'amour filial. Ce tableau charmant ne fit qu'exciter l'émotion générale ; et les applaudissemens continuaient encore, lorsqu'enfin la pièce commença. L'effet qu'elle produisit fut plus vif, plus entraînant que jamais. La célèbre Dugazon se surpassa : tous ses camarades la

secondèrent ; et le couplet chanté par elle pour le salut et la conservation du roi, fut répété en chœur par tous les spectateurs, les mains tendues vers la reine, qui, debout et d'une expression qu'on ne pouvait comparer qu'au charme répandu sur toute sa personne, saluait à droite et à gauche, désignant, par un geste-parlant, qu'elle portait dans son cœur tous les Français dont elle était environnée. Grétry crut de son devoir de se trouver à la sortie de la loge de Marie-Antoinette, et m'invita vivement à l'accompagner. Dès qu'elle nous aperçut, elle vint à nous ; et nous prévenant l'un et l'autre par un salut, elle nous dit avec cet accent qui part du cœur : « Messieurs, je vous dois » une de mes plus belles soirées.... » Que Dieu vous la rende !... Grétry, » embrassez pour moi ma filleule ! »

Ce fut le lendemain de cette scène mémorable, devenue pour nous un

nouveau triomphe, qu'eut lieu le déjeuner de garçon. C'était la première fois que, dans mon humble retraite, je voyais une table de neuf couverts. Toutefois le local, sans être vaste, était commode ; et j'avais veillé principalement à ce que chaque convive eût ses coudées franches. Condition essentielle, selon moi, sans laquelle il n'est, dans un repas, ni gaîté, ni doux épanchemens. Les mets que je me proposais de servir étaient peu nombreux, mais recherchés. J'y avais entremêlé nos plus beaux fruits de la Touraine, dont ma digne mère renouvelait chaque mois une ample provision. Déjà tous mes invités se trouvaient réunis, à l'exception de Grétry qui sortait rarement de chez lui avant midi. La porte s'ouvre : et quel est mon saisissement de surprise et de joie, en voyant mon illustre collaborateur accompagné de sa fille Antoinette qu'il me présente, en me

disant avec son sourire habituel : « Ma » femme et madame Marin sorties dès » le matin pour des emplètes, avaient » laissé ma fille dans mon cabinet de » travail : la voyant seule, et connais- » sant le vif désir qu'elle éprouve de » connaître M. Berquin, je lui ai pro- » posé de m'accompagner, dans l'espé- » rance que vous voudrez bien excuser » notre indiscrétion. — L'habitude » que j'ai d'obéir à mon père, » ajoute Antoinette en baissant ses beaux yeux, » » m'a fait espérer que vous seriez assez » bon, assez indulgent pour me rece- » voir. » J'étais si troublé, que je ne pus balbutier que quelques mots d'usage qui ne peignaient que faiblement tout le bonheur que j'éprouvais. Prenant aussitôt Berquin par la main, je le présente à ma belle convive, en lui disant : « Vous voyez tout ce que je vous » dois. » Berquin, rougissant et tremblant comme un enfant, répondit que

de toutes les jouissances que lui avaient procurées ses écrits, celle qu'il éprouvait en ce moment, était à la fois la plus vive et la plus honorable. Je présente à la reine de la fête tous mes invités ; Berton est déjà dans les bras de Grétry : sa fille est entourée de Legouvé, du jeune de Staël, de Dejaure et de Barnave. Tous la dévorent des yeux et recueillent chaque mot qui s'échappe de sa bouche, tandis que je vais donner l'ordre qu'on mette un couvert de plus; lequel sera désigné par un bouquet de fleurs, les plus belles qu'on puisse se procurer au milieu de l'hiver : car c'était le 9 février. Il est de ces dates qui ne s'effacent jamais de la mémoire. Je recevais dans mon cabinet de travail ; et le déjeuner se préparait dans ma chambre à coucher : car mon appartement n'était composé que de ces deux pièces que précédait une antichambre. Antoinette, faisant une

revue assez exacte de ma jolie demeure, ne se lassait point d'admirer les jardins sur lesquels la vue s'étendait avec délices, et de me féliciter surtout du voisinage de Berquin qu'elle appela l'enchanteur et le guide de son enfance. Elle aperçut au-dessus de mon bureau de travail le portrait d'un magistrat en grand costume, la main pressée sur sa poitrine, et dont la noble figure semblait être inspirée par un grand acte de justice : elle m'en demanda l'explication. Je répondis que c'était le père de ma mère, premier magistrat d'une ville de la Touraine, prononçant dans une affaire importante, dont le jugement lui faisait perdre la majeure partie de sa fortune. Tous ses justiciables l'avaient fait peindre prononçant cet arrêt mémorable. « Et ma mère, » ajoutai-je avec une respectueuse émotion, « a » voulu que cette image fidèle de mon » aïeul, fût placée constamment au-

» dessus de mon bureau de travail, » afin que je n'eusse pas une pensée, » et que je n'écrivisse pas un seul mot, » sans me rappeler que j'étais le petit-» fils d'un honnête homme. — Je ne » suis plus éton né » me répondit Grétry, « de la pureté de vos écrits et de la » dignité de votre caractère. » Antoinette, émue à son tour, ne dit rien; mais on lisait aisément sur sa charmante figure qu'elle partageait l'opinion de son digne père.

Un domestique de l'hôtel, qui m'était particulièrement attaché, annonce qu'on est servi : je donne la main à la fille de Grétry, et je la conduis dans la pièce adjacente où le couvert était préparé : un bouquet de roses naturelles, de la plus admirable beauté, lui désignait la place que j'avais préparée. Elle avait son père à sa droite; et à sa gauche Berquin, qui, profitant de l'éloge qu'elle faisait des roses si rares, posées

devant elle, lui dit avec cette touchante expression de la timidité osant s'évertuer : « Mon cher voisin n'a pas voulu » que vous fussiez parmi nous la seule » de votre sexe : il a pris soin de vous » entourer de vos sœurs. »

Je m'étais placé en face d'Antoinette, afin d'étudier toutes ses impressions, et d'épier tout ce qui pourrait lui plaire. J'avais à ma droite Barnave, devinant sans peine le motif secret du trouble où j'étais plongé. Mon ami de collége, mon compatriote Pillet, était à ma gauche, et me secondait admirablement à faire les honneurs de la table. La conversation devint brillante, animée : Legouvé joignait à beaucoup d'esprit, un parfait usage du monde. Le jeune de Staël ne cessait d'exprimer tout le bonheur qu'il ressentait au milieu de nous. Grétry s'épanchait avec une grace admirable ; et Barnave, donnant l'essor à cette élocution qu'il montrait à la

tribune, y joignait ces aperçus ingénieux, délicats, qui, chez lui, rehaussaient encore le talent de l'orateur. Il ravit, il embrasa ses auditeurs. Antoinette le suivait à la trace ; et sa figure semblait exprimer la profonde impression que faisait sur elle un défenseur des droits sacrés du peuple. Mais cette impression si naturelle fut au comble, lorsque Barnave, tout en défendant avec chaleur la cause de la véritable liberté, s'exprima sur la famille royale avec ce respectueux dévouement, et cette chaleur dévorante qui prouvaient tout l'empire que la reconnaissance exerçait sur son noble cœur. Il raconte fidèlement ce qu'avait fait à Varennes madame Élisabeth, la nomme sa libératrice, et propose un toast à son bonheur, à sa conservation. Nous nous disposons tous à le porter, lorsque Grétry, qui avait l'usage des convenances, demande que ce toast soit précédé

de celui de la reine ; ou plutôt que ces deux santés soient confondues dans nos vœux, comme ces deux femmes royales l'étaient dans notre amour. Cette heureuse proposition fut acceptée : et chacun de nous, debout et la main sur le cœur, répète ces mots avec une énergique expression : « A la reine ! A ma» dame Élisabeth !... Puissent-elles ne » cesser de vivre et de nous enivrer de » leur auguste présence, que quand » nous cesserons de les honorer, de les » chérir!—A mon auguste et belle mar» raine ! » s'écrie Antoinette d'une voix émue et les yeux étincelans ; « à la reine » qui a daigné, hier encore, m'hono» rer d'un sourire et d'un baiser, dont » le souvenir ne s'éteindra qu'avec ma » vie !... » A peine a-t-elle prononcé ces mots, que mon fidèle domestique, auquel j'avais fait signe, lui présente sur une assiette un papier plié, contenant les vers suivans que j'avais faits le

matin, et que je comptais lui remettre dans la soirée.

Lorsque votre auguste marraine
Hier vous honora d'un sourire enchanteur,
Et qu'un baiser vers vous lancé de son haleine,
Sur ses beaux doigts de lis, atteignit votre cœur;
Oh! quelle émotion soudaine
Colora votre front d'une aimable rougeur!
Et dans vos grands yeux bleus que vous leviez à peine,
Quel touchant embarras! quelle noble pudeur!
Ah! que vous étiez belle en saluant la reine!...
C'était l'aurore à son réveil,
Dont la paupière est encor demi-close:
Ou plutôt c'était une rose
Qui s'ouvre et qui s'incline à l'aspect du soleil.

« Je ne saurais lire tout haut de pa-» reils vers, » dit Antoinette, après les avoir parcourus des yeux, et rougissant comme elle avait fait la veille devant la reine; « je les trouve d'une expression » remarquable, d'une couleur parfaite: » et pour que ces messieurs puissent » les juger et me confirmer dans mon

» opinion, je vais prier le bon M. Berquin » d'en faire la lecture. » Celui-ci surmontant, non sans effort, son extrême timidité, lut ces vers avec une expression si vraie et si pénétrante, que Legouvé lui-même, dont la lyre harmonieuse avait raisonné plus d'une fois, me dit d'un ton que sait si bien apprécier l'amitié : « Vous n'êtes pas poète, » dites-vous sans cesse! eh! vous ve- » nez, cher ami, de vous contredire. » Je trouve ces vers pleins d'harmonie » et d'inspiration : et je voudrais les » avoir faits. » Les toasts redoublèrent : le mien fut porté par la bouche la plus fraîche, et d'une voix mal assurée. Mais que sa faiblesse même avait de charme pour moi, puisqu'elle était l'indice d'une secrète émotion! Ce fut alors, plus que jamais, que je reconnus la vérité de ces paroles de Cicéron [1] :

[1] Est quædam vox ad auditum accomodata, non magnitudine, sed proprietate.

« .... Il est certaine voix qui flatte l'o-
» reille, non par la force, mais par la
» qualité du son. »

Quant au toast de Grétry, il fut porté par le jeune élève de Saccini, par ce jeune Berton, devenu l'un des grands noms et le fidèle soutien de l'école française. Il couvrit les cheveux blancs de l'illustre compositeur des baisers les plus tendres, les plus respectueux : il semblait, en lui rendant ce touchant hommage, aspirer sur ce front vénérable ces belles inspirations de chant naturel et de couleur locale qui distinguent les nombreuses productions de ce grand maître : Barnave ajouta, par sa mâle éloquence, un fleuron brillant aux lauriers de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, et prouva que ces airs si ravissans, *O Richard! O mon roi!* etc., *Où peut-on être mieux....* etc., et tant d'autres, avaient plus d'une fois rallié autour du trône

des Français égarés, et maintenu l'union parmi les enfans de la grande famille. Venant donc à son tour se jeter dans les bras de Grétry, il lui offrit tout à la fois l'hommage d'un amant passionné des beaux-arts et d'un législateur français.

Le modeste déjeuner de garçon devint pour chaque convive un repas délicieux. Les mots heureux, l'hilarité la plus vive, sans cesser d'être décente, les épanchemens de l'amitié, du respect, de l'admiration, de la reconnaissance, tout jaillissait en traits de flammes : ce fut au point que la belle Antoinette me dit, les yeux à demi baissés, et la rougeur du plaisir sur tous ses traits : « Vous avez voulu vous acquitter avec » mon père, et nous voilà mainte- » nant vos débiteurs. — Il est de ces » dettes qu'on n'acquitte jamais, » lui répondis-je en rougissant presque autant qu'elle, « et vous la centu-

» plez par votre honorable présence. »

Enfin, la nuit arriva, que nous n'avions pas songé à nous séparer. Cinq heures s'étaient écoulées comme un heureux songe. A chaque instant je m'efforçais de calmer et ma tête et mon cœur; mais j'avais beau faire, je ne pouvais résister aux vives sensations que j'éprouvais, et surtout au désir que la fille de Grétry fût à son aise parmi nous, et n'entendît pas un seul mot qui pût effrayer sa pudeur, ni blesser sa délicatesse. Tout me paraissait lui convenir et lui plaire; et j'en eus la précieuse assurance, lorsqu'en nous quittant et m'offrant à baiser sa belle main dégantée, elle me dit, d'un accent que je crois entendre encore : « Je n'oublie-» rai de ma vie le *déjeuner de garçon*. »

LE PETIT SOUPER.

—

Madame de Staël, à la brillante fête où j'avais eu l'honneur d'assister avec Grétry, m'avait confié que toutes ces grandes réunions l'excédaient, et qu'elle leur préférait le petit comité des mardis, qui se tenait régulièrement au contrôle-général, et n'était jamais composé de plu de douze à quinze affidés. C'était là que chaque littérateur faisait la pre-

mière lecture d'une production nouvelle : c'était là que l'amitié franche savourait les délices de la confiance et de la douce familiarité. « Je vous ai suffi- » samment étudié, » me dit cette femme célèbre, « pour vous mettre au nom- » bre de nos initiés, de nos amis : ve- » nez donc à nos petits soupers ; et » j'ose croire qu'ils ne seront pour » vous ni sans intérêt, ni peut-être » sans profit. » Je témoignai combien j'étais heureux et fier de cette haute faveur ; et je n'eus qu'une pensée, c'était la crainte de ne pas m'en montrer digne.

Dès le mardi suivant, je me rendis donc au contrôle-général : on s'y réunissait à huit heures, et l'on soupait à dix. Ces jours-là point de grande tenue, point d'étiquette. On était admis en frac ; on pénétrait en voiture de place jusqu'à l'entrée du vestibule de l'hôtel : en un mot, on était en famille

Les communications devenaient plus directes, plus expansives; et je m'en aperçus aisément à l'accueil que me fit M. Necker. Il m'honora d'un serrement de main très prononcé, me fit asseoir auprès de lui sur un canapé qui se trouvait au fond du petit salon que madame de Staël appelait sa chambre ardente; et là, d'un ton véritablement paternel, il me fit des questions sur ma position sociale et sur mes projets d'existence. Je lui répondis qu'ils étaient simples, sans nulle ambition; et j'osai lui répéter ces vers que j'avais traduits d'un ancien auteur latin, et qui devenaient mon plan de conduite :

Le bonheur qu'ici-bas j'envie,
C'est une obole au-dessus du besoin;
Une douce et fidèle amie
Heureuse ainsi que moi, dans un tout petit coin :
Enfin c'est de pouvoir éparpiller ma vie,
Sans nulle gêne et sans fâcheux témoin.

« Le ciel vous exauce! » me dit

M. Necker, en me serrant la main plus vivement encore. « Vous avez de » la fortune? — Cent louis de rente » tout au plus, que m'a laissés mon » père. — Mais cela pourra-t-il vous » suffire dans Paris? — J'en gagnerai le » double au théâtre; et j'ai des goûts » si bornés! — Cependant vous aimez » le grand monde; et vous y paraissez » sous les dehors d'une noble aisance, » dont on prend facilement l'habitude. » Écoutez-moi : j'ai besoin d'un secré- » taire particulier, que j'initie dans ma » famille avec six mille francs d'appoin- » temens : si cela vous convient, dès » ce moment vous êtes des nôtres; et » je me charge de votre fortune. — L'i- » dée de vous appartenir est bien sé- » duisante sans doute; mais je fus » élevé dans un système d'indépendance » qui ne me permet pas de me livrer à » des idées d'ambition. — Eh bien? » demande à son père madame de Staël,

en nous abordant ; « notre jeune auteur » accepte-t-il? — Du tout , » répond M. Necker; « c'est un incorruptible; » et j'avoue que je n'ai pas le courage » de l'en blâmer. » A ces mots, il me prie de répéter à sa fille les vers ci-dessus; et celle-ci trouva mon petit plan de conduite si bien en rapport avec ses opinions, qu'elle l'écrivit sur ses tablettes, en me disant : « J'aime ce qui » part du cœur ; et le préfère à ce que » produit l'esprit. Vous n'*éparpillerez* » jamais votre vie que pour le bonheur des autres : c'est moi qui vous le » prédis. » J'acceptai sa prédiction, et me suis fait dans tous les temps un devoir de l'accomplir.

Déjà les fidèles initiés étaient réunis: déjà Rivarol secouait ses paillettes; Champcenets répétait ses mots piquans, les anecdotes curieuses des *Actes des Apôtres* dont il était le rédacteur : déjà Boufflers s'amusant de tout, et flagel-

lant tous les partis, se montrait tantôt courtisan, tantôt *tiers-état:* comme on le disait alors; il ne témoignait qu'une crainte, c'était que les troubles civils ne fissent peur à cette gaîté française dont il était un si brillant champion; et ne nuisissent aux *petits soupers* où toujours il se montrait le plus joyeux convive. Enfin l'abbé Delille, tenant beaucoup aux prérogatives de l'opulence, et tremblant pour son abbaye, cherchait à se distraire de ses justes pressentimens, en travaillant à son poème de l'Imagination, dont ce jour-là même, il nous lut, ou plutôt nous récita cet admirable épisode dans lequel il dépeint la terreur, les angoisses, l'espérance, le découragement et la délivrance d'un jeune artiste entraîné par son imagination dans les catacombes de Rome. On avait éteint toutes les bougies; et le morne silence qui régnait autour du poète, semblait augmenter

encore l'enivrante magie de son talent, l'inexprimable puissance de son élocution. Ni *Gerbier*, ni *Mirabeau*, n'avaient produit sur tous mes sens, un enchantement pareil à celui que j'éprouvais. Je suivais à la trace, et je perdais de vue ce jeune imprudent parcourant un labyrinthe immense; au moment où le fil qui le guidait, venait à se rompre, j'aurais voulu pouvoir en ressaisir les deux bouts et les rejoindre pour sauver ce malheureux dont la vie était menacée. Mais lorsque le destin le privait de sa dernière ressource; et que la lumière vacillante qu'il portait, venait à s'éteindre, un frémissement s'emparait de tout mon corps; ma respiration était interceptée, et je me sentais à mon tour précipité dans le néant affreux où se trouvait celui que dépeignait le poète avec tant de vigueur et de fidélité. Aussi, dès qu'il eut terminé ce récit dont chaque mot retentit encore à mon

oreille, dont chaque pensée est toujours présente à ma mémoire, je ne pus m'empêcher d'aller le presser dans mes bras, en répétant ces paroles de Tacite, avec toute la chaleur de l'enthousiasme [1] : « La grande éloquence est comme la » flamme ; c'est en brûlant qu'elle » éclaire. »

Ce fut en vain qu'on invita *Lemierre* à réciter un fragment de son poème sur le commerce, où il disait naïvement que se trouvait le plus beau vers du siècle :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Ce fut vainement qu'on sollicita le vieux *Saint-Lambert* de répéter quelques vers de son joli poème des *Saisons*; le duc de *Nivernais* de réciter une de ses fables charmantes : personne n'avait

[1] Magna eloquentia sicut flamma, urendo clarescit....

le courage de se faire entendre après l'abbé Delille. Il n'y eut que le chevalier *de Boufflers* qui osa débiter un de ses morceaux de poésie érotique, où l'esprit était assaisonné de ce que la malice a de plus pétillant. Son débit me parut être en parfaite harmonie avec ses compositions parfois un peu hasardées : lui seul de toute la réunion, pouvait faire sourire, après l'effet inexprimable qu'avait produit l'abbé Delille.

Parmi le nombre choisi de femmes admises dans ces petits soupers, on distinguait la comtesse *de Sabran* dont la physionomie ravissante, la gaîté naturelle et la grace pudique, annonçaient une imagination brillante, un esprit orné. Je savais qu'elle cultivait la poésie élégiaque avec autant de simplesse que de talent : et les brillantes saillies s'échappant de sa bouche expressive, semblaient donner encore plus de séduction à son regard pénétrant. Le son

de sa voix surtout, arrivait au cœur sans qu'on pût s'en défendre. C'était en un mot un chef-d'œuvre de séduction. Aussi plus d'une fois Boufflers lui-même, malgré toute sa verve et son hilarité, devint-il auprès d'elle rêveur, contemplatif : il ne pouvait se défendre d'un penchant secret, qu'il divulgua par la suite, en s'unissant à cette adorable veuve d'un pair de France.

A peine dix heures venaient-elles de sonner à la pendule, que le maître-d'hôtel annonça qu'on était servi. La table ne contenait ordinairement que douze à quinze couverts. Madame de Staël me fit placer auprès de la comtesse de Sabran : place dont je sentais tout le prix, et qui agissait vivement sur mon imagination. Au bas de la table étaient assis le jeune de Staël, neveu de l'ambassadeur, et sa sœur Amélie, très belle Suédoise aux yeux bruns et aux cheveux blonds, que madame de Staël

aimait comme sa fille. Ce qui distinguait principalement cette jeune personne âgée de seize à dix-sept ans, c'était une taille ravissante, une noble aisance dans ses manières, dans ses moindres mouvemens. Elle idolâtrait M. Necker, et le regardait comme son aïeul. Touchée de l'hommage public que j'avais eu le bonheur de procurer à ce ministre populaire, la jeune Amélie m'en témoignait sa reconnaissance, chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion. Elle avait joint ses instances à celles de son frère, pour me faire accepter la place de secrétaire particulier du contrôleur-général, me faisant envisager tout le bonheur dont je jouirais au milieu d'eux, et dont j'étais moi-même convaincu d'avance; mais à chaque sollicitation qu'on m'adressait, il me semblait entendre une voix plus chère encore et plus puissante, qui me répétait à l'oreille : « *N'oublie pas ta fauvette !* »

A onze heures, tous les domestiques avaient achevé leur service, et se retiraient. Alors le petit-souper devenait ravissant : alors plus de contrainte ; on remplissait soi-même son verre et celui de sa voisine. Les bons mots pétillaient, la gaîté jaillissait sous mille formes aimables. Le grave M. Necker, oubliant en ce moment le fardeau du ministère, se laissait aller à tous les charmes de cette hilarité qui caractérise si bien la nation française Madame Necker, malgré son austère piété, ne pouvait s'empêcher de sourire à toutes les folies qu'exhalaient à l'envi, les Champcenets, les Boufflers, les Rivarol, et aux récits piquans de Saint-Lambert et du duc de Nivernais. C'est alors, enfin, que madame de Staël s'abandonnant à la verve de son imagination dévorante, faisait briller ces traits de flammes, ces éclairs d'un génie créateur, qui devait prendre le premier rang parmi les femmes let-

trées de son siècle. C'était véritablement *Corinne*, improvisant vers la fin d'un beau jour, sur les bords du cap Misène.

Pour se reposer de ce cliquetis de mots heureux, d'expressions neuves, de tableaux colorés, on avait coutume de faire assaut de *bouts-rimés*, devenus fort en vogue à cette époque. La réunion était composée de maîtres en ce genre. Le duc de Nivernais, malgré ses soixante-quatorze ans, s'y montrait aussi gracieux, aussi brillant que les plus grands faiseurs du jour; et l'on répétait partout ce quatrain délicieux qu'il avait eu l'ordre, dans un cercle, d'écrire sur les genoux de la belle duchesse d'Estrées, sous ces rimes que lui avait données Voltaire : *Émilie* (nom de la duchesse), *génie, en vain, écrivain.*

Sur vos genoux, adorable *Émilie*,
Moi, composer des vers! j'y songerais *en vain*:
Le sentiment enchaîne le *génie*;
Et le pupitre égare l'*écrivain*.

Ce fut donc par ce Nestor de la poésie gracieuse que la lutte commença. Il fut défié par Saint-Lambert, et ramassa le gant avec toute la vigueur d'un jeune chevalier français. Il provoqua de même son digne adversaire, comme lui couvert de cheveux blancs; et celui-ci prouva que l'esprit et la grace ne vieillissent jamais. « Il ne faut pas s'en éton-» ner, » s'écrie Boufflers, « c'est le poète » de toutes *les saisons*. » Delille provoqua ce dernier qui fut plus brillant, plus galant que les deux septuagénaires; mais peut-être moins pénétrant, moins anacréontique. Rivarol et Champcerets furent lancés par madame de Staël; et semblables à deux coursiers vigoureux, sans mors et sans entraves, ils s'élancèrent dans l'arène en faisant les bonds les plus divertissans Enfin l'abbé Delille fut appelé dans la lice par la comtesse de Sabran, avec cette candeur enchanteresse et ce tact fin,

délicat, qui lui donnaient un si grand renom. Mais quelque difficiles, quelque incohérentes que fussent les rimes qu'elle lui imposa, toutes furent remplies avec cette verve, cette pureté de style, et cette fraîcheur d'idées qui distinguaient l'auteur du poème des Jardins, le seul de ses ouvrages alors imprimé. Parmi les quatrains qu'il composa devant nous, ou plutôt qu'il laissait échapper de sa lyre harmonieuse, comme l'eau pure qui jaillit d'une source féconde, j'ai retenu le suivant, adressé à la belle de Sabran sur les rimes qu'il avait reçues de Saint-Lambert :

Vos traits divins font naître le *désir;*
Votre langage impose le *silence :*
On vous aborde avec une *espérance ;*
On s'en retourne avec un *souvenir.*

« Je ne crois pas, » s'écrie Boufflers, « qu'on puisse peindre la comtesse avec

» plus de grâce et de fidélité. — Elle » pose si bien ! » ajoute le vieux duc de Nivernais. Elle-même fut appelée au combat, et reçut de Rivarol et de Saint-Lambert plusieurs défis qu'elle brava sans audace, mais avec un charme inexprimable. Placé près d'elle, je recueillais avec avidité tout ce qui s'échappait de ses lèvres si ravissantes, et je thésaurisais dans ma mémoire les jolis vers qu'elle improvisait.... Mais quel fut mon embarras, lorsque j'entendis madame de Staël dire, en me désignant : « Et notre jeune auteur ? il ne » peut se dispenser de paraître à son » tour dans l'arène. — Moi ! madame » la baronne ! » répondis-je en rougissant. « Ah ! vous avez trop d'humanité, » pour exposer dans un tournois aussi » brillant, un simple écuyer qui n'a » pas encore su gagner ses éperons. » — L'auteur de *Pierre-le-Grand*, » reprend-elle, « s'est armé chevalier : il

» doit payer son tribut. — Chevalier,
» dites-vous ! Je ne suis encore qu'un
» jeune conscrit qui connaît à peine le
» maniement des armes. — Vous vous
» défiez trop de vos forces. Allons,
» Boufflers, c'est vous que nous char-
» geons, comme ancien capitaine de
» hussards, de faire faire à ce jeune
» conscrit quelques évolutions.... Je
» vous préviens, » me dit-elle, « qu'on
» n'a que trois minutes indiquées à la
» pendule. Si les bouts-rimés sont rem-
» plis au vœu de l'aréopage, on a le
» droit d'embrasser qui l'on veut. S'ils
» sont jugés insuffisans, on est obligé
» d'avaler une rasade d'eau. — En ce
» cas, madame, je ne risque rien de
» préparer l'instrument de mon sup-
» plice. » A ces mots je saisis une ca-
rafe, et je remplis mon verre grain sur
bord. Pendant ce temps, le malin au-
teur d'*Aline* m'avait préparé quatre
rimes bien susceptibles de m'embarras-

ser : c'étaient *Amélie*, nom de la nièce de la baronne qu'il me désigna; *confrérie*, *chapeau* et *manteau* : rimes qu'on avait le droit de mêler à son gré; rimes qui me jetèrent, pendant quelques instans, dans le plus grand trouble. Je ne savais comment allier *confrérie* avec le nom de la jeune et belle Suédoise. Heureusement le mot *manteau* reporta ma pensée à cet épisode de *Joseph*, dont la chasteté se trouve citée dans les saintes écritures; et, en moins de deux minutes, je fus prêt à répondre au défi que j'avais reçu. Comme c'était au chevalier de Boufflers à qui je répondais, et qu'il m'avait donné l'exemple de la gaillardise, je crus pouvoir réciter, d'un ton un peu leste, les deux premiers vers de mon quatrain, afin d'effrayer tous mes juges; et j'expiai cette témérité par le ton de retenue et de galanterie que je mis en proférant les deux derniers vers. Voici cet in-

promptu qui me valut des suffrages que j'étais loin d'espérer :

Putiphar, vous savez, fut de la *confrérie :*
Et madame lui fit porter plus d'un *chapeau...*
Si l'infidèle eût eu les graces d'*Amélie*,
Je doute que *Joseph* eût laissé son *manteau.*

« Viens, ça ! » me dit Boufflers avec ce ton de camaraderie pour moi si délicieux et si flatteur ! « *Dignus es inter* » *nos intrare.* » A ces mots, il s'avance vers moi : je me précipite dans ses bras, et je reçois l'accolade, plus précieuse à mes yeux, que celle donnée par Bayard à François Ier. Je crus devoir lui rappeler en ce moment que j'étais le jeune auteur d'une bluette qu'il avait vu représenter au théâtre de Tours, ma belle patrie, et qu'il daigna dans le temps honorer de son suffrage. Il parut ravi de me retrouver, et redoubla pour moi de caresses, de félicita-

tions. Il fut arrêté par l'aréopage que j'avais acquis le droit d'embrasser la dame de mon choix. J'étais si près de la belle comtesse de Sabran, que je fus d'abord tenté de profiter du voisinage ; mais les convenances m'ordonnaient de porter ailleurs mon hommage ; et bien qu'à cette époque madame de Staël eût la figure couverte de boutons, j'allai déposer un baiser respectueux sur son front, lui demandant la permission d'aspirer quelques émanations du talent créateur dont il était le réceptacle. Elle parut flattée de la préférence que je lui donnais à madame de Sabran ; et, ne voulant pas me réduire à la privation d'appuyer mes lèvres sur un beau visage, elle m'ordonna d'embrasser sa nièce Amélie, qui m'avait inspiré les vers que je venais d'improviser. L'abbé Delille m'adressa les plus honorables encouragemens. Saint-Lambert me dit que j'étais bien heureux d'être

à mon printemps, mais que pour lui les quatre saisons étaient passées. Quant au vieux duc de Nivernais, il m'adressa ces mots avec une bonté toute paternelle : « Cher enfant, vous rajeunissez » mes cheveux blancs. » ... Ces beaux cheveux qui couvraient le front le plus vénérable, me rappelaient ceux de mon beau-père, de mon instituteur que je croyais entendre me dire tout bas : « Des à-propos de société ne sont point » de la poésie... Ne te laisse pas éblouir » par tous ces gens de cour !... Et » *n'oublie pas ta fauvette* ! »

Enfin minuit sonnant, chacun se retira. Je rentrai dans mon modeste et solitaire asile, encore tout étourdi du rôle que je venais de jouer au milieu de tous ces grands personnages, de tous ces beaux esprits ; et je me dis que si l'on parvenait, pour un simple quatrain, à gagner leurs suffrages, leurs faveurs : un rien, un seul coup de vent

suffisait aussi pour les faire perdre. Je me félicitai d'avoir eu le courage de refuser les offres séduisantes de M. Necker ; et je m'endormis délicieusement en répétant, selon mon usage, quelques préceptes de mes anciens auteurs, tel celui-ci de Cicéron : « ... C'est être » riche que de ne pas désirer l'être [1]. » Tel cet autre d'Ovide : « ... Vivez pour » vous-même, et fuyez les grands [2] ! » Tel enfin celui-ci de Lucrèce : « ... Il » vaut mieux être indépendant et tran- » quille, que d'exercer un grand pou- » voir [3]. » Je croyais alors entendre M. Necker me répéter ces mots : « Le » ciel vous exauce ! » Puis ajouter en me serrant la main : « Que ne puis-je » échanger mon riche hôtel contre

[1] Non esse cupidum, pecunia est...

[2] Vive tibi, et longè nomina magna fuge.

[3] Ut satiùs multò jam sit parere quietum, quàm regere imperia, res velle.

» votre humble réduit !.... » Alors je m'applaudissais de n'avoir point *oublié ma fauvette*; et je m'endormis tout-à-fait en laissant expirer sur ma bouche souriante mes vers chéris :

Le bonheur qu'ici-bas j'envie,
C'est une obole au-dessus du besoin....
Une douce et fidèle amie...
Heureuse, ainsi que moi, dans un tout petit coin...
Enfin c'est de pouvoir... éparpiller ma vie...
Sans nulle gêne... et sans fâcheux témoin.

AVEUX INESPÉRÉS.

—

L'abbé Delille, qui visitait souvent Grétry, s'était empressé de l'instruire du succès que j'avais obtenu chez madame de Staël, et des espérances que je donnais dans la carrière littéraire. Il me fallut répéter chez mon illustre collaborateur et les bouts-rimés que j'avais remplis avec quelque bonheur, et surtout mon plan de conduite que j'avais

imité des anciens. A ces deux vers : « *Une douce et fidèle amie, heureuse,* » *ainsi que moi, dans un tout petit* » *coin...* » je vis Antoinette porter sur moi ce regard si pénétrant, dont l'effet était si rapide; et je fus tenté de donner à son trouble, à son silence une interprétation que repoussait ma modestie.

Un événement cruel, inattendu, vint jeter la désolation dans cette honorable famille, et confirmer des doutes qui me poursuivaient sans cesse, mais auxquels je n'osais arrêter ma pensée. La fille aînée de Grétry était morte depuis trois ans : la cadette, cette jeune dame Marin, dont on avait sacrifié le bonheur aux vains prestiges de l'opulence, tomba tout-à-coup frappée d'un mal de poitrine qui la minait depuis plusieurs mois; et les gens de l'art crurent devoir préparer ses parens à sa fin prochaine. C'était un ange

de douceur et de piété filiale, qui, par obéissance, et pour complaire à sa mère, s'était mariée au fils unique d'un riche financier. Celui-ci, sans la rendre malheureuse aux yeux de ses parens, avait, par sa froide insouciance, desséché le cœur le plus aimant, et qui s'était brisé, ne pouvant trouver le point d'appui dont il avait besoin. J'allais régulièrement chaque soir m'informer de l'état de la malade, dont je recevais toujours l'accueil le plus touchant. Elle sentait s'avancer sa dernière heure, et ne voulut point se séparer de sa chère Antoinette, sans la servir par une importante révélation. Un jour que j'entourais le chevet de son lit, avec toute sa famille, elle fait un dernier effort pour se mettre sur son séant; et profitant de l'absence de son mari, elle nous fit l'aveu de tout ce qu'elle avait souffert. Puis, s'adressant à madame Grétry, elle lui dit : « Vous avez cru,

» bonne mère, que l'éclat de l'opulence
» suffirait à mon bonheur. Oh ! com-
» bien vous vous êtes abusée !... De-
» puis deux ans je n'ai fait que gémir ;
» et mon mal était d'autant plus dou-
» loureux, que je sentais bien qu'il
» était inutile de me plaindre. Le sort
» m'avait condamnée, et je vais subir
» son arrêt... Mais avant de quitter
» cette vie que j'ai reçue de vous,
» souffrez que j'épanche mon pauvre
» cœur pour la première et pour la der-
» nière fois.... Je voudrais préserver
» ma chère Antoinette du tourment
» cruel, de ce néant affreux, insuppor-
» table, auquel est condamnée une
» jeune femme négligée, et qui n'a
» pas le courage de s'en venger, tant
» les principes de vertu sont empreints
» dans son ame... Bonne mère... et toi
» le meilleur des pères, dont je suis
» encore si fière d'être la fille... pro-
» mettez.... Ah ! promettez-moi tous

» les deux de ne point faire de ma
» sœur une seconde victime.... Elle
» aime... Elle est aimée... Son choix
» eût été le mien, si j'eusse rencontré
» celui qui, par ses qualités, offre à la
» jeune femme dont il partagera les
» destinés, l'assurance de ce bonheur
» que j'ai tant désiré... et dont je crois
» que j'étais digne... Vous rougissez, »
ajouta-t-elle, du ton le plus pénétrant ; « vous n'osez avouer les senti-
» mens que vous inspire Antoinette,
» dans la crainte de la priver des avan-
» tages de l'opulence, ou d'un rang
» élevé qu'elle pourrait ambitionner
» comme filleule de la reine... Ah ! je
» vous reconnais bien là.... Peut-être
» n'eussiez-vous jamais révélé le secret
» de votre cœur, car chez vous la dé-
» licatesse est encore plus puissante
» que votre amour... J'ai cru qu'il était
» de mon devoir, avant de quitter la
» vie, de vous servir l'un et l'autre, en

» contribuant à votre union... Hélas ! » je ne pourrai la voir se réaliser au » pied des autels.... Que du moins je » vous fiance à mon lit de mort ! » A ces mots elle prend une main de sa sœur qu'elle pose dans la mienne ; et, s'adressant à son père et à sa mère, elle ajoute d'une voix altérée : « N'est- » ce pas que vous y consentez ?... — » Ah ! s'écrie Grétry, c'est le plus cher » de mes vœux : le soir même de la » première représentation de *Pierre-* » *le-Grand*, je vis un gendre dans mon » jeune collaborateur. » Madame Grétry, les yeux baissés, gardait un morne silence. Antoinette respirant à peine, attendait l'aveu de sa mère. Je crus devoir saisir cet instant pour laisser celle-ci jouir de tous ses droits, et lui prouver à quel point je les respectais. Je recueillis donc toutes mes forces : j'appelai à mon aide cette dignité d'homme, mon unique soutien ; et je

déclarai que quelque enivrant que fût pour moi le lien qui m'était proposé, je ne pouvais y souscrire sans avoir un entretien particulier avec madame Grétry. Le ton solennel que je pris, et l'effort que je faisais sur moi-même, produisirent l'effet que j'en attendais. Grétry, d'un geste expressif et d'un regard plein du plus tendre intérêt, parut m'approuver. Antoinette, malgré le trouble empreint sur tous ses traits, laissa de même échapper un signe approbateur; et la mourante dit à sa mère me conduisant vers son appartement : « N'est-ce pas que c'est assez d'une » victime ? »

Mon cœur battait avec violence : je savais que j'allais combattre une femme vaine, ambitieuse, et que la passion du jeu conduisit plus d'une fois à l'ardente soif de l'or. Je savais que cette mère de famille, excellente au fond, exerçait un grand empire sur tout ce

qui l'entourait... Mais j'étais aimé : ma puissance rivalisait la sienne. Notre entretien fut vif, animé. Mon début, sans déplaire à cette dame d'une volonté très prononcée, parut l'étonner, et même lui imposer quelques égards pour le jeune homme qui savait dompter sa passion au point de rendre la mère de celle qu'il idolâtrait, seul arbitre de sa destinée.

« Je conçois, madame, » lui dis-je avec l'attitude et l'accent d'un homme d'honneur ; « je conçois que vous ayez » formé sur votre adorable fille des » projets de grandeur et de fortune. » Je n'ai rien de tout cela à vous offrir. » Je suis plébéien, et me fais gloire de » l'être. Je possède à peine deux mille » cinq cents livres de rente, et n'en » attends que trois mille environ de » mon excellente mère qui n'a pas cin- » quante ans, et que chaque jour je » demande à Dieu de me conserver.

» Mon début dans la carrière dramati-
» que, si brillant, grace à votre illustre
» époux, me lance déjà dans le grand
» monde, où je pourrais m'accrocher à
» quelque puissant du jour, et parve-
» nir comme tant d'autres.... mais élevé
» dès l'âge le plus tendre, dans des
» principes d'indépendance et d'homme
» privé; habitué à respirer cet air de
» paix et d'heureuse insouciance, qui
» règne sur les belles rives de la Loire;
» m'occupant beaucoup plus du présent
» que de l'avenir; ne me croyant au-
» dessus, mais au-dessous de personne;
» préférant enfin le *petit coin* que je
» tiens sur la terre, où j'aime unique-
» ment pour aimer; où j'*éparpille* ma
» vie comme bon me semble; où je ne
» dois pas une minute de mon temps à
» qui que ce soit; où je puis l'employer
» *à mille niaiseries*, comme dit ma-
» dame de Sévigné, sans craindre que
» ma jeunesse *fasse du bruit* à quelqu'un;

» préférant, surtout, ce petit coin
» de terre, à l'éclat même d'un trône;
» jamais, non jamais je n'atteindrai à
» l'opulence : elle m'embarrasserait et
» me ferait peur. Une honnête aisance
» est tout ce que j'ambitionne; et si
» j'en crois mes pressentimens, je l'ob-
» tiendrai; car avec des mœurs, un
» grand respect de soi-même, l'amour
» de l'ordre et du travail, on arrive
» presque toujours à se placer honora-
» blement sur la scène du monde....
» Mais je vous le répète, je ne veux
» devoir qu'à moi seul ma position so-
» ciale; je veux pouvoir dire comme
» un ancien sage dont les écrits font ma
» lecture chérie : *Je suis le fils de mes*
» *œuvres*.... Votre adorable fille a le
» droit de prétendre à une union plus
» avantageuse; la célébrité de son père,
» la haute bienveillance de son auguste
» marraine; le bonheur dont elle jouit
» au foyer domestique; enfin, madame,

» vos projets sur le don de sa main;
» cette attente si naturelle d'une mère
» qui fonde de grandes jouissances sur
» l'établissement de son enfant; cette
» juste récompense de vos soins, de
» votre tendresse; en un mot cette élé-
» vation qu'il vous est si bien permis
» de rêver: tout m'impose la loi de res-
» pecter vos volontés; tout me défend
» de murmurer même de vos refus....
» Il m'en coûtera le repos et le bonheur
» de ma vie; car j'aime comme jamais
» je n'aimai, comme jamais je n'aime-
» rai.... mais qu'importe ma destinée?
» c'est de la vôtre, c'est de celle de vo-
» tre chère Antoinette qu'il faut nous
» occuper. Prononcez donc mon arrêt!
» je l'attends, non sans un trouble
» inexprimable; mais avec résignation.
» Dès ce moment, madame, je m'inter-
» dis l'entrée de votre honorable mai-
» son, si je n'obtiens pas votre aveu. Je
» m'éloignerai même de Paris, de crainte

» qu'une rencontre imprévue, n'attise » la flamme que je m'efforcerais d'é- » teindre ; de crainte surtout de faire » éprouver à celle que j'aime, des com- » bats que tout homme d'honneur doit » savoir éviter. Je pousserai même mon » dévouement pour vous, jusqu'à sou- » haiter de souffrir seul ; non pas que » je pense qu'Antoinette puisse m'ou- » blier : elle élève trop haut celui » qu'elle aime, pour jamais l'effacer de » son souvenir.... Encore une fois, ma- » dame, prononcez : je suis résigné à » tout ; et vous jure une entière soumis- » sion à vos volontés, à vos ordres que » j'attends. »

Cet épanchement d'une ame franche et soumise ; cet élan de l'amour comprimé par l'honneur ; pour tout dire enfin, cette pieuse résignation aux volontés, aux droits sacrés d'une mère, produisirent sur elle un trouble, une hésitation qu'il lui fut impossible de dissi-

muler. « Vous êtes bien ce qu'on appelle » un galant homme, » me dit-elle avec un tendre épanchement ; « et j'avoue que » je n'ai pas la force de priver ma fille » d'un époux aussi digne d'elle.... j'avais » de grands projets sur l'établissement » d'Antoinette, je ne saurais vous le » dissimuler ; sa main m'est demandée » par des partis opulens et titrés : en » ce moment-même elle est recherchée » par un des officiers de la reine qui ver- » rait ce mariage avec plaisir et daigne- » rait le protéger.... mais je suis mère ; » et les paroles de ma pauvre fille mou- » rante, m'ont trop vivement émue, » pour que je n'y voie pas un avertis- » sement de la Providence....Antoinette » est à vous. »

Le cri que je poussai dans cet instant, fut si fort, qu'il retentit jusqu'au salon où Grétry attendait l'issue de cet entretien. Il s'imagine que ce cri perçant est celui de la douleur que me cause un

refus ; il ouvre brusquement la porte ; et m'aperçoit aux genoux de sa femme dont je pressais les mains avec toute l'expression de la joie et de la reconnaissance. « Il m'a vaincue ! » s'écrie madame Grétry, en me relevant : « Mon » ami, voilà notre gendre ! » Je passe des bras de la mère, pour tomber dans ceux du père ; nous ne pouvions ni l'un ni l'autre prononcer un seul mot. Mais au moment où il m'appela son fils !... je m'écrie à mon tour : « Ah ! » répétez ce nom si doux !.... jamais, » non jamais son plus mélodieux et » note plus vibrante, ne sont sortis de » votre lyre enchanteresse. » Il court chercher Antoinette, qu'il me présente comme ma fiancée. Aussitôt celle-ci se jetant au cou de sa mère, lui dit : « Je » n'aurais jamais pensé qu'il me fût » possible de t'aimer plus que je ne l'ai » fait, depuis seize ans. Mais n'oublions » pas, » ajouta-t-elle en me présen-

tant sa belle main, « que c'est à ma » sœur que nous devons ce moment » le plus beau, le plus doux de notre » vie: c'est au chevet de son lit, que je » veux vous donner ma foi, en échange » de la vôtre; et je cours la préparer à » cette scène de famille, avec tous les » ménagemens qu'exige le peu de for- » ces qui lui restent. » A ces mots, elle se rend auprès de la malade; et peu d'instans après, sa femme de chambre vint nous avertir qu'on nous attendait.

Il me serait difficile de décrire ici tout ce que cette scène eut de touchant et d'enchanteur. La malade entourée des heureux qu'elle venait de faire, semblait reprendre et la force et la vie. Je reçus d'elle l'honorable titre de frère: ce doux nom sortait à chaque instant de ses lèvres décolorées. Un sourire de bonheur donnait à ses touchantes paroles encore plus d'expression. Je ne pouvais me rassasier de la voir et de

l'entendre : J'aurais donné la moitié de mon existence qui, pourtant m'était devenue si chère, afin de prolonger la sienne. Elle-même crut pendant quelques jours à ce miracle de la nature. « Oh ! » me disait-elle en me pressant mes mains sur son pauvre sein desséché ; « oh ! si je pouvais gagner le prin- » temps, je renaîtrais comme une de » ces plantes frappées de l'orage, qui » peu-à-peu se relèvent sur leur tige. » Chaque fois que je vous appelle mon » frère.... mon bon frère,.... il me » semble que je gagne vingt-quatre » heures de plus. — En ce cas, » lui répondais-je, « ne vous lassez point » de me donner ce nom si ravissant ! » Il est bien juste que ce qui contri- » bue autant à honorer, à embellir » mon existence, puisse prolonger la » vôtre.... Ma sœur, mon aimable » sœur, mon adorable sœur, ah ! puis- » siez-vous ne cesser de vivre que lors-

» que je cesserai de vous aimer ! »

Hélas ! mes vœux furent impuissans : une faiblesse effrayante s'empara bientôt de ce modèle de grace et de bonté. Sa dernière heure sonna ; mais la Providence ne voulant pas assouvir toute sa rigueur sur cette pauvre victime, exauça son dernier vœu : ce fut d'éviter à sa famille la douleur de la voir expirer. Elle mourut pendant la nuit, sans proférer la moindre plainte. Sa garde-malade n'en fut même pas réveillée ; et lorsqu'à l'aube du jour, elle s'approcha de cette angélique créature, elle s'imagina d'abord, au calme répandu sur sa figure céleste, à la couleur purpurine qui colorait ses joues, qu'elle sommeillait encore.... mais déjà son ame si pure et si aimante, s'était envolée à sa dernière demeure.

Séparation.

—

La douleur qu'éprouva la famille Grétry, ne saurait se décrire. Antoinette ne pouvait s'arracher des restes inanimés de sa sœur chérie. Ce ne fut que de force qu'on la sépara de celle que la nature lui avait donnée pour compagne et pour première amie. Tout l'hôtel, tout le quartier semblait partager sa souffrance. Plus de cent musiciens escortèrent le cercueil de la défunte ; et

lorsqu'à la prière du pasteur, se joignirent les sons de nombreux instrumens, exécutant l'ouverture du *Mariage d'Antonio*, dont madame Marin, à peine âgée de seize ans, avait composé la partition, tous les assistans éprouvèrent un sentiment de regrets et de douleur empreints sur leurs visages. On concevra facilement que je n'étais pas un des moins affligés. L'angoisse que j'éprouvais était d'autant plus remarquable, que j'avais pris rang parmi les parens de cet ange envolé vers les cieux. Je paraissais comme un frère qui pleure une sœur adorée. Jamais sa mémoire ne s'effacera de mon souvenir; et je la salue encore aujourd'hui que je compte plus de soixante hivers, avec toute l'effusion d'un cœur fraternel.

L'abattement de Grétry, toujours morne et silencieux, était effrayant. Il perdait celui de ses enfans qui avait compris le mieux le bel art dans leque

il s'était fait une si haute renommée. La jolie partition du *Mariage d'Antonio*, petite pièce faisant suite à celle de *Richard-cœur-de-Lion*, et que le vieux Sédaine avait eu la bonté d'écrire pour la fille de son collaborateur; cette partition, dis-je, annonçait dans son jeune auteur, un goût parfait, un chant vrai, naturel; en un mot, la digne élève de son père. Elle avait beaucoup de ses traits, son ame aimante, expansive, et surtout ce noble amour de l'indépendance et de la célébrité. Rarement elle quittait le cabinet de Grétry; elle ne cessait de s'exercer en sa présence, et de parcourir, sous ses auspices, tous les accords, toutes les modulations que peut produire un clavier fidèle sous des doigts que dirige une imagination brillante. Le père n'écrivait pas une seule phrase musicale de ses nombreux chefs-d'œuvre, sans la faire entendre à sa fille; et lorsqu'il voyait sa charmante

figure s'épanouir, le sourire errer sur ses lèvres, ou ses beaux yeux bruns, laisser échapper quelques larmes, il était assuré d'avoir saisi l'accent de la nature, et d'être son fidèle interprète. Madame Marin était pour son père une seconde existence, un besoin du cœur qu'elle savait satisfaire avec un charme tout particulier.

Il fut impossible à Grétry de rester dans la demeure qu'il occupait rue Poissonnière : il y cherchait sans cesse, il y appelait son enfant. Il loua donc un fort bel appartement sur le boulevard Italien, près de la rue Favart. Mais cet appartement ne devait être libre qu'au bout de six mois ; et ce père éploré ne pouvait habiter jusqu'à cette époque la maison où il avait perdu sa fille. On était alors au commencement du mois de mars ; je lui offris de le conduire en Touraine, de lui faire visiter ce beau jardin de la France dont il avait

entendu faire si souvent l'éloge par les voyageurs qui l'avaient parcouru. Ma proposition parut d'abord lui sourire ; et déjà je m'étais empressé d'écrire à mes parens, afin de procurer à cette honorable famille une demeure convenable à ses goûts, à ses habitudes. Mon excellente mère, instruite de mon union projetée avec la charmante Antoinette, dont elle désirait ardemment connaître la figure, l'esprit et le caractère; mon excellente mère s'était occupée avec empressement de procurer à la maison Grétry une agréable retraite sur les bords de la Loire, où déjà elle se disposait à réunir tout ce qui pouvait composer une vie onctueuse, une honorable existence. Antoinette n'était pas moins envieuse de connaître celle qui m'avait donné le jour. Elle se faisait une fête de parcourir les lieux témoins de mon enfance. Nous formions ensemble mille projets ravis-

sans. J'abondais en descriptions de ma belle patrie : je jouissais d'avance du bonheur inexprimable de conduire ma belle fiancée dans tous les endroits offrant des souvenirs historiques. Là je lui ferais déposer un laurier sur le tombeau d'*Agnès Sorel*; ici un bouquet de fleurs de violettes dans la chambre rustique où naquit la tendre, la simple *Lavallière*. Plus loin, je lui ferais parcourir le délicieux séjour de Chenonceaux, où tout rappelle *François I^er^* et *Diane de Poitiers*. En revenant, nous saluerions ensemble, au château de la Bourdaisière, la salle où fut allaitée *Gabrielle d'Estrées*; et le cœur plein de la mémoire de ces femmes, qui surent porter l'amour au plus haut degré d'héroïsme et de perfection, nous ferions une étude approfondie de l'art d'aimer; et nous saurions embellir encore la chaîne fortunée que le sort nous préparait.... Mais ce qui mettait le com-

ble à tout le bonheur que j'envisageais, c'était de voir mon illustre ami recueillir, dans mon pays natal, les hommages dus à sa célébrité. Tout était préparé d'avance : le soir même de son arrivée à Tours, plus de cent musiciens, soit amateurs, soit professeurs, devaient se réunir sous les croisées de son habitation, et lui donner une sérénade composée des morceaux les plus marquans de ses nombreux ouvrages; et parmi lesquels j'étais sûr d'avance que l'admirable ouverture de *Pierre-le-Grand* ne serait pas oubliée. Je voyais mes concitoyens me seconder à prouver toute ma reconnaissance à mon parrain dramatique, à celui qui m'honorait d'un attachement si vrai, d'une préférence si flatteuse. Mon beau-père, mon digne instituteur, recevrait le prix de ce qu'il avait fait pour moi : tous les rangs, toutes les conditions se confondraient dans les fêtes qu'on donnerait

à Grétry, soit à l'hôtel-de-ville, soit à la salle de spectacle; et telle noble demoiselle de la ville, qui peut-être eût dédaigné l'hommage du jeune auteur dramatique, éprouverait, à la vue de la charmante Antoinette, un secret dépit de ne pouvoir l'égaler en graces, en esprit, en manières du grand monde; et reconnaîtrait alors que ni les illusions du sang et de la fortune, ni les prérogatives héréditaires, ni cette gourme souvent ridicule de tous ces petits grands de province, ne valent pas cette auréole impérissable, ce renom populaire qui pénètre jusque dans les plus humbles foyers, cet intérêt général, cet avide curiosité qu'excite sans cesse et partout, l'homme qui ne doit qu'à lui seul son illustration, et peut dire en souriant malicieusement avec Salluste[1] : « Il vaut mieux avoir créé son

[1] Quàm certè peperisse, quàm acceptum corrupisse melius est.

» nom, que de déshonorer celui qu'on » a reçu. »

Toutes ces pensées assiégeaient à la fois mon imagination, et me berçaient des plus chères espérances, lorsqu'un contre-temps imprévu vint les renverser de fond en comble. Une proche parente de madame Grétry mourut presque subitement à Lyon. Des intérêts assez majeurs déterminèrent la famille à laquelle je devais appartenir, à préférer les bords du Rhône à ceux de la Loire. Adieu mes rêves de bonheur et de gloire ! adieu ces inexprimables jouissances de voir le plus célèbre compositeur de la France, fêté, honoré dans ma patrie; d'entendre tous mes compatriotes, mes amis d'enfance et mes parens faire l'éloge de ma fiancée, et me féliciter d'avoir su toucher son noble cœur ! Il est dans la vie de ces illusions dont on se berce avec délices, auxquelles s'attache le plus grand

charme de notre existence ; et qui tout-à-coup s'évanouissent comme une ombre légère.

Grétry m'avoua qu'il lui en coûtait beaucoup de ne pas visiter mon pays et ma famille ; mais outre les devoirs sacrés que sa femme avait à remplir sur les bords du Rhône, un second motif le déterminait à l'accompagner. Sédaine le fécond, le fidèle associé de ses travaux, Sédaine venait de lire au Théâtre-Italien un nouvel ouvrage intitulé *Guillaume Tell ;* et lui en avait remis le manuscrit. Cette pièce caressait l'opinion du jour, par les détails et les tableaux qu'elle offrait en faveur de la liberté. Grétry né Liégeois, n'était pas insensible à l'idée de l'égalité des droits ; et plus qu'un autre, il désirait coopérer au nouveau système politique dont le but était de rendre tous les hommes égaux devant la loi, et de ne plus accorder de distinction qu'à la célébrité

personnelle. Il est toujours dans le cœur humain une tendance secrète qui le porte à s'élever au-dessus des autres ; et le compositeur de tant de chefs-d'œuvre avait trop souvent éprouvé cette jouissance si légitime, pour y renoncer. Il se proposait donc de mettre dans la partition de *Guillaume Tell*, cette couleur locale, cet élan civique, ce cri de patrie et ces chants si vrais de la Suisse, susceptibles de produire à la scène le plus grand effet, les plus vives impressions. Pour atteindre à ce but, il projetait de gagner Genève et de passer, sur les montagnes d'Helvétie, le temps nécessaire pour réaliser ses hautes inspirations. Il m'avait confié son projet que je ne pouvais m'empêcher d'approuver ; et bientôt tout fut préparé pour son départ.

Il ne pouvait toutefois quitter Paris, sans aller prendre congé de la reine, habitant alors le palais des Tuileries ; et

me proposa de l'accompagner. Je m'en fis un devoir; car je ne m'étais pas présenté chez Marie-Antoinette, depuis qu'elle avait daigné m'y autoriser. J'étais avide de la revoir, et de lui prouver que les jeunes têtes du tiers-état ne cessaient point de lui porter tout le dévouement que lui méritaient, aux yeux des gens sensés, les concessions populaires qu'elle faisait chaque jour, avec autant de grace que d'urbanité. Grétry avait un dessein particulier, en me présentant de nouveau à l'auguste marraine de sa fille. Il lui fit, en ma présence, part du choix qu'Antoinette avait fait de moi : il instruisit sa majesté de tous les détails de cette union projetée; raconta mon entretien avec madame Grétry, dans lequel celle-ci n'avait pu résister aux nobles épanchemens de mon cœur, enfin les fiançailles qui avaient eu lieu au lit de mort de l'adorable madame Marin. Pendant ce récit

j'étais dans un embarras inexprimable : mes yeux baissés, la rougeur de mon visage, et plusieurs signes qui m'échappaient pour inviter mon futur beau-père à m'épargner, tout parut intéresser la reine en ma faveur. Elle me félicita d'abord, avec une bonté toute naturelle, d'avoir fixé le choix et gagné le cœur de sa filleule. Puis, m'observant avec ce regard scrutateur qui donnait tant d'expression à sa figure imposante, elle me demanda quelle était la carrière que je me proposais de parcourir. « Celle d'un auteur dramatique, » répondis-je avec assurance. « Je me voue » pour jamais au culte de cet art que » j'idolâtre ; et secondé par l'enchan- » teur de notre scène lyrique, j'ose » avoir l'ambition d'y remplacer Sé- » daine. » Cette réponse fit sourire la reine : elle approuva mes projets, daigna m'en garantir le succès, et termina par une offre bien capable d'éblouir un

jeune auteur : ce fut de m'attacher au secrétariat de ses commandemens, dont j'avais la certitude de devenir chef. « Du moment, » ajouta-t-elle avec cette expression qui lui soumettait tous les cœurs ; » du moment que vous épousez « ma filleule, vous m'appartenez.—« Ah madame ! » lui répondis-je avec une respectueuse émotion, « je vous appartiens » déjà comme Français : qui ne se- » rait heureux et fier de vous avoir » pour sa souveraine?... » J'allais donner l'essor à toutes les sensations que j'éprouvais en ce moment critique, lorsque tout-à-coup je crus entendre cette voix tutélaire me répéter tout bas : « Prends garde à toi!... n'oublie pas ta » fauvette ! »

Je me bornai donc à exprimer à la reine combien j'étais honoré de ses offres, de ses bontés : je l'assurai... et jamais je n'ai manqué à ma promesse ; je l'assurai que rien au monde ne pour-

rait altérer le dévouement et le respect que je lui portais ; et que ces sentimens ne finiraient qu'avec ma vie.

En ce moment fut introduit le Dauphin : je crus que c'était un ange qui descendait du ciel pour venir prendre les ordres de *Marie*. Oh ! quelle ravissante figure ! quel regard touchant ! quelle noble simplicité dans les manières ! Quel son de voix pénétrant ! quel présage en un mot d'un prince digne de l'amour des Français ! Ses caresses à sa mère, ce sourire d'innocence et de béatitude répandu sur ses traits, cette grace naturelle dans ses moindres mouvemens ; et surtout cet abandon d'un jeune cœur qui croit être aimé de tous ceux qu'il aime, cette confiance irrésistible d'un enfant royal ne voyant autour de lui que des heureux à faire : tout m'inspira pour le jeune dauphin le tendre respect, cette attraction du cœur, cette admiration que je ne pou-

vais modérer. La reine lui présenta Grétry dont il savait déjà répéter les chants si naturels et si vrais; puis elle me désigna comme le gendre futur de l'illustre compositeur; ce qui me valut du jeune prince le salut le plus gracieux. Enfin nous nous retirâmes tous les deux, confus de l'accueil que nous avions reçu; et je me rappelle qu'en sortant de l'appartement de Marie-Antoinette, je jetai sur elle un dernier regard qui me causa je ne sais quelle vive impression que les événemens politiques ne tardèrent pas à justifier. Tant il est vrai qu'il existe de ces présages qu'on ne peut définir, et qui portent dans notre ame des traces ineffaçables.

Grétry s'empressa d'instruire sa femme et sa fille du poste honorable que la reine avait daigné me proposer auprès de son auguste personne, et de l'intérêt qu'elle portait d'avance au futur de sa filleule. Madame Grétry dont

j'avais eu le bonheur de vaincre l'ambition, ne put s'empêcher de la laisser éclater dans cette circonstance, et m'adressa de ces félicitations qui m'embarrassaient, mais dont je feignis d'être heureux et fier. Antoinette, me devinant mieux que sa mère, et connaissant mon penchant pour l'indépendance, se contenta de faire l'éloge de sa marraine, et porta même la franchise jusqu'à soutenir que les fonctions d'un secrétaire des commandemens de sa majesté, devaient exiger un temps et un travail incompatible avec les études constantes d'un auteur dramatique; et que je serais obligé d'opter. Je crus pouvoir alors déclarer que rien ne pourrait me faire renoncer à une carrière que je commençais sous d'aussi favorables auspices; et Grétry, craignant de contrarier les vues ambitieuses de sa femme, dit qu'il fallait ajourner notre décision, jusqu'au retour de leur

voyage pour lequel tout fut préparé.

Il arriva bien promptement ce jour fatal qui devait me séparer de ma chère et belle fiancée. J'avais passé toute la veille dans l'appartement de Grétry, pour l'aider aux préparatifs de son départ. Il fut convenu que je resterais en Touraine tout le temps de leur absence, fixé jusqu'au mois d'octobre, c'est-à-dire une demi-année entière. Je n'avais pas vu ma mère depuis quinze mois ; et j'éprouvais le besoin de me retrouver dans ses bras, de lui offrir mon jeune front couronné, d'épancher en un mot dans son sein mes plaisirs et mes peines, mes espérances et mes craintes. Je sentais déjà que j'aurais grand besoin de consolations ; et n'est-ce pas dans le sein d'une tendre mère qu'on en trouve la source féconde? Quelle amie plus vraie? quelle confidente plus indulgente et plus sûre? Je m'étais rendu chez Grétry dès sept heures du matin.

Il devait partir à huit. Le hennissement des chevaux de poste qu'on attelait à la berline, frappa bientôt mes oreilles et me fit tressaillir. Antoinette agitée, bouleversée, allait et venait sans cesse de l'appartement de sa mère à celui de son père. Tantôt elle prétextait tel ou tel oubli qui lui était échappé; tantôt c'était une nouvelle recommandation au valet de chambre de ne rien négliger pour le service ordinaire de son excellent père, dont la santé chancelante exigeait les plus grands soins... Mais chaque fois qu'elle passait et repassait devant moi, l'expression de son regard m'indiquait clairement combien elle souffrait de notre séparation. Toutefois son œil était sec, son maintien ferme et prononcé : on eût dit une jeune condamnée qui subissait son arrêt avec résignation. La fierté, chez cette adorable créature, était le mobile de toutes ses actions. J'étais loin d'imiter son

courage : la pâleur de mon front, mes yeux vacillans et ne pouvant s'arrêter sur le même objet; un tremblement convulsif qui s'emparait de tout mon être, et le bégaiement de mes paroles : tout annonçait mon supplice. Ce fut au point que ma jeune fiancée en eut pitié; et me saisissant la main, devant son père, elle me dit avec cet accent d'un ange chargé de consoler les affligés : « Allons, » du courage, ami !... nous nous rever- » rons. » Je portai sa main consolatrice à mes lèvres, et malgré moi, je l'inondai de mes larmes. Elle ne put retenir les siennes; et Grétry, saisissant cet instant pour nous rapprocher l'un de l'autre, nous serre et nous confond dans ses bras, en s'écriant : « Mes enfans ! » C'était la première fois, depuis la mort de madame Marin, qu'il répétait cette paternelle expression. Elle pénétra si avant dans nos ames, que nous confondîmes en ce moment nos adieux,

nos caresses ; et qu'Antoinette, d'après l'ordre de son père, appuya ses lèvres tremblantes sur mon front, où depuis quarante-deux ans, je crois encore en ressentir l'empreinte.

Enfin l'on vint avertir que tout était prêt, et que les postillons commençaient à s'impatienter : nous passâmes dans le salon où s'était rendue madame Grétry. Elle me fit les adieux les plus expressifs, et me dit avec cette brusque franchise qui la caractérisait : « Dans six » mois, je vous la ramène : vous pou- » vez compter sur nous, comme nous » comptons sur vous... embrassez-moi, » mon gendre !... » Je portais au doigt un anneau sur lequel j'avais fait graver les lettres initiales de mes noms et de ceux de ma fiancée : j'osai demander à madame Grétry la permission de l'offrir à ma chère Antoinette qui le reçut, me permit de le passer à son doigt ; et me dit avec une solennité ravissante : « Main-

» tenant c'est entre nous deux à la » vie !... à la mort ! »

Je la conduisis, le cœur haletant, jusqu'à la berline, sur le devant de laquelle elle se plaça avec sa femme de chambre. Grétry me donna de nouveau une vive accolade : et au moment où je posais un dernier baiser sur la main potelée de madame Grétry, j'entendis Antoinette s'écrier : « Gabrielle, » vite, des ciseaux ! » Elle coupe aussitôt une mèche de ses beaux cheveux blonds ; et me les présente en disant : « Ils vous rappelleront que vous m'ap- » partenez !... » Mais déjà le valet de chambre s'était placé sur le siége ; les chevaux impatiens faisaient jaillir le feu des pavés : enfin ma famille adoptive s'éloigna..... Je la suivis en courant comme un insensé, jusqu'au boulevard Poissonnière ; je la perdis de vue à la descente de la Porte-Saint-Denis ; je la vis reparaître à la montée du boulevard

Saint-Martin; et ne l'aperçus plus qu'à la dérobée, jusqu'à ce qu'elle eût disparu tout-à-fait à mes regards... Je m'appuyai contre un des arbres du boulevard; et j'y restai quelque temps comme anéanti. J'entrai dans un café vis-à-vis, où je remis un peu mes sens avec un breuvage glacé. Mais mon cœur battait si violemment sous les cheveux d'Antoinette, que je fus contraint de me jeter dans un fiacre et de regagner ma demeure chérie, où je me réfugiai dans les bras de Berquin. Qui mieux que lui pouvait me consoler et me comprendre? Je n'étais plus en effet qu'un insensé, qu'un pauvre orphelin à la merci d'un guide, d'un ami; et comme le dit Sénèque[1] : « La bouillante jeu-» nesse a besoin qu'on la dirige. »

[1] Regenda est fervida adolescentia.

Les Bords

DE LA LOIRE.

—

L'absence de la famille Grétry me rendait le séjour de Paris insupportable. Vainement je me voyais admis dans les cercles les plus brillans, vainement les soirées de madame de Staël m'offraient un charme inexprimable, un aliment solide, et pour l'esprit et pour le cœur; vainement je formais d'honorables liai-

sons parmi les gens de lettres, les artistes et les grands du jour qui savaient les apprécier, un vide affreux du cœur, une tristesse invincible, une satiété de devoirs sociaux à remplir, tout se réunit pour me faire éprouver ce *mal du pays*, ce besoin de revoir le lieu qui nous vit naître, de me retrouver dans les bras de mon excellente mère et de son digne époux, mon instituteur et mon premier ami. Chaque soir lorsque, selon mon usage, je repassais dans ma mémoire les pensées les plus remarquables des poètes latins, ces deux vers charmans d'Ovide revenaient sur mes lèvres[1] :

« Le pays natal a je ne sais quel » charme qui nous le rappelle sans » cesse, et ne nous permet pas de » l'oublier. »

[1] Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse suî.

Je recevais souvent des nouvelles de Grétry; Antoinette avait daigné m'écrire quelques lignes au bas d'une lettre de son père. J'étais toujours présent à sa pensée : elle semblait souffrir ainsi que moi, d'une séparation qui devait durer plusieurs mois, et m'invitait elle-même à me réfugier au foyer maternel. Je me séparai donc de Berquin dont la santé paraissait s'affaiblir, et auquel je proposai vainement de m'accompagner en Touraine : ses écrits hebdomadaires, ses engagemens pris avec un grand nombre de familles, ne lui permettaient pas de s'éloigner de la capitale. On était alors au mois de mai 1790 : la nature commençait à se parer de ses richesses printanières. Les vastes et fertiles prairies qu'arrose la Loire, étaient émaillées de mille fleurs : partout où je portais mes regards, je voyais les visages me sourire et m'accueillir comme un enfant du pays. Mes parens, mes

amis, mes compagnons d'enfance, me témoignaient un grand plaisir à me revoir : on me désignait en public comme ayant réalisé les espérances que j'avais données dans mon premier essai dramatique. On me félicitait sans cesse sur mon succès à Paris ; et mon association avec le célèbre Grétry me donnait un reflet d'illustration dont je rougissais bien souvent, mais qu'il m'était si doux de devoir au père d'Antoinette !... En un mot, je trouvai dans ma belle patrie tout ce qui pouvait toucher le cœur, flatter l'amour-propre, exalter l'imagination. J'allais visiter avec ivresse les environs délicieux de la ville de Tours, qui m'offraient de si chers souvenirs. Tantôt c'était l'abbaye de *Beaumont*, où, dans un incendie, j'avais eu le bonheur de sauver, au péril de mes jours, une jeune parente de l'abbesse, engloutie sous des décombres. Tantôt c'était le vieux château du *Plessis* qui

rappelait ce Louis XI, de pénible mémoire, où j'eus un jour l'inappréciable avantage d'empêcher deux de mes amis de se battre, en leur lisant l'admirable lettre de J.-J. Rousseau sur le duel. Tantôt c'était la jolie terre de *la Coudraye*, à deux lieues de Tours, où j'étais né, où je retrouvais mon frère de lait avec lequel je m'asseyais sous les beaux marronniers qu'avait plantés mon père. Tantôt c'était cette antique chapelle du collége de Tours, où j'étais devenu épris d'une grande vierge en marbre blanc, comme Pygmalion l'était de sa Galatée ; tantôt c'était le palais de l'archevêché, cette vaste galerie des portraits de tous les prélats de la Touraine, où j'avais écrit ce *Nunquàm pingendus* qui m'avait mérité de si douces caresses de l'archevêque de Fleury.... Mais ce qui me ravissait le plus, c'était l'*île aux bœufs*, à trois quarts de lieue environ au-dessous du pont de Tours, l'un des

plus beaux de l'Europe. J'y descendais en bateau, dès le matin, et j'y restais souvent jusqu'à ce que l'heure du dîner me rappelât auprès de ma mère. Cette île est un endroit véritablement enchanté : la beauté, la fraîcheur des gazons, mille sentiers tortueux, conduisant à travers les oseraies les plus épaisses, la suavité de l'air embaumé par les plantes aromatiques, la douceur et le charme des ombrages que forment mille peupliers enlacés; enfin ce doux murmure des eaux de la Loire, qui baignent les bords de cette ravissante Thébaïde; le calme qu'interrompt seulement le chant des oiseaux; et cet isolement où l'on se trouve, cette nécessité de causer avec soi-même, passe-temps le plus précieux d'un cœur aimant... Tout se réunissait pour porter dans mes sens le calme dont j'avais si grand besoin.

Ce fut dans cette délicieuse solitude

que je composai le second ouvrage que je destinais à Grétry. Je lui en avais communiqué le sujet et le plan avant son départ : il les avait approuvés ; on augurait même un grand succès : c'était *la Jeunesse d'Henri IV*. Le respectueux et tendre intérêt que m'avait fait éprouver le dauphin, lorsque j'eus l'honneur d'être admis chez la reine une seconde fois, m'inspirait dans cette nouvelle entreprise ; et lorsque je remarquais les soins particuliers que mettait Marie-Antoinette à diriger ce royal enfant, à faire germer dans son ame tout ce qui pouvait le rendre cher à la grande nation qu'il devait gouverner un jour : quand j'apprenais enfin plusieurs traits de grace et de bonté qu'on citait du fils de Louis XVI, l'amour qu'ils inspirait à tous ceux qui l'approchaient chaque jour, à toute heure, je ne pouvais m'empêcher de trouver entre la reine et son fils une parfaite analogie avec

Jeanne d'Albret et Henri IV. Je voyais d'avance la célèbre madame Dugazon dans le rôle de cette mère-institutrice dont l'ame élevée et les traits de nature sont si bien dépeints par *Hardouin de Perefixe*. Je lisais, ou plutôt je dévorais cette lecture qui me fournissait tous les matériaux nécessaires au nouvel édifice que je voulais construire. En peu de temps mon plan fut tracé : l'ouvrage fut terminé. C'est, j'ose dire, de toutes mes pièces de théâtre, celle où se trouve le plus de naturel. Je me fis un devoir de la communiquer à mon beau-père, qui tout en me félicitant sur la vérité du dialogue et la variété des tableaux, me dit avec une austère prévision : « Je » crains bien que les circonstances po- » litiques ne mettent quelques entraves » à cette intéressante production. » J'étais loin de penser alors que cette prédiction dût s'accomplir aussi vite.

On avait répandu dans la ville de

Tours que je devais épouser la fille de Grétry. Ce bruit chatouillait trop mon amour-propre et parlait trop vivement à mon cœur, pour que j'essayasse de le faire cesser. La haute société de la ville m'attira dans son sein. Je m'y présentai toujours avec retenue et modestie; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'on semblait oublier tout-à-fait que je n'étais qu'un plébéien, et j'en devinai facilement la cause. Le comte D***, chef d'une des plus illustres famille de la Touraine, était écuyer-cavalcadour. Il m'avait vu chez la reine; il était présent lorsqu'elle m'offrit d'appartenir à son auguste personne : il n'en fallait pas davantage pour me faire regarder comme le futur fondateur d'une illustre maison. J'en eus bientôt la preuve la plus convaincante.

M. *Marius-Daine*, honorablement connu dans la littérature, était alors intendant de la généralité de Tours : il

avait une fille unique, la comtesse de Roncherolles, qu'on pouvait surnommer, à bon droit, la fleur du jardin de la France. Je fus accueilli dans cette honorable famille avec distinction. Honoré d'un grand succès à Paris, habitué aux usages du grand monde, et sachant toujours m'y tenir à ma place, j'intéressai plusieurs dames de haut parage, dont une entre autres se chargea de m'initier dans ce qu'on appelait les gens comme il faut. « Vous êtes né à » la terre de la Coudraye ?» me dit-elle un jour; « c'est un domaine fieffé qui ap- » partenait à votre père, à votre grand- » père; il faut vous faire appeler » *monsieur de la Coudraye* : vous en avez » le droit ; c'est un nom qui flatte » l'oreille et annonce dans celui qui le » porte, un homme distingué. Croyez- » moi, cet avantage peut influer plus » que vous ne pensez, sur votre carrière » dont le début est si brillant ; et ce

» nom : *de la Coudraye !* semble atten-
» dre une honorable qualification qui
» ne peut vous échapper. »

Je répondis que, bien que je fusse le descendant légitime des anciens propriétaires de la terre de la Coudraye, je me donnerais aux yeux de tous mes compatriotes un ridicule inexcusable, en changeant pour un nom de terre, celui qu'avaient constamment porté mes ancêtres, même à la cour de Louis XIV ; et que moi-même je portais depuis vingt-cinq ans. J'ajoutai qu'un nom obscur inspirait à l'homme de lettres le noble désir de l'illustrer ; et qu'en cela l'amour-propre était bien plus satisfait, qu'il ne pouvait l'être à porter tout bonnement un nom qu'avaient illustré nos aïeux. Cette opinion déplut et me valut la dédaigneuse indifférence de la dame qui prétendait me former. Je m'en amusai beaucoup dans les réunions de la bonne bourgeoisie, où je me trouvais

parmi mes parens, mes amis, mes égaux; où j'éprouvais ce charme social qui ne distingue rien que le mérite personnel; où je m'épanchais sans contrainte avec les personnes aimables qui pouvaient me comprendre, et me savaient gré d'être resté fidèle au rang qu'elles occupaient dans la société.

Je continuai toutefois à me montrer parmi les nobles auxquels je prédisais que leurs prérogatives étaient fortement ébranlées par le système d'égalité qui de jour en jour faisait tant de progrès en France. On me riait au nez, en me disant que je sentais le *tiers-état;* que c'était du *Barnave* tout pur; mais que la noblesse française saurait bien défendre et conserver ses droits, ses priviléges octroyés depuis tant de siècles, par la volonté du souverain... Hélas! tous ces grands de province, aveuglés par leurs habitudes féodales et l'antiquité de leurs blasons, ne tardèrent pas

à payer cher leur résistance au mouvement national, et à se courber sous le niveau commun, où, mesurés pour ce qu'ils valaient, et non pour ce qu'ils étaient, ils se trouvèrent bientôt plus petits que ceux-là même qu'ils avaient tant dédaignés.

Mais n'anticipons point sur les événemens; restons à nous distraire, à nous amuser autant que nous le pourrons, dans le beau jardin de la France, avant que les troubles révolutionnaires ne viennent en altérer le charme, en troubler l'heureuse paix. Je passai le printemps et l'été à parcourir les environs de ma ville natale, à étudier les mœurs douces et patriarcales de mes chers compatriotes; à me convaincre plus que jamais que s'il existe encore sur la terre quelques restes de cet âge d'or tant célébré dans les anciennes écritures, c'est en Touraine qu'ils se sont réfugiés.

Grétry, dans sa correspondance avec moi, m'avait tenu au courant de son existence sur les bords du Rhône qu'il n'avait point quittés. Il était casanier par goût et par habitude : se déranger, changer de demeure, ou comme il disait lui-même, *remuer ses vieilles nippes*, l'effrayait, le fatiguait. Il avait à peu près terminé sa partition de *Guillaume Tell*. Sédaine l'attendait avec impatience : un septuagénaire n'a pas le temps de différer ses jouissances ; et je fus instruit que la famille Grétry serait de retour à Paris vers les premiers jours d'octobre. C'est, selon moi, l'époque la plus ravissante qu'offrent les bords de la Loire. Tous ces riches, ces rians coteaux sont couverts de troupes de vendangeurs dont les cris joyeux et les vieilles chansons portent dans l'ame une heureuse hilarité, ce bonheur d'existence qu'il est impossible de définir. Depuis Orléans jusque par-delà

Saumur ; c'est-à-dire pendant quarante-cinq lieues, on peut à cette époque, parcourir les rives de la Loire de village en village, d'habitation en habitation : partout on trouve l'hospitalité la plus franche, la vie la plus joyeuse et la plus abondante. On dirait que Bacchus et Pomone se donnent la main, pour festoyer tous les étrangers, soit en leur présentant les plus beaux fruits de la France ; soit en leur offrant une coupe remplie d'un vin délicieux. Ces fertiles vallons, ces vergers où les arbres s'affaissent sous le poids de leurs produits si variés ; ces belles prairies tapissées de la seconde verdure ; ce mouvement, cette activité de tous les agriculteurs recueillant le prix de leurs travaux ; la sérénité du ciel, la douceur de l'air qu'on respire : tout, oui tout semble se réunir pour charmer, arrêter le voyageur et lui dire : « Où serais-tu » mieux que dans ces heureux climats ?

» cherches-tu la paix de l'ame, le doux » commerce des hommes? désires-tu te » procurer avec une modique fortune, » l'aisance, la santé, des liaisons sûres » et tout ce que peuvent donner de bon- » heur l'amour et l'amitié?..... Reste » parmi les habitans de ces belles con- » trées; existe, vieillis et meurs sur les » bords de la Loire.... » C'est ce que je me disais en les parcourant... Mais Grétry revenait à Paris; j'allais revoir ma belle fiancée, et bientôt peut-être fixer le jour qui devait nous enchaîner pour jamais.... Je quittai donc parens, amis, foyer maternel, mon île chérie placée au milieu du cours de la Loire; mais en l'apercevant de loin, lorsque je traversais en voiture le pont de Tours, je ne pus me défendre d'une vive émotion : je crus entendre ce cri de patrie qui me disait tous bas : « Pourquoi fuir les » lieux où l'on est heureux, où l'on » est aimé? » Enfin je retournai sou-

vent la tête en sortant des barrières de la ville de Tours; et ne pus m'empêcher de répéter en exhalant un profond soupir, ces beaux vers d'Horace [1] :

« Heureux celui qui loin des affaires » et de tout tracas d'intérêt, s'occupe, » comme les premiers hommes, à cul- » tiver les champs de ses pères! »

[1] Beatus ille qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis,
Solutus omni fœnore.

RETOUR A PARIS.

—

Je la revis cette capitale où j'avais éprouvé déjà tant de jouissances, où j'en espérais d'autres bien plus réelles, bien plus durables. Je trouvai Berquin plus que jamais occupé de répondre aux nombreuses souscriptions de ses ouvrages, et sa santé me parut raffermie. Nous reprîmes nos chères habitudes ; nous déjeunions souvent ensemble, et j'avais un grand plaisir à le

voir se rassasier des belles productions de la Touraine, dont j'avais apporté une ample provision. Berquin prétendait que les habitans d'un pays qui produit des fruits aussi délicieux, doivent se ressentir de la bonté du sol. « Je connais, me disait-il, votre » charmante ville de Tours ; je l'ai traversée plusieurs fois en allant à Bordeaux revoir et saluer la plus tendre des mères ; et je me suis bien » promis d'aller établir ma retraite sur » les bords de la Loire, dès que j'aurai réglé mes comptes avec mes libraires et réuni le produit de mes » œuvres. » Je lui témoignais alors le plaisir que j'aurais à le retrouver dans ma patrie, lorsque j'y conduirais ma chère Antoinette, qui peut-être seconderait le projet que je formais d'aller vieillir de même au beau jardin de la France. De là mille éloges de ma belle fiancée, montrant même au sein des

grandeurs et de l'opulence, une simplicité de mœurs, un goût prononcé pour la vie solitaire ; ce qui formait un contraste frappant avec la brillante existence à laquelle, depuis son enfance, elle était habituée. « C'est, » ajoutait Berquin, « que cette adorable créature » qu'on ne saurait trop étudier, ne vit » que pour aimer et être aimée. Voilà » pourquoi elle vous préfère aux gens » de cour, qui ne lui donneraient que » des titres. Je conçois, cher ami, » combien vous devez être heureux » d'une telle préférence : elle seule » donne une juste idée du rare trésor » qui vous est destiné. »

Nous ne nous réunissions jamais Berquin et moi, sans parler d'Antoinette dont il ambitionnait de se faire une amie. Encore quelques jours, et d'après la dernière lettre de Grétry, je reverrais celle qui devait embellir mes destinées. J'allais tous les matins au nou-

vel appartement sur le boulevard Italien m'informer quand ma famille adoptive arriverait. On l'attendait de jour en jour, d'heure en heure. Mon impatience allait jusqu'à l'inquiétude : Berquin s'en amusait ; Berquin seul avait le don bienfaisant de me calmer. Cependant, un matin que j'étais monté chez lui, j'entre brusquement, et avec la familiarité d'un voisin, d'un ami : j'aperçois celui-ci se troubler à mon aspect, et serrer vivement sous sa veste le *Journal de Paris* auquel il était abonné. « Est-ce que j'y serais maltraité? » lui demandai-je en souriant. — « Il n'est » aucunement question de vous, » me répondit-il d'un air observateur, embarrassé ; « mais bien d'un événement » qui, j'ose le croire, n'aura point de » suites fâcheuses, et que je ne dois » vous communiquer qu'après que » vous m'aurez promis de ne point » vous effrayer et de vous armer de

» courage. — Je sais me commander ; » mais, je l'avouerai, je ne puis me » défendre d'un saisissement qui glace » tous mes sens. — Puisque vous êtes » si facile à émouvoir, je ne puis rien » vous dire encore; et quand je vous » aurai préparé à la secousse bien na- » turelle.... que j'éprouverais comme » vous, je vous apprendrai.... mais » avec toute la prudence de l'amitié. » Et, en prononçant ces mots, il pressait une de mes mains sur sa poitrine..... « Oui, je vous apprendrai que Grétry » et sa fille ont couru l'un et l'autre » un grand danger... — De grace, ex- » pliquez-vous ! — Lisez ! » me dit-il, en me remettant le journal qu'il avait caché dans son sein. Je dépliai la feuille d'une main tremblante ; elle contenait ce récit qui fut répété dans tous les journaux.

« Notre célèbre Grétry vient d'é- » prouver une secousse bien cruelle

» pour le cœur d'un père. Il quittait
» Lyon avec sa femme et sa fille pour
» revenir à Paris : désirant parcourir
» les bords de la Saône, il avait fait
» charger sa voiture sur le coche, jus-
» qu'à Dijon. Le départ avait lieu à
» sept heures du matin; le temps était
» brumeux : mademoiselle Grétry,
» âgée de dix-sept ans, en entrant
» dans la barque, fait un faux pas, et
» tombe dans le fleuve dont le cou-
» rant est rapide. Son père, à l'instant
» même, se jette après elle et la saisit
» dans ses bras. Trois bateliers s'élan-
» cent à leur tour, et ramènent bien-
» tôt sur le rivage le père et la fille si
» fortement enlacés, que ce ne fut
» qu'après que cet homme célèbre eut
» repris ses sens, qu'on put lui faire
» lâcher prise. La jeune personne est
» restée long-temps sans connaissance;
» et cette honorable famille est ren-
» trée dans Lyon, où l'on est rassuré

» sur cet événement qui a failli coû-
» ter la vie à notre premier com-
» positeur français et à sa fille unique,
» si digne de la tendresse et du dé-
» vouement d'un tel père. »

« Ah ! grand Dieu !... m'écriai-je en me levant et parcourant l'appartement de Berquin dans la plus violente agitation : « A sept heures du matin,
» et dans cette saison !.... L'infortunée
» a dû éprouver un saisissement !...
» ses sens glacés, ce long évanouisse-
» ment... Je pars à l'instant même :
» je cours à Lyon, fût-ce à franc-
» étrier !... Je veux la voir, la secou-
» rir, la presser dans mes bras... —
» Vous oubliez donc, me dit Berquin,
» que la note du journal annonce que
» le père et sa fille sont tout-à-fait
» remis de la secousse qu'ils ont
» éprouvée. — Elle a été trop vio-
» lente pour que mon Antoinette n'en
» ressente pas les cruels effets... Non,

» non, je ne puis rester plus long-
» temps dans cette incertitude qui
» me tue... Des chevaux de poste !...
m'écriai-je par la croisée au portier
de l'hôtel. « Deux chevaux de poste
» à l'instant même..... et six francs
» au postillon s'il fait diligence... »
Comme j'achevais ces mots, le portier
sort en effet de sa loge, mais c'était
pour me remettre une dépêche tim-
brée de Lyon. Je reconnais l'écriture
de Grétry ; je romps le cachet, haletant
et respirant à peine, et j'apprends
qu'il est tout-à-fait remis de la cruelle
épreuve qu'il vient de subir, et dont il
s'empresse de m'informer lui-même,
pour prévenir la secousse que je pour-
rais éprouver en lisant les journaux de
Paris, qui ne manqueraient pas de ré-
péter ce que disait à cet égard la feuille
lyonnaise. Il terminait sa lettre en
m'annonçant que sous six jours il se-
rait établi dans son nouvel apparte-

ment au boulevard Italien, et me remettrait ma fiancée à laquelle il ne restait plus qu'une légère oppression de poitrine qui se dissiperait dans le voyage.

On peut juger avec quel trépignement, avec quelle anxiété j'attendis le jour annoncé Cet événement faisait grand bruit dans Paris, et surtout au théâtre Italien. Chacun frémissait à l'idée que Grétry avait couru risque de la vie. On m'entourait sans cesse, on m'accablait de questions; on me plaignait, on me félicitait; on me témoignait, en un mot, l'honorable et touchant intérêt qu'inspirait le gendre futur du père-nourricier de l'Opéra-Comique.

Je le vis luire enfin ce jour si vivement attendu. C'était un dimanche; j'avais été dès le matin m'établir chez Grétry, au deuxième étage, d'où la vue s'étendait au loin. Chaque voiture

de poste qui passait me faisait tressaillir. Cent fois j'éprouvai vainement cette vive émotion. Cramponné à l'un des balcons de l'appartement, j'avais continuellement les regards braqués sur les boulevards de l'Est ; le moindre train d'une voiture attelée de quatre chevaux, le moindre coup de fouet de postillon me donnait une fausse joie, m'ôtait la respiration... Enfin, vers les cinq heures, au moment où le soleil venait de disparaître sous l'horizon, j'aperçois, vis-à-vis la rue de Richelieu, une berline, et je reconnais sur le siége le valet de chambre de Grétry. Je descends les deux étages avec la rapidité de l'éclair : je me trouve à la portière, où je reçois dans mes bras mon parrain dramatique qui m'embrasse et me traite comme son fils. Je reçois une seconde accolade de madame Grétry, plus fraîche et plus potelée encore qu'à son départ ; enfin, je donne en tremblant la

main à ma chère Antoinette, qui, sans cérémonie, se jette à mon cou en me disant : « Ami, j'ai cru que je ne vous » reverrais plus. »

Sa voix, si douce à mon oreille, me parut voilée ; sa respiration me semblait être courte, haletante. J'en attribuai d'abord la cause à la vive émotion que nous éprouvions l'un et l'autre. Toutefois ses grands yeux bleus, que couronnaient les plus beaux sourcils châtains, étaient moins brillans ; et son teint, d'une fraîcheur incomparable, me paraissait empreint d'une pâleur que je crus être l'effet de la fatigue du voyage. Ce qui m'inquiétait le plus, c'est qu'on remarquait dans cette angélique créature une gaîté forcée que démentait sa figure, et l'intention de cacher une secrète souffrance.

Toutefois cette première entrevue, après six mois d'absence, ne me produisit pas la jouissance que j'en atten-

dais. Un trouble invincible venait altérer à chaque instant le plaisir de revoir ce que j'avais de plus cher au monde: A travers ce charme inoui que m'inspirait sa présence, Antoinette me paraissait inquiète, dissimulée; et parmi les paroles expressives qui s'échappaient de sa bouche où le sourire était affecté, je croyais entendre une voix sinistre qui me prédisait un malheur. J'en fus troublé toute la nuit; et le lendemain matin, lorsque je revins chez Grétry, je ne sais quel frisson me saisit en montant l'escalier. Cependant, Antoinette me parut plus calme; sa gaîté naturelle renaissait sur son visage enchanteur: le plaisir qu'elle éprouvait à revoir Paris, à retrouver ses amis, les personnes composant sa société habituelle, à recevoir mille hommages des artistes les plus célèbres, et principalement de ceux composant le théâtre des Italiens dont son père était l'idole, tout ra-

mena le calme dans son ame, et sur ses traits ce charme de fraîcheur et de sérénité dont elle offrait le plus parfait modèle.

Grétry avait à peu près terminé sa partition de *Guillaume Tell;* et le vieux Sédaine, auquel il fit entendre plusieurs morceaux, prétendait qu'il le rajeunissait avec les plantes odorantes de la Suisse. Je crus moi-même, en écoutant ces chants ravissans, que j'étais au milieu des vieux Helvétiens et que je parcourais leurs montagnes. Antoinette était ravie, entousiasmée de la nouvelle musique de son père ; elle prédisait que ce serait dans sa vaste et noble carrière un chef-d'œuvre de plus.

J'annonçai que, de mon côté, j'avais terminé *la Jeunesse d'Henri IV*, et que je ne voulais point la lire à la société de la Comédie-Italienne, avant de l'avoir communiquée à celui qui devait l'embellir de son talent créateur. Je lus

donc ce nouvel ouvrage dans le grand salon de Grétry, donnant sur les boulevards, et je priai qu'il n'y eût d'autre auditeur que mon maître Sédaine : j'étais avide de recueillir ses avis, et de suivre à la lettre toutes les observations qu'il pourrait me faire. Cette lecture produisit tout l'effet que j'en attendais. Grétry se félicita d'avoir à parcourir les montagnes du Béarn, après avoir peint si fidèlement les beaux vallons et les monts de la Suisse. Sédaine, en vieux charpentier dramatique, me félicita de n'avoir fait que deux actes ; mon héros n'étant qu'à peine adolescent ; et me prédit que madame Dugazon serait admirable dans le rôle de *Jeanne d'Albret*. « On voit bien, ajouta Grétry, qu'il a voulu prouver » sa reconnaissance à sa *marraine :* et » j'aurai moi-même une grande jouis- » sance à lui prouver la mienne ; car » je lui dois bien des couronnes. »

Antoinette, pendant la lecture, m'avait porté toute l'attention d'une associée au sort de mon nouvel ouvrage. Ce qui l'avait frappée le plus vivement, et ce qui, selon elle, produirait un grand effet sur la majorité des spectateurs, c'étaient les stances que chantait le jeune prince, en arrosant lui-même, vers la fin d'un beau jour, une caisse de lis en fleur. Grétry m'avait fait répéter ces stances qui l'avaient également frappé, m'annonçant que, dès le soir même, il en commencerait la musique, afin d'en faire hommage à la reine, la première fois qu'il irait lui présenter ses devoirs.

Peu de jours après, elles furent chantées par lui-même dans les appartemens de Marie-Antoinette, qui ne put les entendre sans éprouver une émotion bien naturelle. Le jeune dauphin apprit à les répéter de la bouche de son auguste mère; il les chantait,

dit-on, avec une expression remarquable. Pauvre enfant ! il ne se doutait pas alors que les nobles fleurs qu'il célébrait si naïvement, ne tarderaient pas à devenir un signe de rébellion. Effet terrible des discordes civiles! Ce qui me valut alors les plus honorables félicitations; ce qui, à cette époque de 1790, était encore un titre aux suffrages de tous les gens de bien, des amis même d'une sage liberté, m'eût conduit indispensablement à la mort quelque temps après.

Je regrette de ne pouvoir transcrire ici ces stances, ainsi que l'air enchanteur et populaire que fit Grétry. Comme il devait entrer dans la partition de l'ouvrage, il ne le fit point graver. Les événemens dont je vais bientôt rendre compte, ont empêché la représentation de *la Jeunesse d'Henri IV*, et m'ont privé d'une seconde couronne dramatique, à laquelle j'attachais une grande

importance, comme fiancé de la filleule de la reine. Celle-ci daigna m'honorer d'un touchant souvenir : elle me fit remettre un très beau vase de porcelaine de Sèvres, contenant un bouquet de lis en fleurs artificielles, imitant la nature avec une admirable perfection. Il a fait bien long-temps la parure de mon bureau de travail; mais, obligé de le soustraire à tous les regards sous le règne de la terreur, ce vase, qui m'était devenu si cher, fut brisé; il ne me resta que les fleurs, que je fis placer par la suite dans un cadre creux, garni d'une glace, afin d'en orner la chambre à coucher de ma fille.

Je lus mon ouvrage aux sociétaires du Théâtre-Italien, et j'obtins une réception unanime. Madame Dugazon m'adressa de nouveaux remercîmens, de vives félicitations; et il fut arrêté qu'on jouerait la pièce aussitôt que Grétry en aurait terminé la musique. Mais

il s'occupait encore de sa belle partition de *Guillaume-Tell*, dont il retouchait quelques parties. C'était un drame très important, sur lequel on fondait de hautes espérances pour l'hiver. *La Jeunesse d'Henri IV* fut ajournée au printemps. Antoinette me parlait souvent de cette nouvelle production qu'elle trouvait piquante de détails, et d'un intérêt français qui, rejaillissant sur le jeune héritier de la couronne, si généralement aimé, produirait un effet certain sur la grande majorité des spectateurs. Je n'avais pas, moi, la même sécurité que ma fiancée, et je redoutais les manœuvres des intrigans et des ambitieux qui, dès-lors, conspiraient contre le pouvoir suprême qu'ils voulaient envahir, et déversaient dans le sein même de l'assemblée nationale le redoutable ferment de la discorde. Barnave et Mirabeau lui-même commençaient à s'en effrayer, et prédisaient

tout haut que si les amis d'une vraie liberté se laissaient désunir par les agitateurs, notre belle France ne tarderait pas à être livrée aux fureurs de l'anarchie. On me traitait d'alarmiste dans la famille Grétry. Antoinette elle-même, malgré son secret penchant pour l'indépendance, ne pouvait croire qu'on pût porter la moindre atteinte à la majesté royale, et ne cessait de voir dans son auguste marraine l'idole de la nation. Elle fut la première à s'occuper des préliminaires de notre mariage : sa gaîté qui, chaque jour, devenait plus vive, plus attrayante, nous faisait croire à tous que sa santé si précieuse, était entièrement rétablie. Je m'abusai moi-même au point de me regarder au comble de la félicité... Mais je ne tardai pas à reconnaître la vérité de ce passage d'Horace[1] : « Il n'est point de bonheur » parfait. »

[1] Nihil est ab omni parte beatum.

PERTE IRRÉPARABLE.

—

Je crois devoir, en commençant le récit d'un des plus grands malheurs de ma vie, prévenir le lecteur que j'aurai de la peine à réprimer le tressaillement de l'ame, à modérer la douleur d'une plaie profonde dont je sens déjà se rouvrir la cicatrice. Il est de ces cordes du cœur qu'on ne saurait faire vibrer, sans qu'il en sorte un son déchirant qui retentit dans tout notre être. Que ceux-là qui n'ont pas aimé avec idolâtrie,

ANTOINETTE GRÉTRY.

Page 348

Publié
par Louis Janet

passent ces quelques pages de mes récapitulations ! Que ceux-là qui ne mettent point leur bonheur, leur gloire, leur existence entière dans un amour pur, honorable et mutuellement éprouvé, ne s'exposent pas à parcourir le tableau lugubre que je vais esquisser, les détails minutieux s'offrant à mon souvenir ! Je n'écris que pour mes compagnons de souffrance, en état de me comprendre. Je n'admets autour de moi que les infortunés privés, au printemps de leur vie, de ce qu'ils ont tant aimé, et qui répètent, comme je le fais, après quarante années de regrets, ces belles paroles de Tacite[1] : « ... Ce que nous avons aimé, admiré, » reste à jamais dans notre souvenir. »

Vainement Antoinette Grétry paraissait-elle dans les cercles, plus belle et plus enjouée que jamais ; vainement la finesse et la grace de son esprit, la pi-

[1] Quidquid amavimus, quidquid mirati sumus, manet.

quante naïveté de ses saillies, et ce délicieux épanchement qu'on ne trouve que dans les réunions des gens de lettres et des artistes, donnaient-ils à ses parens, à ses affidés, et parfois à moi-même, la certitude qu'il ne restait aucune trace du funeste accident qu'elle avait éprouvé; un malaise cruel qui, chaque jour, la tourmentait davantage, une oppression de poitrine, pour ainsi dire incessante, altéra bientôt l'éclat éblouissant de son teint, voila par degrés l'expression pénétrante de son regard. Insensiblement ses forces diminuèrent, et les gens de l'art furent consultés. Les uns déclarèrent que ce n'était qu'une indisposition passagère, qui cesserait avec des ménagemens, une vie réglée, un régime doux et calmant. Les autres crurent découvrir dans la malade des symptômes alarmans qu'ils dissimulèrent, parce qu'ils étaient sûrs de les combattre et d'en triompher.

Ils ordonnèrent des palliatifs, dont l'effet est de voiler le mal qui n'en devient que plus dangereux. Antoinette, malgré tous ses efforts pour déguiser sa souffrance, tombait quelquefois dans une mélancolie invincible. Un jour entre autres, je la surpris ses beaux yeux noyés de larmes, laissant exhaler de son sein un soupir douloureux. «Vous souf-» frez, » lui dis-je, « et vous voulez » en vain m'en faire mystère.—Ce n'est » rien, cher ami, » répondit-elle en affectant le plus gracieux sourire : « ce » n'est qu'une irritation de nerfs, qui » se dissipera facilement. —Eh! pour-» quoi donc votre regard s'arrête-t-il » sur moi comme s'il exprimait un re-» gret, un embarras? — Il m'en coûte, » je ne puis vous le dissimuler, de voir » ainsi retarder notre union : il faut » savoir se créer des illusions; et je » m'indemnise en voyant en vous mon » mari. — Et moi, plus je vous regarde

» et vous entends, plus je désire être
» honoré de ce titre que je n'échange-
» rais pas contre celui du plus puissant,
» du plus illustre potentat. — Cepen-
» dant, cher ami, s'il était écrit au li-
» vre du destin que nous ne serons
» jamais l'un à l'autre. — Grand Dieu !
» que voulez-vous dire ? — Le vrai
» bonheur est si rare en ce monde !
» Passer ma vie auprès du plus aimant
» et du meilleur des hommes ; partager
» vos succès.... car vous en aurez de
» brillans, de durables... Voir chaque
» jour votre nom s'embellir par votre
» seul mérite; m'applaudir de l'avoir
» préféré à ceux qui n'ont qu'une illus-
» tration d'héritage ; paraître en pu-
» blic à vos côtés, orgueilleuse de vous
» appartenir, ainsi que ma mère l'est
» auprès de son époux... Ah ! vous avez
» raison, mon ami ; c'est un bonheur
» trop complet : il ne peut exister sur
» la terre. — Chère Antoinette ! ne

» croyez pas m'éblouir par une compa-
» raison qui me blesserait, si elle ne
» sortait pas de votre bouche. Moi,
» vous rendre le titre d'épouse aussi
» beau que l'est celui de la compagne
» de Grétry! Moi prétendre à la célé-
» brité dont jouit votre père! Pouvez-
» vous bien vous abuser à ce point?...
» Mais revenons à la crainte que vous
» éprouviez de ne jamais m'appartenir.
» — Pur écart d'une imagination vive-
» ment occupée, effet de cette irrita-
» tion de nerfs, qui me porte au cer-
» veau.... Calmez-le par vos douces
» paroles qui ont tant d'empire sur
» moi, par cette raison dont vous sa-
» vez embellir les élans de l'ame la plus
» expansive!... » Le moyen alors de ne pas oublier la pénible impression que j'avais reçue? Le moyen de ne pas détourner ma pensée du coup affreux qui m'était réservé? Vingt fois, dans nos entretiens, je voulus ramener cette

étrange prévision qui me poursuivait malgré moi; toujours Antoinette savait détourner la conversation de manière à me faire croire que sa santé s'améliorait, et que bientôt elle serait rendue à ses études chéries. Elle s'occupait plus que jamais à orner son esprit et son cœur par la lecture des sages de l'antiquité dont je lui procurais les traductions. Ce qui captivait surtout son attention, et lui donnait, disait-elle, la nourriture dont elle avait besoin, c'étaient les pensées de Sénèque sur la *Brièveté de la vie*, sur la *Providence*, sur le *Calme de l'ame*. Elle les relisait sans cesse, les commentait avec une chaleur remarquable : on eût dit qu'elle y puisait des inspirations dont elle avait besoin. Delille, qui l'aimait beaucoup, Delille, dont elle était l'élève chérie, travaillait alors à son dithyrambe sur l'*Immortalité de l'ame;* et toujours il avait l'habitude d'essayer ses nouvelles

productions, en récitant quelques fragmens à ceux qu'il jugeait dignes de les sentir et de les apprécier. Il était venu s'informer de la santé de son *ange* : c'est ainsi qu'il appelait toujours Antoinette ; et partageant la sécurité de ses parens, il se mit à déclamer avec cette verve entraînante qu'on admirait en lui, quelques vers de son petit poème qui n'existait que dans sa mémoire, et qu'il divulgua par la suite dans l'édition générale de ses œuvres. J'étais présent à cette scène remarquable : je vis la jeune malade tressaillir en écoutant les vers suivans ; ses grands yeux lançaient une flamme céleste, et son air inspiré semblait prononcer avec Delille :

Vers une autre félicité
Mon âme ardente étend ses ailes ;
Et rien ne peut calmer dans les choses mortelles
Cette indomptable soif de l'immortalité...
Non, ce n'est point un vain système :
C'est un instinct profond vainement combattu ;

Et sans doute l'Être suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même,
Pour combattre le vice et servir la vertu.

Le regard d'Antoinette, en ce moment, levé vers le ciel, paraissait étinceler d'espérance et jouir de l'immortelle félicité promise aux ames nobles et pures, comme l'était la sienne; mais tout-à-coup, sa figure prit une nouvelle expression, et ses yeux s'attachèrent sur moi, comme par une puissance surnaturelle, lorsque Delille récita ces autres vers :

Et vous, vous que mon cœur adore,
Faudra-t-il donc vous perdre sans retour?
Non, si d'un jour plus beau cette vie est l'aurore,
Nous nous retrouverons dans un autre séjour :
O mes amis, nous nous verrons encore.

L'émotion d'Antoinette fut inexprimable; elle saisit tout-à-coup une main de son père, y joignit une des miennes; et répéta d'un accent qui retentit au fond de mon cœur :

O mes amis, nous nous verrons encore.

Elle s'aperçut à l'altération de mes traits, au frémissement involontaire qui agitait mes lèvres, qu'à mon tour, je répétais ces deux vers de Delille :

O vous, vous que mon cœur adore,
Faudra-t-il donc vous perdre sans retour ?

Convaincue alors que je la devinais, et que seul de toutes les personnes dont elle était environnée, je ne me laissais point aveugler par ces dehors sereins et gracieux qu'elle affectait de faire paraître, elle résolut de me mettre dans sa confidence et de m'avouer la certitude qu'elle éprouvait de rejoindre bientôt ses deux sœurs au séjour de l'éternelle paix. « Je ne saurais vous tromper, » me dit-elle, avec l'effusion d'une douleur profonde. « Il existe en- » tre nous deux une identité trop forte,

» pour que l'un puisse rien déguiser à
» l'autre. Armez-vous de courage, cher
» ami, fiancé de mon cœur; et rece-
» vez ma confidence tout entière. Je
» suis la troisième fille de Grétry,
» qui meurt de la consomption ; il
» paraît que ce mal affreux et sans
» remède, est dans le sang dont mes
» sœurs et moi nous sommes issues.
» L'accident qui m'est arrivé sur la
» Saône, il y a quelques mois, a sans
» doute hâté le développement de la
» maladie dont je suis atteinte; sans
» cela, j'eusse vécu jusqu'à vingt ou
» vingt-un ans, comme celles que je
» vais rejoindre. Notre union, vous le
» voyez, eût été courte.... oh! beau-
» coup trop courte pour deux êtres si
» bien assortis..... Pleurez, ami, je
» vous le permets, vous faites une perte
» irréparable : aucune femme sur la
» terre ne vous aimera, comme je vous
» aime; parce qu'aucune, peut-être,

» ne vous étudiera, comme je l'ai fait,
» et ne saura vous apprécier à votre
» juste valeur. J'ai d'abord espéré que
» la mort qui tient au-dessus de ma
» tête sa faux redoutable, me permet-
» trait de déguiser ma souffrance au
» point de m'unir à vous, avant de
» quitter ce monde. Il m'eût été si
» doux d'emporter dans l'autre le titre
» de votre femme!... c'eût été un gage
» de plus de l'éternelle félicité. Mais le
» sort en décide autrement; et puis,
» j'ai réfléchi que, vous épouser au
» bord de la tombe!..... car, je vous
» connais, vous y eussiez consenti.....
» j'ai réfléchi, dis-je, que ce serait
» nuire à vos destinées, vous condam-
» ner peut-être à un veuvage que vous
» eussiez respecté trop long-temps.....
» En laissant mon ami sur la terre, je
» veux l'y laisser libre; une ame
» comme la sienne, a si grand besoin
» d'aliment! — Eh! quelle autre que

» vous, » m'écriai-je, en la pressant sur mon sein, « quelle autre que vous » pourrait me rendre tout ce que vous » réunissez? — Très peu de femmes, » j'en conviens..... je vous le répète, » ami, vous faites une perte irréparable..... Laissez-moi continuer... Mon » père, déjà privé de ses deux filles aînées, n'a plus que moi sur qui son » ame puisse appuyer sa tendresse; occupé sans cesse à terminer sa partition » de *Guillaume-Tell*, que je regarde » comme l'un de ses chefs-d'œuvre, » mon excellent père ne s'aperçoit pas » que mes forces diminuent chaque » jour, et que je touche au moment » d'une éternelle séparation. Ma mère » éprouve la même sécurité; je suis de » ses trois enfans la seule qui fut nourrie de son lait; et la force de son » tempérament, la fraîcheur de la » jeunesse encore répandue sur ses » traits, ne lui permettent pas de croire

» que je sois en danger de perdre la
» vie..... ami, vous devez m'aider à les
» maintenir dans cette heureuse sécu-
» rité. J'ose donc attendre de vous un
» effort dont je vous crois capable :
» c'est d'affecter un grand calme quand
» vous vous trouverez avec eux auprès
» de moi ; c'est de feindre, cher ami,
» de partager la certitude que j'affecte
» moi-même, de guérir promptement
» et de vivre long-temps pour les ai-
» mer ; c'est, en un mot, d'imiter mon
» sourire, de nous entretenir devant eux
» de nos projets d'union, de la félicité
» parfaite et durable qui nous attend ;
» et par là de leur donner le change,
» en écartant de leur pensée l'approche
» de mon dernier moment. Il vous ont
» choisi pour leur gendre, pour leur
» fils adoptif : il faut, cher ami, que
» vous en remplissiez les devoirs. —
» Ah ! je ne demande pas mieux, ange
» adoré ; mais il me faudrait cette force

» surnaturelle que j'admire en vous ; il » me faudrait cette héroïque et pieuse » résignation que vous savez si bien » conserver au milieu de vos souffran- » ces. Vous autres, femmes, vous sup- » portez la douleur du corps et le tour- » ment de l'ame, avec plus de courage » que nous. Eh ! comment pourrai-je » conserver le calme sur mon front, » appeler le sourire sur ma bouche, » quand je verrai ma bien-aimée souf- » frir en silence, attendre son dernier » jour, sa dernière heure ? Antoinette, » quel supplice vous m'imposez là !... » Comme j'achevais ces mots, entrait madame Grétry qui, trompée par le change que savait lui donner avec adresse sa fille chérie, redoublait pour elle de caresses et me disait en me serrant la main : « Chaque jour de mieux » en mieux : allons, allons, sous un » mois, elle sera votre femme..... Eh » bien ! qu'avez-vous donc ? vous trem-

» blez..... — Pardon, madame, mais » l'idée de vous appartenir tout-à-fait, » me fait tressaillir malgré moi. » Alors paraissait Grétry lui-même, qui souvent quittait son travail, pour venir donner un baiser à sa chère Antoinette, s'asseoir auprès d'elle sur le canapé du salon, lui raconter où il en était de sa partition de *Guillaume-Tell*, répéter quelques-uns de ces chants délicieux qu'il venait de trouver sur sa lyre enchanteresse ; et prenant la joie en ce moment répandue sur la figure de sa fille, pour la cessation de toute souffrance, et la rougeur spontanée qui colorait ses traits, pour la renaissance de la force et de la vie, il éprouvait une ivresse qu'il exhalait avec tout l'élan paternel ; me serrant alors dans ses bras, il s'écriait : « J'étais bien sûr » que nous parviendrions à la sauver : » la convalescence arrive à grands pas, » et bientôt j'aurai le bonheur de te

» nommer mon fils.... Eh bien, ce nom-
» là te fait pâlir?... Comme ces gens de
» lettres sont impressionnables!... al-
» lons, allons, embrasse devant moi ta
» fiancée!...» Il me fallait alors poser mes lèvres frémissantes sur ce front où, malgré tout son éclat, je voyais déjà s'étendre le voile de la mort. Tout-à-coup, Antoinette, pour motiver le trouble affreux que j'éprouvais, disait à ses parens avec une expression ravissante : « Mais voyez donc, il tremble comme
» un enfant. » Puis, me pressant la main sur son cœur que je sentais battre vivement, elle ajoutait avec une grace inexprimable : « C'est la recette la plus
» sûre, pour hâter ma guérison. »

Tels furent les combats que j'éprouvai pendant près de trois semaines. Vouloir exprimer tout ce que je souffris, est impossible. Antoinette ne pouvait se passer de ma présence auprès d'elle; et, sous le prétexte que ma vue,

mes paroles et mes soins lui donnaient chaque jour une nouvelle force, elle obtint de son père que je ne quitterais plus sa maison. On établit donc un lit pour moi dans un cabinet attenant à la chambre à coucher de Grétry. Tous les jours, ses amis, ses affidés, me regardaient, me traitaient comme son gendre. Cette illusion me ravissait malgré moi; mais qu'elle me coûtait cher! Antoinette s'en apercevait; son coup-d'œil était si pénétrant! Se laissant aller elle-même à cette illusion conjugale qui devenait le plus doux sentiment de son ame défaillante, elle me disait quelquefois : « Ami... si pour-» tant j'en revenais ! » De toutes les épreuves que j'avais à subir, celle-là devenait la plus forte, la plus déchirante : j'essayais alors de porter dans la vive imagination de la malade les illusions de l'espérance; mais un jour que je voulus donner à ces illusions une

apparence de réalité, tout-à-coup Antoinette me met la main sur la bouche et s'écrie : « Assez ! assez !... vous pou» vez bien m'aider à tromper les autres; » mais vous ne sauriez parvenir à me » tromper moi-même » A ces mots, elle appuya sa tête sur mon épaule, et fondit en larmes.

Cet abandon dénué de tout espoir, ce regret d'une vie que j'eusse été si fier d'embellir ; ces larmes abondantes dont j'étais inondé ; ce regard long, pénétrant, douloureux, et tout à la fois si ravissant qui dardait sur moi, me remuaient, me déchiraient à tel point que je ne pouvais proférer une parole : j'étais comme anéanti. Antoinette alors reprenait ses sens ; et d'une voix plus assurée, m'invitait à ne pas perdre en douloureux abattement le peu de temps que nous devions passer ensemble sur la terre ; puis, se livrant à une inspiration surnaturelle, et retraçant dans

sa mémoire les plus hautes pensées des anciens, elle s'élançait vers l'immortalité de l'ame avec une énergie qui m'exaltait moi-même, et terminait toujours par ces vers de Delille, devenus sa devise chérie :

Nous nous retrouverons dans un autre séjour...
O mon ami ! nous nous verrons encore.

Grétry venait d'achever sa partition de *Guillaume Tell*, et jetait déjà ses idées pour l'ouverture de cette admirable production. Il mettait la plus grande importance à cette introduction de ses ouvrages. Il prétendait que le compositeur devait s'attacher principalement à préparer ses auditeurs aux émotions qu'il se proposait de leur faire éprouver ; à leur annoncer le site, l'époque, et presque les personnages de l'action qu'on allait représenter devant eux. « L'ouverture d'un opéra, » disait-

il, « est comme la préface d'un bon » livre, qui dispose le lecteur à le » parcourir avec intérêt, et lui promet » des jouissances pour l'esprit et pour » le cœur. » Aussi, presque toutes les ouvertures des partitions de ce grand maître, ont un cachet particulier, une couleur locale qui excite l'attente et commande l'intérêt. J'ai cru devoir m'étendre sur cette partie de l'art musical, afin de prémunir les jeunes artistes qui daigneront parcourir ce recueil, contre la négligence funeste qu'apportent nos compositeurs modernes dans l'ouverture d'un ouvrage, dont ils ne s'occupent souvent que la veille de la première représentation; qu'ils se targuent de composer dans une seule nuit; et qui, par cela même, n'est qu'un résumé de science musicale, qu'un amas de modulations et de tours de force à la portée des gens de l'art; mais n'offrant à la masse des specta-

teurs qu'une confusion de notes sans couleur et sans vie, et qu'une bigarrure fatigante de modulations calculées.

Un matin que je m'étais rendu près d'Antoinette, dès l'aube du jour, prévenu par la garde-malade qu'elle avait passé la nuit la plus agitée, je remarque sur ses traits une grande altération ; sa voix articulait avec peine les mots touchans qu'elle m'adressait. Elle leva, non sans effort, son bras caressant, et, l'appuyant sur mon épaule, elle me dit! « Je vous attendais avec impa- » tience... Dites-moi, mon père a-t-il » fini son ouverture ? — Pas encore ; » mais il s'en occupe sans relâche. — » Ah ! tant mieux, je pourrais du moins » l'entendre! » Dans ce moment où cette créature angélique semblait retrouver un reste de forces, sa mère accourait au chevet de son lit et la ranimait encore par ses caresses. Grétry ne tardait pas non plus à paraître, et sa vue

portait dans tous les sens d'Antoinette un calme, une véritable béatitude, que le malheureux père, distrait par ses hautes occupations, prenait toujours pour une amélioration dans la santé de sa fille. « Ton ouverture sera-t-elle » bientôt terminée? » lui demanda-t-elle avec un empressement dont seul je devinais le motif. « — Sous trois ou » quatre jours, tout sera mis en » partition, » lui répond Grétry. — « Encore trois jours ! » laisse échapper la malade. « J'aurais tant de bonheur » à l'entendre! cela me ranimerait, » père... hâte-toi, je t'en supplie ! — » Eh bien, chère enfant, demain, dès » que tu seras transportée sur ta chaise » longue, je viendrai l'exécuter moi-» même pour t'en donner une pre-» mière idée; et bientôt après tu l'en-» tendras au quatuor par nos premiers » artistes de l'orchestre, qui s'empres-» seront, j'en suis sûr, de me seconder

» à te satisfaire. — Bientôt, dis-tu?..
» En attendant, bon père, à demain !
» — J'ai encore du travail à faire ;
» mais vers midi je serai tout à toi...
» Allons, mon Antoinette, du cou-
» rage ! et tu assisteras, j'espère, à la
» première représentation de *Guil-*
» *laume Tell ;* tu me verras cueillir un
» nouvau laurier. — Ce sera le trente-
» cinquième, ami-père ; » lui répondit la mourante avec le plus gracieux sourire. « Mais, quelque brillant qu'il
» soit, il ne pourra jamais m'être
» aussi cher que le dernier. » A ces mots, elle me tend la main, que je serre avec une douloureuse émotion, et sous laquelle j'essuie plusieurs larmes qui m'échappaient malgré moi. Grétry, toujours convaincu que sa fille allait de mieux en mieux, lui donne un nouveau baiser paternel et regagne son cabinet pour travailler à l'ouverture qui devait être terminée le lende-

main. Madame Grétry se retira de même pour vaquer à quelques occupations, et je restai seul auprès de ma fiancée.

« Je suis contente de vous, » me dit-elle ; vous m'avez parfaitement se- » condée à les maintenir dans leur » heureuse sécurité. — Heureuse ! » lui répondis-je, « hélas ! le coup ter- » rible qu'on retarde, ne frappe que » plus fort ; et lorsqu'il faudra dé- » tromper vos parens... croyez-vous » que votre père ne me reprochera » pas de l'avoir privé de vous bénir, » votre mère de lui avoir dérobé votre » dernier regard. — C'est à vous qu'il » appartient ; c'est à vous que je le » garde..... Le vôtre me soutiendra » dans mes derniers momens ; il m'ai- » dera à gagner le séjour de l'éternelle » paix.... où je vous attendrai.... mais » dans bien des années.... Vivez pour » consoler mon pauvre père, que je

» vous recommande !... vivez pour faire » une heureuse, dont j'envierai le sort » là-haut, tout en priant Dieu de ré- » pandre sur vous deux ses bénédic- » tions... vivez enfin pour chérir, pour » honorer ma mémoire : c'est la plus » douce idée que j'emporte au tom- » beau. »

L'effort qu'avait fait l'agonisante pour proférer ces paroles, et l'expression qu'elle y avait mise, lui causèrent tout-à-coup une faiblesse effrayante ; ses yeux se fermèrent, la pâleur de la mort se répandit sur son visage, et sa bouche entr'ouverte, n'exhalait plus le moindre souffle. Je crus que c'était l'instant de notre séparation ; et, voulant recueillir son dernier soupir, j'osai poser mes lèvres sur les siennes, en proférant ces mots entrecoupés : « Ame » céleste, passe dans la mienne, afin » que je puisse être digne du titre de » ton fiancé !..... » Soudain je vis une

vive rougeur colorer ses joues ; ses deux grands yeux bleus se rouvrirent à la lumière ; une renaissance générale se fit remarquer dans tout son être, et je l'entendis balbutier ces paroles, que j'aspirais comme le prodige d'une résurrection : « Ah !..... je vous dois..... » quelques instans de plus... Ce pre- » mier baiser de l'amour me brûle et » m'égare.... il est si pénétrant !... » Mais ne recommencez pas, ami... un » second m'éteindrait tout-à-fait. »

A partir de ce moment le plus enchanteur et le plus déchirant, il ne me fut plus possible de quitter Antoinette ; j'étais devenu son époux, disait-elle, et ma place était à ses côtés, tant qu'il lui resterait un souffle de vie. La garde entra, et fut frappée de ce reflet de force et de joie qui régnait sur les traits de la malade. Mais bientôt l'anéantissement revint, et ce ne fut qu'après un assez long évanouissement, qu'elle re-

prit de nouveau ses sens. Tout le reste de la soirée parut être, à mes yeux, un combat de la jeunesse luttant contre la mort. Vers onze heures, lorsque je me disposais à me retirer dans la chambre à coucher de Grétry, je la vis me faire signe qu'elle voulait me parler, et je l'entendis me dire bas à l'oreille : « Revenez!... » ah! revenez!... je crains de ne pas » passer la nuit. » Dès que son père, un peu fatigué de son travail, se fut abandonné au sommeil, j'accourus auprès du chevet d'Antoinette, que je veillai avec la garde malade qui crut devoir me dire : « Monsieur, armez-vous de » de courage!... l'ange va s'envoler au » ciel. »

Dans ce terrible instant, je résolus d'aller prévenir le père et la mère de venir recueillir le dernier regard, le dernier adieu de leur enfant; mais Antoinette, reprenant encore ses esprits, me dit d'une voix plus forte-

ment articulée : « Arrêtez!... je pas-
» serai la nuit... mais ce sera la der-
» nière. » Puis, profitant du peu de forces qui revenaient comme par miracle, elle me fit part de ses dernières volontés. D'abord, dès qu'elle aurait cessé de vivre, je retirerais moi-même de son doigt l'anneau de nos fiançailles, que je porterais jusqu'à ce que je fusse engagé dans les liens d'un autre hymen; voulant expressément que je le quittasse à cette époque, et que je le joignisse alors à une mèche de ses cheveux, que j'envelopperais dans le nœud d'épée qu'elle m'avait donné, lors de ma présentation chez la reine. Ensuite elle me fit promettre, sur l'honneur et par le saint respect qu'on doit aux volontés des morts, que je n'assisterais point à son convoi. « Il sera nombreux et touchant, ajouta-t-elle; « la célébrité de mon
» père rejaillira sur ma cendre... mais
» je vous ordonne... ami, c'est pour la

» première fois... oui, je vous ordonne » de ne point assister à mes funérailles... un mari ne suit jamais le convoi de sa femme..... Prenez cette » bourse que m'a donnée ma marraine. » elle contient soixante pièces d'or. » Lorsque vous viendrez causer avec » moi sur ma tombe, vous monterez à » la mansarde de l'indigence, et vous » l'assisterez en mon nom..... tâchez » surtout d'y rencontrer quelque pauvre vieillard privé de ses enfans... Et » chaque fois qu'on jouera *Pierre-le-Grand*, promettez-moi de donner » une pièce blanche au mendiant le » plus intéressant qui s'offrira devant » vous à votre sortie du lendemain, » comme un souvenir du bonheur que » nous a procuré cet ouvrage. » — » Vos ordres sont sacrés, lui dis-je, et » seront exécutés fidèlement. » Une grande partie de la nuit fut employée à ce mutuel épanchement de deux cœurs

que la mort même ne pouvait désunir. L'aube du jour commençant à paraître, je regagnai doucement mon gîte auprès de celui de Grétry qui sommeillait paisiblement : afin de ne lui donner aucun soupçon, je feignis de m'éveiller en même temps que lui, et l'accompagnai, non sans un trouble extrême, à l'appartement d'Antoinette qui nous parut plus calme que jamais. Elle pressa toutefois son père de remplir sa promesse ; et Grétry, n'ayant plus qu'une ou deux heures de travail pour terminer son ouverture, annonça que, vers onze heures au plus tard, il viendrait l'exécuter pour la première fois.

Je voulus le suivre à son appartement ; Antoinette me fit signe de rester. Je lui adressai plusieurs questions ; et je m'aperçus qu'elle n'y répondait plus que vaguement, et d'une voix affaiblie. J'aidai sa mère et la garde à la passer sur sa chaise-longue ;

et sa tête appuyée sur mon épaule, ses regards attachés sur moi, semblaient me dire : « Je ne me relèverai plus. » Une nouvelle faiblesse vint alors jeter sur ses traits une pâleur momentanée; et lorsqu'elle revint de cette crise effrayante, elle ne cessait de répéter à demi-voix : « L'ouverture!... l'ouver- » ture! » Il était environ dix heures et demie; je cours au cabinet de Grétry, lui annoncer, avec toutes les précautions dont je pouvais être capable, que la malade n'aspirait qu'au bonheur de l'entendre. « J'achève à l'instant » même, » me répondit-il. « Aide-moi, je » t'en prie, à passer mon épinette au- » près de ma fille; et je vais satisfaire son » envie : jamais elle ne m'en a témoi- » gné de plus pressante.—C'est qu'elle » sent par avance tout le bien que vous » allez lui faire. » Nous transportons l'instrument que nous plaçons auprès d'Antoinette sur une table de tric-

trac ; ce qui le rendait plus harmonieux encore. Madame Grétry assise aux pieds de sa fille, attachait sur elle des regards pleins de tendresse; mais ne témoignant aucun soupçon du coup terrible que la nature lui préparait. J'étais debout au sommet de la chaise longue ; et mes yeux qui plongeaient sur l'agonisante, exprimaient le trouble affreux dont j'étais déchiré ; Antoinette devina ma souffrance : elle me fit asseoir à ses côtés ; et priant la garde de passer derrière elle un double coussin, elle eut la tête assez élevée pour l'appuyer sur mon épaule, en disant : « Ah ! que » je suis bien comme cela ! » Grétry fait un léger prélude, et la mourante semble se ranimer. Il commence l'ouverture de *Guillaume Tell* ; Antoinette se croit transportée dans les montagnes de la Suisse : la vie renaît sur son visage ; ses yeux naguère presque éteints, reprennent leur expression ravissante ;

un sourire enchanteur reparaît sur ses traits décolorés. L'heureux père, s'imaginant qu'il accélère la guérison de sa fille, se livre à toute la verve de son imagination. Tantôt vous croyez entendre des pâtres conduisant leurs troupeaux au pâturage, en répétant les vieux refrains de l'Helvétie; tantôt vous vous imaginez voir ces agriculteurs-citoyens se réunir, échanger leurs instrumens aratoires contre les piques avec lesquelles ils ont fondé leur liberté; tantôt enfin, au milieu des cris des combattans et des chœurs entraînans de leurs femmes qui les excitent contre la tyrannie de *Gesler*, vous distinguez ce Ranz des vaches, ce : *Lé Zarmailli dei colombettè*,.... signal antique et solennel de l'indépendance, de l'union et de la prospérité des Treize Cantons. Grétry avait su tout peindre avec tant de vérité, de grace et de naturel, qu'Antoinette rayonnante

de joie et comme inspirée par les mélodieux accens qu'elle venait d'entendre, prononça ces paroles remarquables d'une voix forte et pénétrante : « *Bien, père !.... oh ! très bien !.... cela* » *sent le serpolet.* »

Grétry ravi de l'effet qu'il avait produit sur sa fille adorée, ne doute plus que ces mots d'une si vive expression, qu'elle vient de proférer, ne soient l'indice de la renaissance de ses forces. En effet la malade avait, en ce moment, le teint coloré d'une vive rougeur; son regard, quoiqu'immobile, lançait la flamme; mais elle voulut en vain parler, remercier son père, sa voix expira sur ses lèvres, et d'un geste impératif, elle nous ordonna de nous éloigner. J'aidai Grétry à reporter l'épinette dans son cabinet; et ne tardai pas à revenir auprès de ma fiancée, dont le sourire défaillant me disait clairement qu'elle était sûre de mon prompt retour. Elle

m'indiqua par un signe douloureux, qu'elle ne pouvait plus parler. Les touchantes paroles qu'elles avait adressées à son père, furent en effet les dernières qu'elle proféra. Elle m'invite d'un regard expressif, à m'asseoir tout près d'elle : une angélique sérénité régnait sur sa figure; et ses beaux yeux se voilaient par degrés. Mes lèvres frémissantes erraient sur ses mains glacées que j'essayais vainement de réchauffer de mon haleine. Elle lance sur moi un dernier coup-d'œil; et pose deux doigts sur sa bouche haletante. Je la comprends; et me rappelant ces mots si touchans qu'elle avait proférés la veille : « *Un second baiser m'éteindrait,* » je me garde bien d'oser le prendre. Mais ses deux doigts posés de nouveau sur ses lèvres, m'indiquent clairement que c'est un ordre qu'elle me donne. J'hésite encore un instant, et la presse enfin sur mon cœur. Je l'entends alors exha-

ler un soupir doux, mais plaintif.... et je m'aperçois qu'elle n'existe plus.... Je me prosterne aussitôt à ses pieds ; et l'amour le cédant au respect religieux, je place sur le sein de ma fiancée, un petit crucifix d'or que depuis quelque temps elle portait à sa ceinture, en répétant avec Massillon : « *Retourne donc* » *dans le sein de Dieu d'où tu es sortie*, » *ame pure et céleste !* »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

—

INTRODUCTION..... V
La plus vive impression de mon enfance..... 1
L'Inscription..... 14
Premier mouvement de dignité de soi-même..... 25
Prix de vers français..... 34
Essai dramatique..... 48
Ma thèse de droit..... 65
Le Traineau..... 85
Ma réception d'avocat au Parlement de Paris..... 107
Second essai dramatique..... 123
Première entrevue avec Grétry..... 139

L'Assemblée nationale..... 157
La reine Marie-Antoinette..... 180
Première représentation de *Pierre-le-Grand*..... 197
Première entrevue avec la baronne de Staël..... 214
Ma présentation chez la reine..... 237
Petite vengeance littéraire..... 255
Déjeuner de garçon..... 272
Le petit souper..... 299
Aveux inespérés..... 322
Séparation..... 339
Les bords de la Loire..... 362
Retour à Paris..... 387
Perte irréparable..... 398

FIN DE LA TABLE.

PQ
2198
B65Z52
1836
t.1

Bouilly, Jean Nicolas
Mes recapitulations

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY